N° 99. 7 Novembre 1908.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

LE ROI

PAR

G.-A. de CAILLAVET, Robert de FLERS

ET

Emmanuel ARÈNE

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Etranger, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de l'*Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de l'*Illustration* portant la même date.

Tout abonné à l'*Illustration* est abonné de droit à l'*Illustration Théâtrale*.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *le Roi* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Emmanuel Arène, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Le Roi au théâtre des Variétés

Les rois et les peuples heureux n'ont pas d'histoire : Jean IV de Cerdagne en a moins encore que le plus fortuné roitelet, que le plus chanceux principicule, — évidemment pour attester la véracité du vieil axiome ; mais il en aura une, au moins dans les annales du théâtre, car il remporte chaque soir aux Variétés une nouvelle victoire.

A la veille même de son avènement, on aurait pu prédire son triomphe ; il était conduit au feu de la rampe par trois auteurs à succès, il avait choisi la scène — à succès — des Variétés, pour théâtre de ses batailles ; et il s'était assuré de quelle troupe — habituée à quels succès ! — dont chaque unité était une vedette, une vedette d'élite ! Dans ces conditions, il n'avait qu'à paraître. Et, en effet, il est venu, il a été vu, il a vaincu.

***

Les applaudissements, le soir de la répétition générale, et les articles de critique, au lendemain de la première représentation, vibraient de joie, car l'esprit de cette œuvre était fait pour enchanter un public français, — parce qu'essentiellement spirituel, et pour ravir davantage encore un public parisien, — parce qu'essentiellement frondeur.

M. Adolphe Brisson se montra, dans *le Temps*, élogieux sans réserves :

« Nous venons d'écouter la satire la plus impertinente, la plus gaiement corrosive qui ait été dirigée depuis longtemps contre nos mœurs. Elle évoque tout ensemble la bouffonnerie épique des opérettes de Meilhac et Halévy, la fantaisie cinglante du *Nouveau Jeu* d'Henri Lavedan, l'ironie gamine et narquoise d'*Education de Prince* de Maurice Donnay. Et ne cherchez pas d'intention maligne dans le rappel de ces noms. On a souvent reproché à MM. de Caillavet et de Flers l'excès de fidélité d'une mémoire trop prompte à retenir et à s'assimiler de jolies choses déjà connues ; cette fois, ce n'est pas avec le miel d'autrui que les abeilles ont fait le leur ; et, si l'ouvrage, de-ci de-là, suscite quelques réminiscences, elles naissent du fonds commun où tous les auteurs traitant le même sujet doivent nécessairement puiser ; ce sont des rencontres, ce ne sont pas des emprunts. *Le Roi* est une œuvre originale... Une verve extraordinaire, copieuse, et sans cesse jaillissante, l'anime. Enfin, MM. de Caillavet et de Flers ont eu, en M. Emmanuel Arène, un collaborateur qui leur a apporté, avec l'étincellement de son esprit, des lumières spéciales, une documentation précise, l'expérience d'une philosophie un peu cynique et désabusée. Il y a dans cette pièce d'apparence frivole un arrière-goût d'amertume et de pessimisme, un joyeux mépris de l'humanité : cela lui communique, à de certains moments, un accent profond. Evidemment elle a été conçue par « quelqu'un qui sait », et qui, nourri dans le sérail, en possède les détours, et qui n'a plus d'illusion ni sur lui, ni sur les autres, ni sur rien, ni sur personne... L'ombre d'Aristophane domine ces quatre actes incisifs, d'un Aristophane insolent, mais sans colère... A quoi bon se fâcher ? Nous ne changerons pas le train du monde !... Et, tandis qu'ils se déroulent, on éprouve une série de sensations curieusement nuancées : d'abord on rit, puis on ne fait plus que sourire, puis on se prend à songer, puis, au dénouement, on est pénétré d'une sorte de mélancolie... « Eh quoi ! » pense-t-on, sont-ce là, les hommes ? » Le seul fait d'éveiller une telle impression montre qu'il ne s'agit pas d'une œuvre entièrement vaine. »

Cette chronique de M. Adolphe Brisson fut, peu de jours après, dans *le Figaro*, la cause directe d'un article dont quelques extraits doivent trouver place ici, tant son auteur, pour n'être pas professionnellement un critique dramatique, jugea de haut l'œuvre en question, et l'analysa profondément.

M. Melchior de Vogüé s'était entendu répéter de tout côté : « Allez voir *le Roi*, c'est très drôle ! » Mais il avait lu, d'autre part, la phrase de M. Brisson, d'où ressortait cette conclusion : « On revient de là avec une sorte de mélancolie... ».

L'éminent académicien, intrigué, y alla voir. Et il rapporta ces impressions :

« ... J'entendis une pièce amusante, où trois hommes d'esprit en avaient semé à profusion. Leur satire légère égratignait à fleur de peau les personnes officielles, les mœurs, l'état politique et social. Il me parut d'abord qu'on nous exhibait des silhouettes falotes, et qu'elles échappaient au blâme par leur inconsistance : toute caricature outrée déguise, au lieu de l'accuser, la laideur réelle de ses modèles. Il semblait qu'une main experte, et très prudente, eût émoussé les traits trop acérés au moment où ils allaient piquer sérieusement. Rien de comparable, dans cette blague bonne fille, à la verve amère d'un Giboyer, à la causticité que nous applaudissions dans *Rabagas*... »

Et, pourtant... Pourtant, peu à peu, M. de Vogüé eut la perception de la vérité diffuse, intense qui émergeait de la farce, et il s'expliqua alors le malaise du chroniqueur du *Temps* :

« ... Ces personnages sur la scène, et nous tous, spectateurs qu'ils mettaient en joie, nous étions des gens qui se regardent tranquillement pourrir.

» Impression individuelle, peut-être, et dont beaucoup s'étonneront. Je les entends : « Rengainez votre philosophie, bonhomme ; vous cherchez midi à quatorze heures ; nous sommes sortis des Variétés la rate plus légère, divertis par une agréable pochade où, pas plus que nous, les auteurs n'ont mis tant de malice. » — C'est possible ; Meilhac et Halévy, ces intelligences si fines, n'avaient ni prémédité ni mesuré le retentissement profond de leurs amusettes. J'ai rouvert leur *Théâtre* en rentrant chez moi ; j'ai même relu ensuite — ceci n'est point pour déplaire aux auteurs du *Roi* — *le Mariage de Figaro*. Beaumarchais, lui, savait bien ce qu'il faisait et ce qu'il voulait ; mais, lorsque les Almavivas de Versailles, avec cette folie du suicide qui caractérise les sociétés finissantes, jouaient sur le théâtre de Trianon la comédie où il les fustigeait, ces victimes désignées ne se doutaient guère qu'elles contresignaient leur arrêt de mort...

» ... Je me persuade qu'un temps viendra où les historiens mentionneront *le Roi*, ce *Roi* qui nous fait rire, comme un thème à réflexions sérieuses, une date, peut-être. Ils diront que cette pièce vint à son heure, et que le talent seul n'explique pas ces rencontres heureuses ; puisqu'on appelle ainsi, pour les auteurs comme pour les conquérants, les rencontres qui donnent une renommée souvent achetée sur des ruines. Le régime de ce temps-là — je ne sais lequel, je sais seulement qu'il sera, comme tous les régimes, injuste et féroce pour ceux qui l'auront précédé — fera enseigner dans ses manuels scolaires que *le Roi* fournit un document du premier ordre sur la corruption et la décadence de la troisième République. Ces manuels n'auront ni tout à fait raison, ni tout à fait tort ; leurs jugements vaudront ce que valent les nôtres sur le second Empire, sur l'ancienne France. Ils seront dans la vérité s'ils se contentent d'avancer que nos rires sonnaient le glas de beaucoup de choses, peu regrettables, je l'accorde ; oh ! combien je l'accorde !

» — Vous êtes, dit à sa comédienne le député socialiste, le ministre de demain, — vous êtes pour moi ce que Mme de Pompadour était pour Louis XV.

» En écoutant la spirituelle boutade, en restituant à Louis le Bien-Aimé son « numéro », comme dit Youyou, je songeais : « La Pompadour ! Hum ! » plutôt et déjà la Dubarry. » — Et je croyais entendre à la cantonade un mot qui résumerait la pièce, le mot qu'on prête à la dernière favorite : « Lafrance, ton café f... le camp ! »

Néanmoins ce serait une erreur de croire que l'audition ou la lecture du *Roi* n'est propre qu'à inspirer une philosophie aussi pessimiste ; l'impression spontanément ressentie fut,

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

LE ROI

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

G.-A. DE CAILLAVET, ROBERT DE FLERS et EMMANUEL ARÈNE

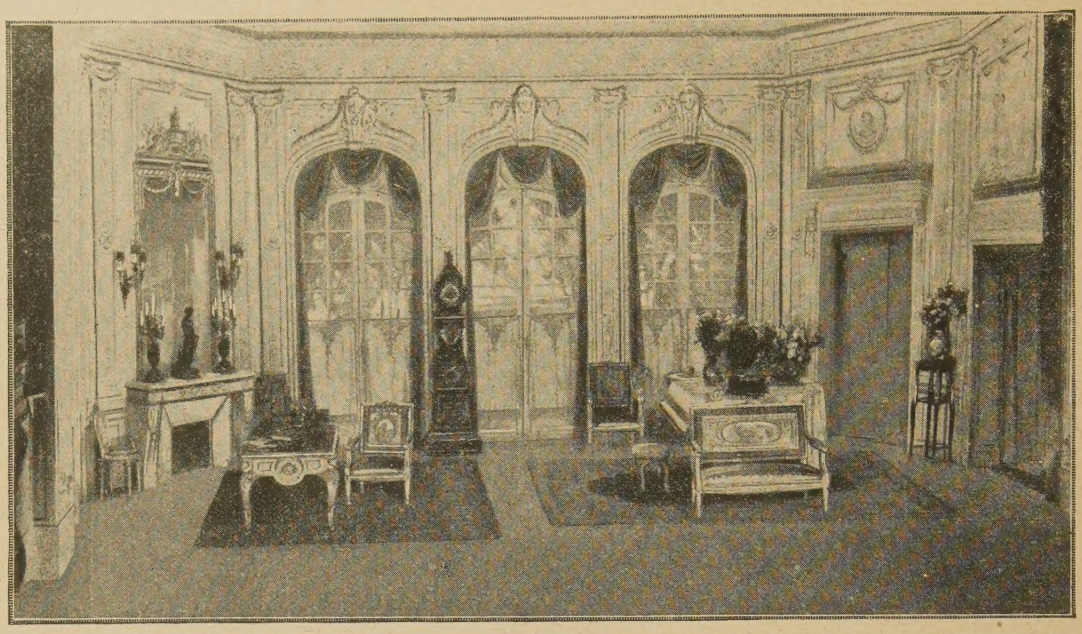
Jean IV, roi de Cerdagne (M. Albert Brasseur).

PERSONNAGES

Le Roi	MM. Brasseur.
Le Marquis de Chamarande	Guy.
Blond	Max Dearly.
Bourdier	Numès.
Lelorrain	Prince.
Cormeau	Moricey.
Gabrier	A. Simon.
Rivelot	Petit.
L'Evêque	Ch. Bernard.
William Touret	Reusy.
Cruchet	Rocher.
Sernin de Chamarande	Blanche.
Président du Sénat	Avelot.
Valet de pied	Dupuis.
Un Reporter	Herreyre.
Le Général	Brenner.
Thérèse Marnix	Mmes Marcelle Lender.
Marthe Bourdier	Ève Lavallière.
Suzette Bourdier	Diéterle.
Georgette Langlois	Frémont.
Angèle	Dorlac.
Francine	Devimeur.
La Marquise de Chamarande	Favrel.
Femme de chambre	Lukas.
Mme de Castel-Frejol	Becker.
Mme Morel	Renhardt.
La Sous-Préfète	Perroni.
Mme Barbrot-Letilleul	Demontès.
Mme Pingot	Maïda.
Une Invitée	Saboval.
Une Invitée	de Naudière.
Une Invitée	Harva.

Le Roi *a été représenté pour la première fois, le 24 avril 1908, au théâtre des Variétés.*

Photographies Boyer et Bert.



Décor de l'acte premier.

LE ROI

ACTE PREMIER

Un grand cabinet de travail trop luxueux dans un château des environs de Paris. Trois portes-fenêtres ouvrant sur un parc. A gauche, une large table encombrée de papiers et journaux. A droite, un piano à queue. Sur le piano, un gramophone.

Scène première

RIVELOT, BOURDIER

Bourdier, assis à une table, écrit; Rivelot, fumant un cigare, dicte en se promenant de long en large.

RIVELOT. — « Je termine, messieurs... Et il faut, croyez-le, un intérêt de tout premier ordre, pour que je vienne dénoncer, à cette tribune, l'attitude équivoque du gouvernement... dans l'incident de Bucharest... » (Il s'approche de Bourdier.) Voyons, Bucharest, vous mettez un K!

BOURDIER. — Ah! je vous demande pardon!

RIVELOT. — Et écrivez plus vite, je vous en prie... « ...Et l'incurie criminelle du ministre des Affaires étrangères... »

UN DOMESTIQUE, ouvrant la porte. — Madame fait demander à monsieur si...

BOURDIER, se levant brusquement. — Fichez-moi la paix! Vous voyez bien que je dicte un discours à mon secrétaire.

Le domestique sort.

RIVELOT. — Continuez. « ...L'incurie criminelle du ministre des Affaires étrangères... »

BOURDIER. — Hum! Vous ne trouvez pas « criminelle » un peu dur pour un homme dont je suis l'ami?...

RIVELOT. — Mettons, si vous le voulez, « l'incapacité criminelle d'un homme dont je m'honore d'être l'ami ».

BOURDIER. — C'est ça : ça contente tout le monde... Voilà... (Il se lève.) Mon discours fera un effet énorme sur la Chambre. Comment le trouvez-vous?

RIVELOT. — Moi?... (Il sourit modestement.) Mais, dites-moi, pourquoi m'aviez-vous demandé cette charge à fond de train contre le ministère?

BOURDIER. — D'abord parce que voici la première fois qu'il y a en France un ministère nettement socialiste et que je n'en suis pas. Et puis, j'ai une autre raison...

RIVELOT. — Ah?

BOURDIER. — Ecoutez-moi, mon bon Rivelot... Vous le savez, on ne s'occupe à Paris que de la visite prochaine du roi de Cerdagne... Très grosse affaire politique... un traité de commerce d'un intérêt primordial pour la France... et pour lequel on négocie depuis plusieurs années, un équilibre d'alliance qui assurera la paix du monde au moment où l'Europe...

RIVELOT. — Voyons... nous sommes seuls...

BOURDIER. — C'est vrai... Enfin, Jean IV sera à Paris dans trois semaines... Un déjeuner diplomatique doit avoir lieu au ministère des Affaires étrangères... Il n'y aura là que des ministrables... Je veux que Gabrier m'y invite.

RIVELOT. — Mais vous le serez.

BOURDIER. — D'ailleurs, en ce moment, ça va assez bien... Ainsi, j'ai reçu ce matin une demande flatteuse...

RIVELOT. — De qui?

BOURDIER. — Du dictionnaire Larousse qui réclame une biographie et l'insérera en bonne place.

RIVELOT. — Oui... Bourdier... ça se placera entre bourde... et bourdonnement...

BOURDIER. — Asseyez-vous là. Je vais vous dicter quelques mots. Vous rédigerez ça : « Bourdier (Victor-Auguste-Emile) né en 1860... »

RIVELOT, continuant. — ...Mort en...?

BOURDIER. — Hein?

RIVELOT. — Une distraction!

BOURDIER. — « ...Homme politique, grand industriel, vastes usines de conserves. Sorti du peuple... »

RIVELOT. — Décidé à n'y pas rentrer...

BOURDIER. — Soyez donc sérieux! « ...Maire de Gourville, conseiller général, député de Seine-et-Eure, espoir du parti socialiste, etc., etc. » Passons à l'homme privé. « Marié deux fois... Emile Bourdier a de son premier mariage une fille charmante... »

Scène II

LES MÊMES, SUZETTE

Suzette entre à pas de louve, lui met les mains sur les yeux et l'embrasse.

BOURDIER. — Qu'est-ce que c'est?

SUZETTE. — C'est moi, papa!

BOURDIER. — Qu'est-ce qu'il y a, ma fille?

SUZETTE. — Comment, ce qu'il y a?... Tu m'as oubliée encore... naturellement!... Ah! je t'ai bien élevé! parlons-en!

BOURDIER. — Mais enfin, qu'est-ce que tu veux?

SUZETTE. — Tu ne penses plus que tu m'as promis de me consacrer une demi-heure, cet après-midi, à moi toute seule!

BOURDIER. — C'est vrai!

SUZETTE. — Tu m'as donné rendez-vous à cinq heures, me voilà!

BOURDIER. — Mais je travaille!... Dans un moment!

SUZETTE — Ah! c'est ennuyeux! C'est très important, très sérieux, ce que j'ai à te dire!... Ce n'est pas de la politique.

BOURDIER. — Oui... oui... c'est bon... tout à l'heure... Reviens dans un quart d'heure.

SUZETTE. — Ah! c'est toujours comme ça. Quand il s'agit de moi... Flûte! flûte!... Tiens, veux-tu que je te dise... Y a plus de parents...

BOURDIER. — Hein?

SUZETTE. — Flûte!... flûte!...

Elle sort.

Scène III

BOURDIER, RIVELOT, puis MARTHE

BOURDIER, continuant. — « ...Une fille charmante dont la douceur et la tendresse respectueuse le reposent des agitations du Parlement... Il mène à son foyer, entre sa fille, et sa seconde femme, une existence toute de calme et d'affection... »

Marthe entre.

MARTHE. — Eh bien, mes compliments! Vous l'avez, aujourd'hui, la risette!

BOURDIER. — Ah! c'est toi, je te demande pardon, mais tu vois bien que...

MARTHE. — Ah! je t'en prie... Tu viens de mettre ta fille à la porte, mais, avec moi, ça ne prend que très peu...

BOURDIER. — Voyons, ma chère...

MARTHE. — C'est du propre, de te conduire comme ça avec cette pauvre petite premier lit. Et il faut que ce soit moi, sa marâtre, qui la console! Ah! tu l'as, la fibre! Mon petit Rivelot, vous allez me faire une course.

BOURDIER. — Tu ne veux pas me laisser travailler?

MARTHE. — Non. (Elle bouleverse les papiers.)

RIVELOT. — Oh! du reste, monsieur, il suffira de quelques lignes encore.

BOURDIER. — Oui... Eh bien, arrangez la fin, parlez de mon second mariage.

MARTHE, à part. — Ah! C'est moi qui marche!

BOURDIER. — « ...Union charmante avec une jeune femme de condition modeste, mais de rare distinction, qui lui rend en amour tout ce qu'il lui donne de bonheur, etc... » Vous voyez ça d'ici?

RIVELOT. — Parfaitement!

MARTHE. — Eh bien! Il en a une vue!

BOURDIER. — Allez, Rivelot, et rédigez ça avec soin.

RIVELOT. — Madame...

Il sort.

Scène IV

BOURDIER, MARTHE, puis RIVELOT

MARTHE. — Alors, tu vas me faire imprimer dans les feuilles que je te repasse en amour ce que tu me glisses en bonheur? Eh bien, mon vieux!

BOURDIER, grave. — Ma chère, puisque mes observations ont jusqu'ici été sans effet, l'heure est venue, pour moi, de vous rappeler certaines choses...

MARTHE. — Oh! oh! On se dit vous comme dans du Paul Bourget! Souffrez que je prenne un siège.

BOURDIER. — C'est ça et ne frétillez pas. Lorsque je vous ai épousée, il y a huit ans, vous n'étiez qu'une simple midinette chez un couturier de la rue de la Paix.

MARTHE. — Pardon! Rétablissons les faits! A seize ans, j'étais déjà bouffeuse de manches, et j'étais sur le point de passer clocheuse de jupes.

BOURDIER. — Soit. Mais moi, quoique ma situation fût loin d'être ce qu'elle est devenue depuis, j'étais déjà Bourdier et Compagnie.

MARTHE, gentiment. — Et moi, j'étais Youyou... et Compagnie.

BOURDIER. — Il est inutile de rappeler ça... Tu ne te rends pas compte que c'est déplorable! Avec ma situation... nos relations..

MARTHE. — Ah! nos relations!... Des invités en solde! A notre dernière soirée, il y a eu ici un petit lot de femmes de tes collègues!... Quelle caravane!

BOURDIER. — Justement! Ça va changer. Tiens, lis!...

MARTHE, lisant une lettre que lui tend Bourdier. — Non!...

BOURDIER. — Parfaitement! Le marquis de Chamarande, notre noble voisin, me demande de le recevoir cet après-midi.

MARTHE. — Eh bien, ça, par exemple!... Et tu lui as répondu?

BOURDIER, épanoui. — Que je l'attendais... Tu comprends, un homme qui, jusqu'ici, m'a tourné le dos... je suis obligé d'être poli. Le marquis ne m'a pas pardonné de l'avoir remplacé à la mairie et battu à la Chambre. Je sais même qu'il était furieux de voir son fils, le comte Sernin, fréquenter chez moi.

MARTHE. — Oh! parlons-en du comte Sernin! Il est jovial, celui-là. Il doit avoir eu le cerveau pris dans un engrenage. Pauvre gosse!...

BOURDIER. — Il est très gentil. C'est un des danseurs de Suzette!... Je crois même qu'il ne lui déplaît pas... Et voilà que le père, à son tour, vient faire sa soumission...

MARTHE. — Je croyais que tu méprisais les nobles?

BOURDIER. — Certainement! Mais je ne suis pas fâché de pouvoir les mépriser chez moi.

MARTHE. — Et, à ton idée, pourquoi vient-il, le Chamarande?

BOURDIER. — Je ne vois qu'une raison plausible: il vient m'inviter à la chasse du roi.

MARTHE. — Quel roi?

BOURDIER. — Mais tu ne lis donc pas les journaux! Il n'est question que de ça. Le roi qu'on attend à Paris, et qui doit venir passer vingt-quatre heures au château de Chamarande, chez le marquis, dont le père a été, autrefois, ambassadeur en Cerdagne aux sombres jours de la République monarchiste.

MARTHE. — Ah! C'est le roi de Cerdagne?

BOURDIER. — Mais oui.

MARTHE. — Ah! ça, c'est épatant!

BOURDIER. — Pourquoi?

MARTHE. — Je le connais!

BOURDIER. — Comment! Tu le connais?

MARTHE. — Oh! je le connais!... Il est déjà venu à Paris, il y a huit ou neuf ans?

BOURDIER. — En effet.

MARTHE. — Eh bien, il est passé rue de la Paix, il y avait des drapeaux, des musiques, des cuirassiers, du tricolore partout. Tout le monde lui jetait des fleurs. Moi, j'étais à la fenêtre de l'atelier, mais j'étais vexée, je n'avais pas de fleurs, seulement j'avais un chausson aux pommes...

BOURDIER. — Alors?

MARTHE. — Alors, je le lui ai jeté.

BOURDIER. — Oh!

MARTHE. — Et le malheur, c'est qu'il l'a reçu dans l'œil, en plein. Ça a fait un raffut! On a arrêté le cortège, on a cru à un attentat. A la suite de ça, il a eu l'œil poché, et moi, j'ai failli être flanquée à la porte de l'atelier... Enfin, un tas d'événements historiques.

BOURDIER. — Eh bien, voilà encore une chose qu'il est inutile de rappeler, surtout au marquis.

MARTHE, se levant. — Oh! celui-là, je ne veux pas le voir.

BOURDIER. — Tu ne le verras sans doute pas aujourd'hui, mais, enfin, si tu le rencontrais, tiens-toi, aie de l'allure, parle peu, et ne frétille pas, je t'en supplie, ne frétille pas.

MARTHE. — Je te le promets, là!

RIVELOT, entrant. — Il y a là un électeur qui vous demande.

BOURDIER. — Oh! encore! Si je le faisais recevoir par le gramophone? Qui est-ce?

RIVELOT. — Je ne le connais pas.

BOURDIER. — Comment est-il?

RIVELOT. — Il n'a pas les palmes.

BOURDIER. — Ah! bien! Alors, je sais qui c'est. J'ai à lui parler. Ne frétille pas.

Il sort, suivi de Rivelot.

Scène V

MARTHE, puis SUZETTE

SUZETTE, entrant. — Comment! papa s'en va encore! Oh!

MARTHE. — Oui. On le demandait. (Gentiment.) Mais n'ayez pas d'inquiétude, ma petite Suzette, je suis avec vous, moi.

SUZETTE. — Oh! vous êtes une chic petite belle-mère, vous!... Du reste, pour ce que vous le paraissez!...

MARTHE. — Dame! On est de la même récolte. On aurait pu être au couvent ensemble!... Seulement, moi, je n'y ai pas été.

SUZETTE. — Moi non plus.

MARTHE. — Alors, c'était difficile.

SUZETTE. — Enfin, on s'entend bien. On est une paire de petites amies... Et pourtant, d'abord, j'avais de la méfiance... Je me disais: une belle-mère, c'est pas un cadeau à faire à une enfant. Et puis, pas du tout, ça s'est trouvé un cadeau, un joli, un gentil!

MARTHE. — Vrai?

SUZETTE. — Très vrai. Ainsi, j'avais peur que vous ne fussiez sévère.

MARTHE, corrigeant. — Soyez...

SUZETTE. — Mais non... fussiez... Que vous me donnassiez des conseils... Et puis, pas du tout, vous m'en avez demandé... Ça m'a flattée.

MARTHE, l'embrassant. — Je vous aime bien aussi, ma petite Suzette, et si je peux vous être bonne à quelque chose...

SUZETTE. — Merci. Mais, pourquoi?

MARTHE. — Soyez pas cachottière... Je me doute de bien des choses.

LE DOMESTIQUE, entrant et annonçant. — M. le comte Sernin de Chamarande.

MARTHE, se levant. — Je m'en doute même si bien que je m'en vais.

SUZETTE. — Vous êtes gentille... Au revoir, maman.

MARTHE. — Au revoir, bébé. (Elle sort en riant.)

Scène VI

SUZETTE, SERNIN, puis RIVELOT, puis CRUCHET

SERNIN, entrant, très effaré. — Ah! mademoiselle! mademoiselle! Quel bonheur de vous rencontrer! Parce que, si vous n'y aviez pas été, voyez-vous, ç'aurait été effrayant, je vous assure, effrayant.

SUZETTE. — Mais puisque je suis là, monsieur Sernin.

SERNIN. — Oui, c'est vrai, vous êtes là, c'est vrai. Alors, tout ce que je viens de dire n'existe pas... Ça n'existe pas. Quel bonheur de vous rencontrer.

SUZETTE, riant. — C'est vrai? Alors, vous m'aimez toujours, monsieur Sernin?

SERNIN. — Si je vous aime, mademoiselle Suzette! Mais, voyons, si je ne vous aimais pas, je serais le plus malheureux des hommes, je ne vivrais plus, je ferais des choses folles, des choses terribles! Je me tuerais, je voyagerais, je lirais! Ah! si je ne vous aimais pas!

SUZETTE. — Mais puisque vous m'aimez!

SERNIN. — Oui, c'est vrai, je vous aime. Alors, tout ce que je viens de vous dire, ça n'existe pas, ça n'existe pas.

SUZETTE. — Quel type vous faites!

SERNIN. — Mais il ne vous déplaît pas, ce type-là?

SUZETTE. — Mais non.

SERNIN. — Sérieusement?

SUZETTE. — Mais oui.

SERNIN. — Alors, Suzette, c'est vrai, vous voulez bien être ma femme?

SUZETTE. — Je veux bien, seulement...

SERNIN. — Quoi?

SUZETTE. — Réfléchissez bien... Je suis très riche... vous savez. Ça ne vous contrarie pas d'épouser une si grosse dot?

SERNIN. — Non. Je vous aime assez pour passer par là-dessus.

SUZETTE. — C'est très bien.

SERNIN. — Mais vous, réfléchissez aussi... Je suis d'une grande famille. Ça ne vous ennuie pas de devenir un jour marquise?

SUZETTE. — Non. Je vous aime assez pour passer par là-dessus.

SERNIN. — C'est très chic! Oh! Il faut qu'ils consentent! Il le faut. Ah!

SUZETTE. — Quoi?

SERNIN. — J'oubliais de vous dire pourquoi je suis venu... Justement, imaginez-vous que mon père va venir ici tout à l'heure.

SUZETTE. — Le marquis?

SERNIN. — Oui.

SUZETTE. — Non!

SERNIN. — Si!

SUZETTE. — C'est une occasion admirable. Je vais parler à papa, tout de suite.

SERNIN. — C'est ça. Mais que d'obstacles entre nous! D'abord, les opinions de votre père! Ah! si seulement il était monarchiste!

SUZETTE. — Mais il le serait tout de suite si seulement il y avait une monarchie. C'est un très brave homme, papa.

SERNIN. — Eh bien, je vous laisse pour que vous lui parliez. S'il me trouvait là, ce serait épouvantable!

SUZETTE. — Mais puisque vous vous en allez.

SERNIN. — Oui, c'est vrai. Alors, tout ce que je vous ai dit n'existe pas! Ça n'existe pas! A demain!

Il sort.

SUZETTE. — A demain! Il est très gentil. (Elle va à la porte de gauche, l'ouvre, et regarde si elle aperçoit son père.) Encore parti... Ah! c'est trop fort! (Elle s'assied au bureau de Bourdier et écrit.) *Papa, je t'attends dans mon petit salon à moi. Si tu n'es pas venu me parler dans une demi-heure, je serai morte de chagrin et tu verras la tête que je ferai à dîner!...* (Rivelot entre avec des journaux qu'il pose sur la table.) Monsieur Rivelot, vous seriez bien aimable de remettre ce mot à papa, tout de suite.

RIVELOT. — Bien, mademoiselle. Mais il est très pris. Il reçoit un électeur, et je m'apprête, comme vous voyez, à en faire recevoir un autre.

Il apporte le gramophone sur une table.

SUZETTE. — Ah! oui, avec le gramophone. C'est renversant, cette idée de papa!

RIVELOT. — C'est une idée américaine. Nous l'avons empruntée au président Roosevelt, qui, dans ses campagnes électorales, imagina le premier d'utiliser cet instrument comme porte-parole. Mais nous avons un appareil encore plus perfectionné. Non seulement il débite les discours du député, mais, à l'aide d'un simple déclic, il enregistre les réponses des électeurs.

Il achève de remonter le gramophone.

SUZETTE. — C'est drôle! N'oubliez pas ma lettre, monsieur Rivelot.

RIVELOT. — Je vais la remettre moi-même, mademoiselle. (Elle sort. Rivelot remonte, ouvre la porte.) Entrez! citoyen Cruchet. (Entre un électeur endimanché.) Asseyez-vous! (Il le place devant le gramophone.) Vous venez pour cette place de juge de paix? Soyez heureux, vous allez l'avoir.

L'ELECTEUR. — Ça m'étonnerait, car, à force de l'attendre, je viens d'attraper six mois de prison.

RIVELOT. — Alors, ça sera plus difficile. Enfin...

L'ELECTEUR. — Je voudrais voir M. Bourdier.

RIVELOT. — Je vous laisse avec lui. M. Bourdier vous parle.

Il déclanche le gramophone.

LE GRAMOPHONE. — Citoyen, votre visite m'est une nouvelle preuve de fraternité démocratique. Je lis sur votre visage votre attachement, tant à votre député, qu'aux idées qu'il incarne. Je sais ce que vous attendez de moi. Je ferai tout pour l'obtenir. Demain, comme aujourd'hui, vous me verrez sur la brèche et vous entendrez s'élever contre tous les abus le cri de ma conscience républicaine et sociale.

Rivelot arrête le gramophone.

L'ELECTEUR, ravi. — Merci, monsieur, merci bien! Ça, c'est un chic député! Vous pouvez lui dire que je voterai encore pour lui. Pour sûr!

RIVELOT, le faisant sortir. — Par ici. Si vous voulez vous rafraîchir?

L'ELECTEUR. — Toujours.

Ils sortent.

BOURDIER, entrant. — C'est fini?... Ouf!

Il aperçoit les journaux, prend *le Temps*, et redescend en l'ouvrant.

Scène VII

BLOND, BOURDIER

Un temps.

BLOND, ouvre la porte, entre sans être vu et s'installe. — Monsieur!

BOURDIER, surpris. — Monsieur... Comment êtes-vous entré ici?

BLOND. — En disant que j'y étais attendu.

BOURDIER. — Hein? Qui êtes-vous?

BLOND. — Monsieur Blond, commissaire spécial.

BOURDIER. — Tiens!... Eh bien, moi, monsieur, je suis...

BLOND. — Inutile, monsieur... Je serais un bien pauvre policier si, au seul aspect d'un homme, je ne savais à qui je m'adresse.

BOURDIER. — Quoi?

BLOND, avec volubilité. — Quelques déductions suffisent. Elles sont infaillibles. Disciple de Sherlock Holmes, je ne me trompe jamais. Ainsi, votre présence dans cette pièce m'apprend que vous êtes un des familiers de la maison. Cette alliance prouve que vous êtes marié, et cette tache sur votre manche témoigne que votre femme n'a pas soin de vous. Donc, qu'elle ne vous aime plus.

BOURDIER. — Monsieur!...

BLOND, continuant. — Elle est blonde, car ce cheveu est à elle, et vous ne la trompez pas, votre physique ne vous le permettrait que difficilement, et la forme de cette redingote, qui date de trois ans, démontre que vous n'avez aucune fortune.

BOURDIER. — Ah çà!...

BLOND. — Je termine... Les plis du genou de votre pantalon ont un aspect qui révèle que vous travaillez assis. Vous avez l'œil éteint de l'homme asservi aux besognes subalternes, le visage inexpressif, de l'encre aux doigts. Vous êtes le secrétaire de M. Bourdier.

BOURDIER. — Mais, monsieur, vous m'embêtez! Je suis monsieur Bourdier.

BLOND. — Vous êtes...

BOURDIER. — Je suis monsieur Bourdier lui-même.

BLOND. — Eh bien, monsieur, vous avez tort!...

BOURDIER. — Quoi?

BLOND. — Oui, pratiquement, il est possible que vous soyez monsieur Bourdier, mais, théoriquement, vous ne devriez pas l'être. Vous avez tort.

BOURDIER. — En voilà assez à la fin! Expliquez-moi qui vous êtes.

BLOND. — Ah! ah! Dire que vous êtes obligé de me le demander! Quelle pitié! Si vous aviez ma finesse — ce don — cette question serait inutile, et vous vous seriez dit: « Cet homme remarquable est le commissaire spécial attaché à la personne du roi de Cerdagne, et chargé d'organiser les services d'ordre. » Sa Majesté doit, en effet, venir passer vingt-quatre heures chez le marquis de Chamarande, dont la propriété touche celle-ci, et je viens vous demander de placer en observation chez vous un de mes hommes. Voici, d'ailleurs, une petite note...

BOURDIER. — C'est bien, monsieur. Je vais vous mettre en rapport avec mon secrétaire, M. Georges Rivelot...

BLOND, très haut. — Mais, monsieur, c'est que cette mission est strictement confidentielle...

BOURDIER. — Oh! ne craignez rien, Rivelot est un garçon très sûr, très bien élevé, d'excellente famille, neveu d'un magistrat de Poitiers... fort intelligent... En outre, sorti second de l'Ecole Normale. Vous pouvez vous fier à son tact.

BLOND. — Bien, bien!

BOURDIER, sonne. — Je vais vous l'envoyer...

BLOND. — Monsieur...

Bourdier sort. Blond prend un cigare et l'allume.

Scène VIII

BLOND, RIVELOT

RIVELOT, entrant. — M. Bourdier m'a donné ordre de me mettre à votre disposition. Je suis...

BLOND. — Inutile, monsieur... inutile. Il me suffit de vous voir, pour deviner en vous le secrétaire de M. Bourdier.

RIVELOT. — En effet...

BLOND, tournant autour de lui et l'examinant avec soin. — Votre seul aspect m'enseigne, en outre, que vous êtes sorti second de l'Ecole Normale, que vous avez un parent dans la magistrature, que vous avez séjourné à Poitiers et que vous vous appelez Georges...

RIVELOT. — Ah! ca, c'est extraordinaire.

BLOND. — Le don!... (A part.) Cette fois-ci, je ne me suis pas trompé. (Haut.) Voici une petite note...

RIVELOT, la parcourant. — Ah! parfaitement... Eh bien, monsieur, c'est entendu. Vous n'aurez qu'à m'adresser votre agent... et je reste à votre disposition.

BLOND. — Merci, monsieur. Vous m'autorisez alors à me mettre tout de suite en campagne?... Je voudrais profiter de cette visite pour prendre contact avec votre personnel, pour l'étudier...

RIVELOT. — Faites. Mais votre incognito?...

BLOND. — Ne craignez rien; je sais mon métier.

RIVELOT. — Soit... Au revoir, monsieur.

BLOND. — Non, monsieur... Adieu.

RIVELOT. — Comment?... Mais, pendant le séjour du roi en France, j'aurai occasion de vous retrouver...

BLOND. — Non, monsieur... Vous [illegible] voyez pour la dernière fois, du moins sous cet aspect. La nature de ma mission m'oblige, en effet, à me transformer continuellement selon les milieux où je dois suivre le roi. Vous me rencontrerez peut-être, mais vous ne me reconnaîtrez pas.

RIVELOT, sceptique. — Oh! oh!...

BLOND. — Personne ne me reconnaît, monsieur... On ne peut pas me reconnaître. Mon père lui-mê[illegible] ne m'a pas reconnu.

RIVELOT. — Oh! je parie bien que [illegible]oi!...

BLOND. — Présomption!... Parions-nous, [illegible]sieur?

RIVELOT. — Qu'est-ce que nous parions?

BLOND. — Cette boîte de cigares?

RIVELOT. — Volontiers.

BLOND. — Et comment m'apercevrais-je que vous m'avez deviné?

RIVELOT. — Eh bien, tenez... si je vous reconnais je ferai ce geste.

Il agite la main.

BLOND. — Entendu. Et n'oubliez pas votre audacieux défi... D'ailleurs, je me chargerais de vous le rappeler, car moi, je n'oublie jamais rien, monsieur.

RIVELOT. — Monsieur... (Blond sort.) Quel type!

MARTHE, entrant. — Est-ce que *L'Illustration* n'est pas arrivée, monsieur Rivelot?

RIVELOT. — La voici, madame.

Il la lui remet et sort; elle descend à l'avant-scène en feuilletant.

Scène IX

BLOND, MARTHE

BLOND, rentrant. — J'ai oublié ma canne, mon chapeau et mes gants... (Il aperçoit Marthe.) Pardon, madame!... (Marthe se retourne et l'aperçoit.) Oh!

MARTHE. — Non?

BLOND. — Youyou!...

MARTHE. — Le tapeur!...

BLOND. — Toi, ici?

MARTHE. — Eh bien... en voilà une circonstance? Y a bien dix ans qu'on ne s'était vu!... Mais, qu'est-ce que tu fais là?...

BLOND. — Une visite. Et toi?

MARTHE. — Moi, je la reçois, je suis chez moi.

BLOND. — Comment, tu es la petite amie de Bourdier?

MARTHE. — Penses-tu qu'il ait une petite amie? Il est marié.

BLOND. — Non?... Et qu'est-ce que sa femme dit de ta présence ici?...

MARTHE. — Elle ne dit rien du tout; elle est très contente.

BLOND. — Comment?

MARTHE. — C'est moi!

BLOND. — Toi?... Vous?... Madame?... Oh!...

MARTHE. — Parfaitement. Tout y a été: le maire, l'écharpe, l'église, le suisse, les machins sur l'orgue. Je suis mariée, je suis même bien mieux que ça; je suis épousée!

BLOND. — Oh! non!... Faut que je m'étende!...

MARTHE. — Et toi?... Toi que j'ai quitté pianiste, sur le bord de la Marne, dans le cabaret de la mère Tringoin... « Au rendez-vous des Rajahs?... »

BLOND — Eh bien, aujourd'hui, ma chère, tu me retrouves le chef de la police particulière de Sa Majesté Jean IV, roi de Cerdagne, que je précède en France.

MARTHE. — Non?... Oh! mais, raconte, dévide ton fil, défais ta malle.

BLOND. — Soit... Tu n'as certes pas oublié que j'étais un garçon frappé au coin du meilleur bon sens et de la plus rare perspicacité, un rien de loufoquerie brochant sur le tout... J'ai toujours eu le goût des aventures; car Provençal, par ma mère, je suis Anglo-Saxon, par un ami de mon père. Or, à la fin de l'été 1901, le « Rendez-vous des Rajahs », le piano et la mère Tringoin furent fermés par autorité de justice. Je file. J'arrive à Paris, j'y vis pendant quelque temps de ma profession de blanchisseur de touches de pianos.

MARTHE. — Quoi?

BLOND. — C'est une profession, une vraie, mais un peu lente, et où il est difficile de se faire de hautes relations. La littérature me tenta. Après tout, n'en avait-elle pas tenté bien d'autres?... Voyez plutôt Victor Hugo, Balzac, Alexandre Dumas, George Sand, enfin tous ces messieurs... Je songe d'abord au roman; mais, à présent, c'est un genre cuit pour les hommes, c'est à peine s'il nourrit sa femme... J'entre alors au *Moniteur des Beurres et Œufs*... Tous les lundis, je signe « Un vieux monarchiste » et tous les jeudis « Un vieux républicain ». Mais, crac, un jour, à la suite d'une pâle orgie, je me trompe de convictions; quelques lecteurs maniaques s'en aperçoivent... ça fait un foin épouvantable. Alors, dégoûté de la politique, de ses blagues et de ses boniments, je me consacre au seul journalisme sérieux, au seul où l'on puisse encore être sincère, éloquent, impartial et poète; j'entre dans la publicité!... C'est ainsi que je fus mis en rapport avec la cour de Cerdagne...

MARTHE. — Qu'est-ce que tu chantes?

BLOND. — Ignores-tu donc que les rois n'ont plus maintenant pour mission que d'être des motifs de publicité? Ils servent de réclame aux automobiles où ils montent, aux restaurants où ils dînent, aux théâtres où ils vont, aux femmes où ils aiment! S'ils proféraient encore des choses historiques, s'ils criaient: « Ralliez-vous à mon panache blanc! » ils diraient chez quel plumassier ils l'ont acheté. S'ils clamaient: « Je veux que mon peuple mange tous les dimanches la poule au pot! », ils donneraient l'adresse du restaurant où on la fait le mieux. A cette heure, vois-tu, ma petite, les champs de bataille... c'est les étalages!...

MARTHE. — Eh bien, tu en as pris un souffle!...

BLOND. — J'abrège. Ceci t'explique comment je fus chargé, par une maison de la rue de la Paix, d'aller offrir vingt-cinq mille francs à Sa Majesté Béatrice, reine mère de Cerdagne, si elle consentait à ne plus se laver les dents qu'avec de la Poudre des Mousmés. Je dois dire que Sa Majesté refusa!...

MARTHE. — A la bonne heure.

BLOND. — Elle me demanda cinquante mille francs. Je les obtins. Malheureusement, les princes du sang s'en mêlèrent; ils exigèrent de fortes commissions. Si bien qu'en définitive, la malheureuse reine mère ne toucha que trente-deux francs. Mais j'avais pris pied à la cour. Je m'y fis apprécier. Je devins, tour à tour, maître de ballet, inspecteur des octrois, surintendant des musées, et, enfin, chef de la police secrète de Sa Majesté Jean IV. Voilà comment, au vingtième siècle, quand on ne sait rien, on arrive à tout... Qu'est-ce que tu dis de ça?...

MARTHE. — Tu vois! J'en suis comme deux sous de tarte.

BLOND. — Y a de quoi. Et cependant, tout ça n'est pas plus foudroyant que de voir Youyou transbahutée en madame Emile Bourdier, des conserves, à toi la pose.

MARTHE. — Peuh!... Ça s'est fait tout seul... Le patron et moi on s'était rencontré. Il m'a dit que je lui plaisais; je lui ai répondu qu'il ne me plaisait pas. Alors, naturellement, je lui ai plu davantage. On s'est mis ensemble. On s'entendait pas mal. Ça marchait; j'étais contente. J'étais même si contente qu'un jour il m'a pincée avec Georges; tu sais, le grand Georges?...

BLOND. — Oui, l'ami du petit Félix.

MARTHE. — C'est ça!... Il s'est fâché comme tout. Il a cru que c'était sérieux... et puis il a bientôt vu que ça ne l'était pas.

BLOND. — Pourquoi?

MARTHE. — Parce que, la semaine d'après, il m'a pincée avec Félix; tu sais, le petit Félix?...

BLOND. — Oui... l'ami du grand Georges... Et alors?

MARTHE. — Alors, c'est ça qui a tout arrangé.

BLOND. — Comment?...

MARTHE. — Parce que, exaspéré, il m'a demandé: « Enfin, qu'est-ce qu'il faut faire pour que tu te tiennes tranquille?... » Moi, je lui ai dit, en blague: « Epouse-moi, tu verras que je ne te tromperai plus! » Et il m'a épousée, pour voir.

BLOND. — Et il a vu?

MARTHE. — Eh bien, non, mon vieux: il n'a pas vu!... Je suis fidèle à mon mari!...

BLOND. — Non? Comment ça t'est-il arrivé?

MARTHE. — Je n'en sais rien... par étourderie. Et puis, non!... C'est que j'ai pas rencontré le numéro que je rêve!...

BLOND. — Me voilà!

MARTHE. — Oh! non... Toi, t'es trop fripouille!

BLOND. — Faut bien.

MARTHE. — Non; nous deux, on ne peut être que des amis!... Vois-tu, le type que je goberais, c'est une conserve qui ne se fait pas; je le voudrais bon garçon, pas adroit, pas roublard, qu'il ne vende rien, qu'il soit en même temps un type extraordinaire et un type simple, tout simple, une pomme nature. Enfin, je voudrais qu'il soit épatant... et épaté.

BLOND. — Le merle blanc!

MARTHE. — Voilà. Et comme je ne le trouverai jamais, je ne suis pas heureuse...

BLOND. — Pas heureuse, dans ce pitchpin-là!

MARTHE. — Ah! oui... j'ai des hôtels, des villas, des autos, des pinces à sucre, sept cent mille francs de rente... Quelle purée!

BLOND. — Ah! tu es bien toujours la petite Youyou d'autrefois, du « Rendez-vous des Rajahs! »

MARTHE. — Oui, tu te rappelles... on y venait déjeuner, le dimanche, en bande, tout l'atelier.

BLOND. — Et puis, on s'en allait flotter sur la Marne.

MARTHE. — A la dérive...

BLOND. — A la jolie dérive.

MARTHE. — Dans chaque canot, y avait quatre gars qui ramaient et une petite femme couchée sur le dos, qui regardait en l'air.

BLOND. — Image de la vie: quatre hommes qui s'esquintent pour une petite femme...

MARTHE. — ...Couchée sur le dos...

BLOND. — ...Qui regarde en l'air...

MARTHE. — On chantait, on batifolait, on se

fâchait, on se raccommodait, on s'en allait doucement à la flotte, dans du soleil, dans de la béatitude; on regardait dans l'eau les maisons à l'envers, ça vous retournait les idées. Ah! je l'ai bien aimé...

BLOND. — Qui ça?

MARTHE. — Tous!... Et puis, la nuit arrivait... on se fichait à rêver, sans savoir à quoi; les plus mufles devenaient poétiques. On ne disait plus rien, on se croyait amoureux pour toujours... Et, le soir, on revenait vannés, fourbus, tristes de penser que c'était déjà lundi et on s'empilait dans les trains de plaisir, où l'on avait tant de chagrin!... Ah! les beaux dimanches!...

BLOND. — Oh! t'en avais un succès au bal des « Goujons fidèles ». Y en avait pas comme toi pour envoyer la chansonnette. Et je t'accompagnais avec un talent...

MARTHE. — Oui, oui. Comment était-ce donc, tu sais, l'air de?... mon triomphe!...

Elle fredonne.

BLOND. — Oh! oui, oui!... Attends, attends. (Il fredonne.) Oh! je le retrouverai.

Il va au piano. Blond retrouve peu à peu l'air sur le piano. Elle chantonne.

MARTHE. — C'est ça! c'est ça! Comment faire pour ne plus l'oublier?... Ah! attends... l'appareil... (Elle va au gramophone et fait jouer un déclic; elle le remonte.) Vas-y!...

C'est à Joinvill' qu' j'ai rencontré celle que j'aime.
Elle a l'œil vert,
Le nez en l'air,
Le cœur de même;
Moi, je n' lui d'mandais rien,
Ell' répondit, j' veux bien!
Et c'est comme ça qu' ça s'arrangea...
Depuis c' temps-là, y a plus rien qui me tracasse,
Ni le printemps, les p'tits oiseaux, ni la d'mi-tasse.
Tout ça n' vaut pas l'amour,
La belle amour,
La vraie amour...

Peu à peu Marthe a corsé son couplet d'un chahut échevelé. Pendant qu'elle se trémousse à l'avant-scène et que Blond l'accompagne de la voix et des jambes, un domestique entre suivi du marquis de Chamarande. Celui-ci demeure béant. Marthe, se retournant, reste effarée, la jambe en l'air, puis pousse un cri et s'enfuit. Blond, qui n'a rien vu, continue à jouer la reprise en chantant à tue-tête.

BLOND, sans se retourner. — Eh bien, dis le second! Dis le second! Vas-y, bébé!

Tout d'un coup, il aperçoit le marquis, ferme brusquement le piano, se lève, très correct, et salue.

Scène X

BLOND, LE MARQUIS

LE MARQUIS, à part. — Oh! oh! quel monde!

BLOND, saluant. — Monsieur...

LE MARQUIS. — Monsieur... (Au domestique.) Veuillez aller dire à M. Bourdier que le marquis de Chamarande l'attend.

Sort le domestique.

BLOND, sur le point de sortir. — Le marquis de Chamarande!... (Il se rapproche.) Permettez-moi, pour ma satisfaction personnelle?... (Il le regarde.)

LE MARQUIS. — Quoi donc, monsieur?

BLOND. — Monsieur... vous savez l'italien. Buvez du thé vert sans sucre... Vous avez dans votre chambre un tapis rouge... A l'âge de cinq ans, vous conduisiez un tilbury attelé d'une jument alezane... vous tombâtes sur la tête, et, depuis...

LE MARQUIS. — Hein?...

BLOND. — C'est simplement pour ma satisfaction personnelle, monsieur... Rappelez-vous la jument alezane! (Il sort en fredonnant.) Alza, alza, hoha!

LE MARQUIS, seul. — Ah çà! c'est un fou!... Oh! oh! oh!... quel monde!...

Scène XI

LE MARQUIS, BOURDIER

BOURDIER, entrant, très empressé. — Pardonnez-moi, monsieur le marquis, de vous avoir fait attendre.

LE MARQUIS. — C'est moi, monsieur, qui m'excuse d'abuser de votre temps. Ma visite...

BOURDIER. — ...Me fait le plus grand plaisir, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — J'ai un petit service de bon voisinage à vous demander.

BOURDIER. — Je suis ravi, car vous me prouvez par là, monsieur le marquis, que vous êtes disposé à passer sur nos rancunes une éponge cordiale, et qu'il ne reste rien des désaccords qui avaient marqué nos dernières rencontres en réunion publique.

LE MARQUIS. — Hum!... Nous y échangeâmes certaines épithètes...

BOURDIER, amicalement. — Elles ne dépassaient pas le ton de la polémique courante. Peuh! je vous ai appelé « débris d'un autre âge », « rétrograde avachi », « intelligence arriérée... »

LE MARQUIS, souriant. — En revanche, je vous ai qualifié de « financier véreux », de « bas ambitieux » et de « plate fripouille ».

BOURDIER. — Vous m'avez traité de « voleur ».

LE MARQUIS. — Vous m'avez traité de « cocu ».

BOURDIER. — Prenez donc la peine de vous asseoir. Comment se porte Mme la marquise?... Bien?... Tant mieux. Je vous prie de lui présenter mes plus respectueux hommages.

LE MARQUIS. — Elle y sera fort sensible. Je ne vous demande pas de nouvelles de Mme Bourdier, je l'ai aperçue tout à l'heure. Elle m'a paru en parfaite santé. Quelle santé!...

BOURDIER. — Mon Dieu, oui... Un verre de madère?...

LE MARQUIS. — Volontiers.

BOURDIER. — Alors, franchement... vous ne m'en voulez plus du tout de vous avoir évincé de la mairie?

LE MARQUIS. — Dieu, non!... La commune voulait construire des écoles, s'endetter... Vous vous êtes chargé de cette besogne... Cela est excellent.

BOURDIER. — J'ai obéi à la volonté populaire... J'ai le respect de l'électeur, moi; tandis que vous en avez le mépris.

LE MARQUIS. — Peuh! C'est la même chose... Aussi bien, cher monsieur, je vais vous prouver de quelle déférence je fais preuve envers le suffrage universel...

BOURDIER. — Vous?

LE MARQUIS. — Moi. C'est une petite anecdote qui remonte à l'été dernier, trois ou quatre jours avant les élections législatives...

BOURDIER. — ...Où mon mandat de député me fut renouvelé.

LE MARQUIS. — A deux voix de majorité, justement.

BOURDIER. — C'est exact.

LE MARQUIS. — Or donc, après dîner, un soir qu'il faisait beau, j'étais sorti de chez moi pour faire un tour; je suivais la route de Valvins et, vers dix heures, un peu las, je m'assis sous un chêne. Je rêvais là, au clair de lune, lorsque deux hommes surgirent du bois; ils étaient de fort mauvaise mine. Je jugeai inutile de signaler ma présence, et je portai, instinctivement, la main à mon revolver. Ils passèrent en causant: « — Mon Charlot, dit l'un, quel jour cambriole-t-on la villa de Marlotte?... — Veux-tu dimanche?... — Ah! non, dimanche, pas possible! — Pourquoi donc pas possible? — Parce que, dimanche, je vais voter. » A ce mot, je rengainai mon revolver dont j'avais l'intention de me servir pour tâcher d'attirer les gardes. Je n'ai pas le droit, me dis-je, de fausser, en supprimant deux électeurs, l'expression sincère du suffrage universel. Et combien j'eus raison, cher monsieur Bourdier, puisque vous avez été élu à deux voix de majorité: celles de mes deux cambrioleurs.

BOURDIER. — Monsieur le marquis...

LE MARQUIS. — Ne croyez pas que je m'en indigne... Si vous avez eu leur suffrage, vous avez eu le mien aussi...

BOURDIER. — Le vôtre!... Vous plaisantez?...

LE MARQUIS. — Du tout... je vote pour vous... Cela vous surprend... Pourquoi? Vous êtes mon homme, car j'estime que vous conduisez la République aux abîmes, et cela est excellent. Je suis votre électeur, mon cher député, et c'est à ce titre que je viens vous demander un service.

BOURDIER. — Je vous écoute.

LE MARQUIS. — Voici: Vous n'ignorez pas que le roi de Cerdagne me fait l'honneur de venir chasser à Chamarande, dans un mois?...

BOURDIER, à part. — Il va m'inviter.

LE MARQUIS. — Mon élevage n'a pas été très fort, cette année. Je manque de faisans. Et je viens vous demander de m'en céder.

BOURDIER. — Très volontiers. Combien?

LE MARQUIS. — Trois mille environ. Naturellement, votre prix sera le mien.

BOURDIER. — Ne parlons pas de ça.

LE MARQUIS. — Soit. Je vous remercie.

BOURDIER. — Ils me reviennent à dix francs.

LE MARQUIS. — Dix francs, c'est entendu. Je vous enverrai un chèque.

BOURDIER. — Ravi de vous avoir été agréable.

LE MARQUIS. — Vous pouvez l'être davantage encore.

BOURDIER. — En quoi?

LE MARQUIS. — En faisant bon accueil à une personne qui viendra tout à l'heure, de ma part, pour vous voir: Mlle Thérèse Marnix.

BOURDIER. — La comédienne?

LE MARQUIS. — Oui, la locataire de votre hôtel de la rue Fortuny. Elle vient vous parler de quelques améliorations qu'elle y veut faire. C'est une femme charmante. Je ne suis pas sans m'intéresser à elle depuis quelques années.

BOURDIER. — Mes compliments!

LE MARQUIS. — Que voulez-vous, il faut bien que vieillesse se passe.

BOURDIER. — Je ferai tout pour la satisfaire.

LE MARQUIS. — Merci. Sur ce, mon cher voisin...

BOURDIER, le retenant. — Un instant, vous venez d'aborder un sujet tout intime. Je veux, je dois, à mon tour, en aborder un plus intime encore.

LE MARQUIS. — Vous avez une maîtresse?

BOURDIER. — Non, mais j'ai une fille.

LE MARQUIS. — Ravissante.

BOURDIER. — N'est-ce pas! Une gentille nature, franche, vivante... Vous, monsieur le marquis, vous avez un fils... Ces jeunes gens se sont rencontrés, je crois qu'ils se sont plu et...

LE MARQUIS. — Restons-en là, monsieur Bourdier, je vous en prie...

BOURDIER. — Pourquoi?

LE MARQUIS. — Voyons, mon cher, vous n'allez pas me forcer à recommencer ici la scène entre le bourgeois et le gentilhomme. Les unions de ce genre, entre castes si opposées, ont toujours très mal tourné... J'en ai, dans mon propre cousinage, plusieurs exemples. Ainsi, tenez, mon grand-oncle, le marquis de Presles, devint le gendre de M. Poirier. Ce fut un mariage très malheureux. Plus récemment, ma tante, à la mode de Bretagne, Mlle Claire de Beaulieu, épousa Philippe Derblay, vous savez, le maître de forges. Leur intérieur doit être un enfer. J'ai rencontré, il y a huit jours, ce pauvre Derblay, rue Auber, en sortant du Club. Ce qu'il a vieilli! Il a cent dix ans, ce pauvre garçon.

BOURDIER. — Mais, monsieur le marquis, les temps ont marché! Si nos enfants se mariaient, il n'y aurait plus mésalliance, parce que, si vous avez beaucoup d'aïeux, moi j'ai encore plus d'argent... et que depuis vingt ans, la valeur des aïeux est restée la même, tandis que la valeur de l'argent a décuplé. L'argent, aujourd'hui, c'est la seule puissance. On a ce qu'on veut pour de l'argent.

LE MARQUIS. — Cela vous plaît à dire.

BOURDIER. — Et si on ne l'a pas, c'est qu'on n'en offre pas assez.

LE MARQUIS. — C'est votre opinion. La mienne est qu'il y a des choses qui ne sont pas à vendre.

BOURDIER. — Tout est à vendre; les consciences, les talents, les idées, votre pantalon!

LE MARQUIS. — La plaisanterie est d'un goût...

BOURDIER. — Parfaitement. Ça vous étonne!... Eh bien, il est à vendre votre pantalon, et la preuve c'est que je vous l'achète.

LE MARQUIS. — Monsieur...

BOURDIER. — Je vous l'achète cent mille francs!

LE MARQUIS. — Cent mille!... Il est à vous, monsieur.

Il esquisse le geste d'ôter son pantalon.

BOURDIER. — Arrêtez!... C'était une image.

LE MARQUIS. — Je le regrette.

BOURDIER. — Eh bien, la reconnaissez-vous, maintenant, la toute-puissance de l'argent, de ma fortune?

LE MARQUIS. — Mais vous me la baillez belle avec votre fortune... elle n'existe pas... Vous ne pouvez assurer aucune dot à votre fille.

BOURDIER. — Comment?

LE MARQUIS — Dame! N'êtes-vous pas socialiste?

BOURDIER. — Oui.

LE MARQUIS. — Collectiviste?

BOURDIER. — Je crois bien.

LE MARQUIS. — Par conséquent, vous comptez évidemment, dans un temps très prochain, partager votre fortune entre vos ouvriers?

BOURDIER. — Moi? Mais jamais de la vie! Vous êtes fou! Il n'est pas question de ça. De quoi aurais-je l'air?

LE MARQUIS. — Mais alors, vous êtes un odieux capitaliste, tout comme moi?

BOURDIER. — Pas du tout. Vous vous considérez, vous, comme le propriétaire de vos biens, tandis que je me considère, moi et mes descendants, comme le dépositaire des miens. Voilà pourquoi votre fortune est une fortune capitaliste, tandis que la mienne est une fortune socialiste!

LE MARQUIS. — Mais, alors, c'est exactement la même chose, ce n'est qu'une question de mots?

BOURDIER. — Il n'y en a jamais eu d'autres en France! Rassurez-vous, monsieur le marquis, ma fille aura une dot princière.

LE MARQUIS. — J'en suis ravi, mon cher monsieur; mais, malgré cela, vous m'obligerez en ne me reparlant jamais d'un projet irréalisable.

BOURDIER. — Cependant...

LE MARQUIS. — Irréalisable... Mais il se fait tard, je vous quitte. Je vous prie de me mettre aux pieds de Mme Bourdier et de votre charmante fille. Oh! elle est charmante. Au revoir, mon cher monsieur.

BOURDIER. — Au revoir, monsieur le marquis.

Le marquis sort.

Scène XII

BOURDIER, RIVELOT

BOURDIER, seul, rageant. — Oh! oh! oh! Ce marquis, ce hobereau, cette antiquaille, me refuser ma fille, à moi! Et avec quelles façons, quel mépris, quelle amabilité... Ah! j'aurais voulu être insolent avec lui... Seulement, je ne sais pas: quand je veux être insolent, je suis grossier... Alors, je suis obligé de rester poli. C'est agréable! Oh! mais, je vous repincerai, monsieur le marquis, je ne sais pas comment, mais nous nous reverrons...

RIVELOT, entrant, une carte à la main. — Voulez-vous recevoir cette dame qui arrive de Paris en automobile?

BOURDIER, lisant. — « Mme Thérèse Marnix. » Cette grue! Ah! non, par exemple, je n'y suis pas! Dites-lui que je n'y suis pas et avec insolence, si vous pouvez.

RIVELOT. — Bien, monsieur.

BOURDIER. — La maîtresse du marquis! Ah! non, par exemple! (Se frappant le front et criant.) Ah! Rivelot!

RIVELOT. — Monsieur?

BOURDIER. — Faites entrer. Attendez, comment est-elle?

RIVELOT. — Très bien... allure énorme.

BOURDIER. — Vous la connaissez.

RIVELOT. — Comme tout le monde... Grosse situation au théâtre... très distinguée, un peu trop. Intelligente et artiste. Enfin, la dernière chambre à coucher où l'on cause.

BOURDIER. — Beaucoup d'aventures?

RIVELOT. — Peu, mais de tout premier ordre. Enfin, comme on dit de certains médecins, elle fait de la science, mais pas de clientèle. Il y a dans sa vie quelques béguins princiers, quelques passades royales.

BOURDIER. — Ah! ah! Et actuellement?

RIVELOT. — Elle est la maîtresse du marquis de Chamarande.

BOURDIER, se frottant les mains. — Oui, oui, du marquis de Chamarande. Faites entrer.

Sort Rivelot.

Scène XIII

BOURDIER, THERESE, WILLIAM

Thérèse entre suivie de William Touret.

BOURDIER, très aimable. — Madame...

THÉRÈSE, saluant. — Monsieur...

BOURDIER, apercevant William. — Pardon... Monsieur est avec vous?

WILLIAM, très poli. — Oh! oui, monsieur, depuis l'hiver dernier.

THÉRÈSE, vivement, présentant. — Monsieur William Touret, romancier. Il fait une pièce pour moi.

WILLIAM, avec âme. — Une pièce pour elle...

BOURDIER. — Mes compliments, monsieur. Mais, vous êtes bien jeune; il y a longtemps que vous écrivez?

WILLIAM. — Oui, monsieur. Depuis l'hiver dernier.

BOURDIER, montrant un siège. — Madame, votre visite m'avait été annoncée tout à l'heure.

THÉRÈSE. — En effet.

BOURDIER. — Par le marquis de Chamarande, mon ami.

WILLIAM, avec éclat. — Quel homme excellent!

BOURDIER. — Vous le connaissez, monsieur?

WILLIAM. — Oui, monsieur. Depuis l'hiver dernier.

THÉRÈSE. — Vous savez, alors, monsieur, l'objet de ma visite?

BOURDIER. — Il s'agit, je crois, de l'hôtel que vous habitez?

THÉRÈSE. — Et qui vous appartient. (Un temps.) Je n'ai été jusqu'ici en rapport qu'avec votre gérant. C'est un homme infiniment désagréable.

BOURDIER. — Oui, oui... je suis très content de lui.

THÉRÈSE. — Rien de plus naturel. Je me suis donc aventurée, monsieur, à vous poursuivre jusqu'ici, au risque de vous sembler importune.

BOURDIER. — Pas du tout! Vous avez bigrement bien fait. Voyez-vous, moi, je suis tout rond.

THÉRÈSE. — Tout rond, en vérité? Je vous remercie de cette confidence.

BOURDIER, à part. — Elle se fiche de moi. (Haut.) Alors, en somme, vous voulez entreprendre des travaux dans mon hôtel... des travaux...

Il la regarde assez longuement.

THÉRÈSE. — Des travaux!...

BOURDIER, se retournant brusquement vers William. — Des travaux. Au fait, cher monsieur, puisque vous écrivez des pièces de théâtre, ça vous intéressera de visiter ma galerie des tableaux.

THÉRÈSE. — Il allait vous le demander.

WILLIAM. — Oui, oui...

BOURDIER. — Vous verrez ça. Il y a des choses magnifiques... très chères. Et puis, j'ai fait revenir tout ça à neuf. C'est intéressant.

WILLIAM. — Intéressant?

THÉRÈSE. — Oh! allez voir ça, Riri.

WILLIAM. — J'y vais...

Il sort.

BOURDIER. — Riri?

THÉRÈSE. — Un petit nom d'amitié.

BOURDIER, revient s'asseoir près d'elle. — Eh bien, chère madame, je n'irai pas par quatre chemins. Je suis rudement content de faire votre connaissance.

THÉRÈSE. — Moi aussi... pas rudement, mais contente. Du reste, vous n'êtes pas un inconnu pour

moi, monsieur; j'ai lu de vos discours... Ils m'ont intéressée...

BOURDIER, à part. — Ah! ce n'est pas une grue.

THÉRÈSE. — Bien que vos idées aient tout pour me choquer.

BOURDIER. — Vraiment.

THÉRÈSE. — Que voulez-vous, nous autres, nous sommes toutes conservatrices.

BOURDIER. — Ça ne m'étonne pas, vous êtes charmante!

THÉRÈSE. — Merci. Les travaux dont je venais vous parler consistent...

BOURDIER. — Inutile... chère madame... Tout ce que vous voudrez pour les travaux... D'autant plus que...

THÉRÈSE. — Que?

BOURDIER. — Que moi aussi j'ai quelque chose à vous dire, ou plutôt à vous proposer... enfin, à vous soumettre.

Il vient s'asseoir près d'elle.

THÉRÈSE. — Je vous écoute.

BOURDIER. — C'est drôle. C'est beaucoup moins simple que je ne croyais... beaucoup moins... Et, savez-vous ce qui m'arrête? C'est que vous m'intimidez!

THÉRÈSE, souriant. — N'ayez pas de honte, cher monsieur. C'est tout naturel ce qui vous arrive. Vous autres, les grands socialistes, vous avez tout : les honneurs, la puissance, l'influence, seulement vous ne savez pas parler aux femmes. Vous ne les connaissez pas. Vous n'en connaissez qu'une, la République, une femme à bonnet.

BOURDIER. — Mais, madame...

THÉRÈSE. — Croyez-moi, on ne l'habillera jamais. Elle n'a pas appris. Elle n'a pas eu le temps. Le jour où vos amis lui ont brusquement fait faire son entrée dans le monde et l'ont installée au pouvoir, sur les timbres, sur les sous, sur la cheminée de toutes les mairies, elle a été prise de court, la pauvre femme; elle n'a pas eu le temps de s'attifer, de se parer, de soigner ses dessous. Elle s'est drapée dans le premier rideau venu. Elle a bien essayé de se mettre du rouge sur les lèvres, mais elle était si pressée qu'elle s'en est fourré partout.

BOURDIER. — Vous êtes sévère.

THÉRÈSE. — Et vous, quoi que vous fassiez, vous restez les hommes de cette femme-là.

BOURDIER. — Charmant!

THÉRÈSE. — Vous n'avez pas le sens des nuances; vous ne savez pas manier les fanfreluches des dentelles et des sentiments, et, comme je le disais l'autre jour à un très vieux sénateur radical: « Cher monsieur, vous êtes trop jeune! »

BOURDIER. — Bref, selon vous, nous sommes incapables de plaire?

THÉRÈSE. — Mais oui, pour le moment. Pour nous conquérir, il faut nous faire la cour pendant plusieurs générations. Consolez-vous, il en a été de même pour tous les régimes. Soyez sûr que les Mérovingiens n'avaient pas les femmes. Ce sont les Bourbons qui les ont eues. Napoléon Ier non plus n'avait pas les femmes. C'est le duc de Morny qui les a eues. Et je suis persuadée que vous-même, si, dans un siècle ou deux, vous voulez m'exprimer ces choses, qui, aujourd'hui vous embarrassent si fort, vous le ferez de la meilleure grâce du monde... Vous le voyez, il vous suffit d'un peu de patience.

BOURDIER. — Oui... vous vous moquez de moi.. Eh bien... eh bien, nous allons voir si je ne sais pas parler aux femmes. Je vais vous le dire ce que je voulais vous dire. Je vais vous le dire, nettement, rondement...

THÉRÈSE. — Je vous en défie!

BOURDIER. — Comment... je... enfin... (Il se trouble, puis, furieux.) Vous avez raison! Je ne peux pas...

THÉRÈSE. — Vous voyez... Et puis, vous vous méprenez tout à fait sur mon compte. Je ne vous en veux pas, mais je ne suis pas la femme d'une aventure passagère.

BOURDIER. — Mais je ne l'ai jamais pensé... Je ne me serais pas permis... Ce que j'aurais rêvé, c'eût été un attachement sérieux, durable, une liaison...

THÉRÈSE. — Que dites-vous là? Une liaison! Vous allez vite en besogne... Une liaison ne se fait pas comme un mariage. Et puis, vous savez bien, cher monsieur, que la question ne peut même pas se poser pour moi.

BOURDIER. — Ah! le marquis... Oh! le marquis!

THÉRÈSE. — Oui, le marquis... Je lui suis entièrement attachée... Tout nous lie... Il m'a fait tous les sacrifices... Je dirai même qu'il ne lui en reste plus à faire.

BOURDIER. — Mais, alors?...

THÉRÈSE, vivement. — Oh! qu'allez-vous penser là? N'allez pas prendre pour un encouragement ce qui n'est qu'une confidence. Si je l'ai laissé échapper, c'est que je vous considère déjà comme un ami.

BOURDIER. — Eh bien?

THÉRÈSE. — Un ami... Et que je suis bien assurée qu'il n'y aura jamais autre chose que de l'amitié entre l'homme que vous êtes et la femme que je suis.

BOURDIER. — Ah! voilà le malheur... Pourquoi êtes-vous la femme que vous êtes.

THÉRÈSE. — Quoi?

BOURDIER. — Oui, si, au lieu d'être la femme que vous êtes, vous aviez été celle que j'attendais: une comédienne, une bonne fille, ah! je n'aurais pas été gêné.

THÉRÈSE. — Vraiment?

BOURDIER. — Pas du tout... Je lui aurais dit: Ma belle, asseyez-vous là, et écoutez-moi. (Il tourne le dos à Thérèse, parle à une chaise vide.) Vous me plaisez beaucoup, je suis à un moment de ma vie où j'ai besoin d'une maîtresse. Ça complétera ma situation, ça embêtera mes voisins, ça me donnera du poids dans mon groupe et ça me permettra de prendre la parole sur le budget des Beaux-Arts. Et vous n'aurez pas à le regretter, ma petite; je vous fais une situation admirable. Cent mille francs par an, mon hôtel de la rue Fortuny, celui que vous habitez justement; une villa à Trouville, trois rangs de perles et un bureau de tabac pour votre mère. Je ne suis pas beau, mais j'ai de l'encolure. J'ai une grosse fortune, une grosse influence, un gros avenir et une femme charmante. Tout ça n'est pas négligeable. Ça vaut la peine d'y réfléchir à deux fois... Et la petite femme n'aurait pas réfléchi du tout et elle m'aurait répondu: Venez déjeuner chez moi demain matin, à midi et demi!

THÉRÈSE, avec élan. — Merci.

BOURDIER. — Quoi?

THÉRÈSE. — Merci de ne m'avoir pas tenu un tel langage... J'en aurais été mortellement froissée... Vous m'avez comprise... vous avez deviné que j'étais une sentimentale. Merci de ne m'avoir proposé ni votre hôtel de la rue Fortuny, ni une villa à Trouville, ni trois rangs de perles, ni un bureau de tabac pour

ma mère, ni cent cinquante mille francs de rentes.

BOURDIER. — Cent mille...

THÉRÈSE. — Merci de tout cela, je ne vous l'aurais jamais pardonné. Je suis très touchée... Encore merci... Je n'oublierai jamais votre délicatesse...

BOURDIER. — Alors... vous me permettez de vous revoir?

THÉRÈSE. — Certainement. Bientôt. (Avec détachement.) Tenez, venez donc déjeuner chez moi?

BOURDIER, vivement. — Demain matin?

THÉRÈSE, avec pudeur. — Non, après-demain.

BOURDIER. — A midi et demi?...

THÉRÈSE, même jeu. — Non... à une heure.

BOURDIER. — Oh! merci, merci.

THÉRÈSE. — Vous retrouverez un ami.

BOURDIER. — Et qui donc?

THÉRÈSE. — M. William Touret.

BOURDIER. — Ah! j'aurais préféré...

THÉRÈSE. — Le marquis aimait le voir à ma table.

BOURDIER. — Ah! le marquis aimait?... Alors, j'aimerai...

THÉRÈSE. — Mais il se fait tard... Je n'ai que le temps de rentrer à Paris... je joue ce soir... Au revoir, cher monsieur...

BOURDIER. — Au revoir, chère madame.

Long sourire. Elle va pour sortir.

THÉRÈSE, sur le pas de la porte. — Ah! mon Dieu! nous oublions quelque chose...

BOURDIER. — Quoi donc?

THÉRÈSE. — M. Touret.

BOURDIER, riant. — Ah! c'est vrai, nous l'oublions.

THÉRÈSE, même jeu. — Nous l'oublions.

BOURDIER, va à la galerie. — Riri!

THÉRÈSE, émue. — Merci!

WILLIAM, rentrant. — Me voilà.

THÉRÈSE. — Nous partons...

WILLIAM. — Cher monsieur, très intéressante, votre galerie.

BOURDIER. — Vous êtes trop aimable... A bientôt.

THÉRÈSE et WILLIAM. — A bientôt.

Ils sortent.

Scène XIV

BOURDIER, seul, puis RIVELOT

BOURDIER, triomphant. — Mon vieux, tu as une maîtresse comme un réactionnaire!

RIVELOT, entrant. — Monsieur, voici la copie de votre biographie.

BOURDIER. — Ma biographie! Ah! mon cher Rivelot... il y a quelque chose de changé dans ma vie... Je suis un autre homme... Aussi, vous allez reprendre ça et vous me collerez « éminent » partout où il y avait « distingué! »

RIVELOT. — Bien, monsieur. La délégation du canton de Framières est là!

BOURDIER. — Flûte... Le gramophone.

RIVELOT. — Bon.

BOURDIER, sortant, à part. — Je suis content! J'ai une maîtresse... Je vais embrasser ma femme! (Il sort.)

Scène XV

RIVELOT, puis BLOND, déguisé en domestique, mais très mal déguisé.

RIVELOT, sonne et dispose le gramophone. Blond entre. — Faites entrer la délégation.

BLOND. — Il sera fait, monsieur, suivant vos volontés.

RIVELOT. — Qu'est-ce que c'est que ça?

Il se retourne, aperçoit Blond, marche vers lui et fait le signal convenu.

BLOND. — Il m'a reconnu, c'est invraisemblable! (Il arrache sa perruque.) Vous êtes sûr?

RIVELOT. — Parbleu!

BLOND. — Invraisemblable! (Il ouvre la porte.) Entrez, messieurs!

La délégation entre. Blond sort.

RIVELOT. — Prenez la peine de vous asseoir... M. Bourdier va vous parler.

Il met le gramophone en mouvement et l'on entend.

LE GRAMOPHONE. — Citoyens, votre visite m'est une nouvelle preuve de fraternité démocratique. Je lis sur votre visage votre attachement tant à votre député qu'aux idées qu'il incarne. Demain, comme aujourd'hui, vous me verrez sur la brèche et vous entendrez s'élever contre tous les abus le cri de ma conscience républicaine et sociale.

Tout ça ne vaut pas l'amour! etc., etc.

Tête des délégués. Ahurissement de Rivelot et de Blond qui les poussent dehors en criant: « C'est fini! c'est fini! » pendant que le gramophone continue la chanson de Youyou.

RIDEAU

Mlle Marcelle Lender (Thérèse Marnix).
Phot. Reutlinger.

Décor de l'acte II.

ACTE II

Le boudoir de Thérèse. Portes au fond, à gauche et à droite. Fenêtre au premier plan de gauche. Porte au premier plan de droite. On sort de table après déjeuner.

Scène première

BOURDIER, LELORRAIN, CORMEAU, THERESE, GEORGETTE, LANGLOIS, FRANCINE.

THÉRÈSE. — Vous m'excuserez de vous servir le café dans mon boudoir?

LELORRAIN. — Je crois bien.

FRANCINE. — C'est vrai. Tu fais refaire ton salon!

BOURDIER. — C'est moi qui le fais refaire. La tenture ne me plaisait pas. C'était fade. J'ai horreur des demi-teintes. J'ai remplacé ça par un brocart grenat et or, beaucoup d'or, quelque chose de bon goût.

GEORGETTE. — Enfin, de votre goût.

BOURDIER. — Moquez-vous de moi, mademoiselle Georgette Langlois. Moquez-vous. Moi, je n'ai pas peur de le dire. J'aime mieux les choses qui se voient que les choses qui ne se voient pas.

CORMEAU, étalé sur une chaise longue. — Vous pouvez vous vanter de nous avoir fait faire un fameux déjeuner.

THÉRÈSE. — Vous êtes trop indulgent.

CORMEAU. — Non, non. Il y avait au commencement un gros papa de poisson et à la fin une polissonne de salade...

LELORRAIN. — Et quelles voisines choisies, mon cher Bourdier!

BOURDIER, montrant les trois femmes. — La danse... le chant... la comédie...

CORMEAU. — Elles sont trois... comme les Muses.

THÉRÈSE, servant le café. — Cher monsieur, ce sont les Grâces qui sont trois. Les Muses sont neuf. Vous vous trompez de déesses.

CORMEAU. — Oh! les déesses! Moi, vous savez, je suis anticlérical.

LELORRAIN. — Vous n'étiez pas, samedi, à la répétition générale des Folies-Bergère?

THÉRÈSE. — Non. Est-ce bien?

LELORRAIN. — Ah! c'est d'une décadence. Vous n'avez pas idée. Il y un défilé qui s'appelle « Le Nu à travers les âges ».

CORMEAU, très excité. — Oh!

GEORGETTE. — Mais le nu, ça ne change pas?

FRANCINE. — C'est toujours du nu.

LELORRAIN. — Ne croyez pas ça. Il y a mille façons de le porter.

THÉRÈSE. — Certes, il y a le nu négligé, le nu habillé, le nu bon enfant, le nu classique, le nu fantaisiste, le nu pudique...

LELORRAIN. — Oui, si j'ose dire, le nu jeune fille.

FRANCINE. — Il paraît qu'il y a à Montmartre quelque chose d'encore plus distingué — un dîner extraordinaire.

LELORRAIN. — Ah! oui, la Plume de paon... c'est honteux.

FRANCINE. — Alors, faudra y aller.

GEORGETTE. — C'est ça...

LELORRAIN. — Il y a un monde fou. On s'inscrit...

BOURDIER. — Oh! nous vivons à une jolie époque.

CORMEAU. — Plus de mœurs.

LELORRAIN. — Plus de rien...

BOURDIER. — Les finances fichent le camp.

LELORRAIN. — L'agriculture aussi.

CORMEAU. — Et le commerce!

LELORRAIN. — Plus d'autorité, plus de direction... Oh! c'est du propre. Où allons-nous? Oh! oui, où allons-nous?

Un domestique entre.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE. — On demande, au téléphone, monsieur le président du Conseil.

LELORRAIN, se levant. — Moi?

LE DOMESTIQUE. — Ou, à son défaut, monsieur le ministre du Commerce.

CORMEAU, se levant. — Moi?

LELORRAIN. — J'y vais.

BOURDIER. — Je vous conduis...

LELORRAIN. — Merci... Vous permettez, mesdames... Je vous demande pardon. (Il sort avec Bourdier.)

THÉRÈSE. — Au fait, monsieur le ministre, en même temps que le Commerce, vous avez bien aussi le portefeuille des Postes?

CORMEAU. — Mais oui, chère madame.

THÉRÈSE. — Alors, j'ai une petite réclamation à vous adresser.

FRANCINE. — Moi aussi!

GEORGETTE. — Moi aussi!

LES TROIS FEMMES. — C'est pour le téléphone!

CORMEAU. — Le téléphone? Ah! ne m'en parlez pas?

THÉRÈSE. — Comment!...

CORMEAU. — Ce matin, moi-même, j'étais chez un de mes collègues. J'ai voulu téléphoner. Je n'ai jamais pu obtenir le numéro que je voulais!

THÉRÈSE. — Il fallait vous nommer...

CORMEAU. — C'est ce que j'ai fait. J'ai dit à la demoiselle: « Je suis le ministre des Postes ». Eh bien, elle m'a répondu: « Ah! non, mon vieux, tout le monde dit ça: ça ne prend plus!... »

FRANCINE. — C'est vrai. J'ai essayé ce truc-là!

CORMEAU. — Comment, vous avez dit que vous étiez...

FRANCINE. — Non, je ne me serais pas permis... J'ai dit gentiment, un jour, à une surveillante: « Je suis la bonne amie du ministre des Postes... »

CORMEAU. — Oh!

FRANCINE. — Alors, elle a poussé un grand cri et elle m'a répondu: « Ah! le pignouf! il me trompe! »

GEORGETTE. — Eh bien, monsieur le ministre...

THÉRÈSE. — Qui aurait cru ça!...

CORMEAU. — C'est une indignité... Ce n'est pas vrai! il suffit de me connaître...

BOURDIER, qui vient de rentrer. — Mesdames... mesdames... vous vous trompez... Cormeau est un incorruptible.

CORMEAU, avec violence. — Un vieux démocrate... Un vieux républicain de 48.

BOURDIER. — Parfaitement. C'est l'année de sa naissance!...

Lelorrain rentre.

CORMEAU. — Farceur! (Il rit bruyamment.) Rien de grave, monsieur le président?...

LELORRAIN. — Je ne pense pas. On m'avertit simplement qu'on a apporté au ministère un pli urgent du protocole. Je me suis permis de dire, chère madame, qu'on l'envoyât ici, par un attaché. Vous m'excuserez.

THÉRÈSE. — Mais j'en suis très fière. La salle à manger est à votre disposition, car je n'oserais le faire entrer dans une pièce aussi intime.

CORMEAU, regardant autour de lui. — Mâtin, qu'est-ce qu'il vous faut? C'est rudement chouette, ce petit machin...

THÉRÈSE. — Oh! c'est bien simple.

CORMEAU. — Vous trouvez ça, vous! Bigre, avec l'argent qu'on a dépensé ici, quelle majorité on aurait pu avoir! N'est-ce pas, Lelorrain?

LELORRAIN. — Le fait est que c'est d'un style, d'une grâce...

CORMEAU, allant à la table duchesse. — Et regardez-moi toutes ces petites affaires-là... Ah! qu'est-ce que c'est que ça?...

Il prend un petit objet d'écaille et d'acier qu'il leur montre.

THÉRÈSE. — Quoi donc?

CORMEAU. — Ça!

THÉRÈSE. — Mais c'est une lime à ongles.

CORMEAU. — Ça! Tiens! (Il la manie.) Oh! mais c'est très dangereux!

BOURDIER, qui depuis un moment paraît ronger son frein. — Je parie, mon cher président, que c'est encore à propos de notre hôte, le roi de Cerdagne, qu'on vient vous relancer jusqu'ici?

LELORRAIN. — Sans doute...

BOURDIER. — Un peu encombrant, ce roi, décidément! Les journaux pleins de lui, les rues barrées.

LELORRAIN. — Vous l'avez vu?

BOURDIER, pincé. — Jamais.

LELORRAIN. — Comment? Vous n'étiez pas au gala de l'Opéra, hier.

BOURDIER. — Non, non. J'aurais volontiers fait la connaissance du roi. Mais, dans l'intimité enfin, de plain-pied, au déjeuner diplomatique ou à la chasse du marquis de Chamarande... Mais je n'ai été invité ni à l'un ni à l'autre.

CORMEAU. — Même pas chez votre voisin, le marquis?

BOURDIER. — Même pas. Le roi quittera Paris sans que je l'aie vu. De quoi aurais-je l'air?

THÉRÈSE. — D'un socialiste...

BOURDIER. — Comme c'est agréable!

THÉRÈSE, détournant la conversation. — Mon ami, vous oubliez complètement d'offrir des cigares à ces messieurs.

BOURDIER. — C'est vrai!...

Il sort. Cormeau et les femmes causent au fond.

LELORRAIN, à Thérèse. — Dis donc, ma chère...

THÉRÈSE. — Quoi.

LELORRAIN. — Il manque un peu de tact, ce brave Bourdier...

THÉRÈSE. — Pourquoi?

LELORRAIN. — Mais, d'insister ainsi sur le roi... Parce qu'enfin, voyons, entre nous, il y a huit ans le roi et vous... vous et le roi...

THÉRÈSE, gênée. — Je ne comprends pas.

LELORRAIN, souriant. — Voyons!

THÉRÈSE. — Ah! vous êtes un indiscret.

LELORRAIN. — Allons donc!... L'intimité des deux pays s'en est trouvée resserrée. N'en rougissez pas. Il est d'une bonne Française d'être utile à sa patrie, dans la mesure de ses faiblesses... D'ailleurs, rassurez-vous, personne ne le sait...

Il remonte.

BOURDIER, rentrant. — Mon cher président, un cigare.

LELORRAIN. — Volontiers.

BOURDIER. — Je vous les recommande.

CORMEAU, en prend cinq ou six qu'il empoche et un septième qu'il admire. — Quelle bague!

LELORRAIN. — Quand on fume un cigare comme ça, on a l'air de se fiancer avec lui.

BOURDIER. — J'ai horreur de me vanter. Mais je doute que le marquis en offre de pareils au roi de Cerdagne.

TOUS. — Hum! Hum!

LELORRAIN, détournant la conversation. — Quel joli temps, aujourd'hui!

GEORGETTE. — Oui... pluie et vent...

FRANCINE. — Vent et pluie!...

BOURDIER. — Espérons que ça se remettra pour dimanche.

CORMEAU. — Pourquoi dimanche?

BOURDIER. — Voyons! Dimanche, la chasse du roi!

LELORRAIN, à part. — Oh! c'est un maniaque!

BOURDIER. — Il paraît, d'ailleurs, qu'il aime tous les gibiers, notre souverain de passage, et qu'à l'occasion... il ne s'embête pas...

LELORRAIN. — Mais nous non plus...

CORMEAU. — Peuh, ils sont tous comme ça, ces tyrans... Ils ne pensent qu'à la bagatelle. Le temps n'est plus où les grenouilles demandaient un roi. Maintenant, ce sont les rois qui demandent des grenouilles.

Il s'esclaffe.

LELORRAIN, avec reproche. — Cormeau!

BOURDIER. — Dites donc! A propos du roi de Cerdagne, je vais bien vous amuser. Il paraît... je n'ai pas de détails précis... on n'a pu m'en donner. Mais il paraît qu'il y a huit ans... une petite femme de théâtre et le roi... le roi et une petite femme de théâtre... Enfin... parfaitement... Voilà... Et le plus drôle, c'est que...

BOURDIER et TOUT LE MONDE. — Personne ne le sait.

FRANCINE, pouffant de rire. — Oh! deux heures déjà. Ma chère, tu nous excuseras...

GEORGETTE, riant. — C'est l'heure de notre répétition...

LELORRAIN, riant. — Je ne peux vous dire, mesdames, combien j'ai été charmé de déjeuner avec vous.

CORMEAU, riant. — D'autant plus que le menu... chère madame... était...

THÉRÈSE, riant. — J'ai fait de mon mieux...

BOURDIER, riant aussi. — Enfin, je vois que vous êtes contents et qu'on se quitte gaiement; alors, je suis content aussi.

LELORRAIN. — Mais nous avons tout lieu de l'être.

GEORGETTE. — Au revoir!...

FRANCINE. — Au revoir... A bientôt.

Georgette et Francine sortent en riant, accompagnées par Thérèse.

Scène II

LES MÊMES, moins THERESE, GEORGETTE et FRANCINE

CORMEAU. — Ah! ça fait du bien!

BOURDIER. — Rien n'est plus gai que de rire sans savoir pourquoi.

LELORRAIN. — N'est-ce pas. (Il regarde sa montre.) Je ne comprends pas que cet attaché ne soit pas encore arrivé. J'ai un rendez-vous tout à l'heure.

BOURDIER. — Est-ce à la Chambre, mon cher président, je voudrais vous y conduire?

LELORRAIN. — Vous allez à la Chambre, aujourd'hui? Pourquoi! Il n'y a pas séance.

BOURDIER. — Il y a, à trois heures, réunion de la commission de réduction des frais de justice dont je fais partie.

CORMEAU. — Qu'est-ce que vous allez fiche là!

LELORRAIN. — Restez donc chez vous, Mme Marnix est charmante.

CORMEAU. — Il fait un temps de chien. Restez donc chez vous.

BOURDIER. — Vous croyez que je peux...? Eh bien, ma foi... c'est entendu!

Scène III

LES MÊMES, THERESE

THÉRÈSE, entrant. — Monsieur le président, voici le pli que vous attendiez.

LELORRAIN. — Oh! merci, chère madame... En effet. Direction du protocole... Vous permettez?...

THÉRÈSE. — Comment donc.

LELORRAIN, ouvre et lit. — Tiens... tiens... (Il repasse le papier à Cormeau.) Cormeau... lisez donc cela, c'est curieux.

CORMEAU. — Tiens... tiens... Oh!

Il le lui rend et tous deux regardent Bourdier en souriant.

BOURDIER. — Rien de sérieux?

LELORRAIN. — Non, non. Au contraire. On me prévient seulement que le roi rendra visite à quatre heures au président du Sénat.

CORMEAU. — Babiole! babiole!

THÉRÈSE. — Pas de réponse?

LELORRAIN. — Non, chère madame, non, non. (Thérèse remonte et sort un instant. Lelorrain tirant sa montre.) Mais, dites-moi donc, mon cher Bourdier, il est deux heures et demie.

CORMEAU, même jeu. — Il est même trois heures moins vingt.

LELORRAIN. — Et la commission pour la réduction des frais de justice se réunit à trois heures.

BOURDIER. — Mais...

CORMEAU. — Ah! à trois heures précises. C'est vous-même qui nous l'avez dit.

BOURDIER. — Ça m'est égal, puisque je n'y vais pas.

LELORRAIN. — Comment, vous n'y allez pas?

CORMEAU. — Il n'y va pas?

LELORRAIN. — Y songez-vous?

BOURDIER. — Mais c'est vous qui m'avez donné le conseil...

LELORRAIN. — Je vous l'ai donné... Je vous l'ai donné pour que vous ne le suiviez pas... Comme tous les conseils.

CORMEAU. — Sérieusement, mon petit, il est indispensable que vous siégiez aujourd'hui à la commission.

BOURDIER. — C'est qu'il fait un temps de chien.

LELORRAIN. — Justement, on dira que vous avez reculé devant la pluie. Effet déplorable. Allez à la commission.

CORMEAU. — Presse désastreuse... Allez à la commission!

BOURDIER. — Ah? Eh bien... alors... puisqu'il le faut, j'irai à la commission...

CORMEAU. — Sans faute?

BOURDIER. — Sans faute. J'y serai dans vingt minutes.

LELORRAIN. — Je n'en attendais pas moins de votre conscience démocratique. (Thérèse rentre.) Il ne nous reste plus qu'à prendre congé de vous, chère madame.

THÉRÈSE. — Déjà?

LELORRAIN. — Hélas! Et à vous remercier de cette heure charmante, trop rare pour de pauvres hommes d'Etat obligés à des fréquentations si fâcheuses. Vous venez, Cormeau?

CORMEAU. — Je vous suis. Madame... Et à bientôt, j'espère, car la table est bonne, mâtin!

THÉRÈSE. — Je compte donc, monsieur le ministre, avoir l'honneur de vous y recevoir.

CORMEAU. — Quel jour?

LELORRAIN. — Voyons, Cormeau! Madame Marnix vous écrira... Au revoir.

CORMEAU. — N'oubliez pas! Veinard, va!

Ils sortent accompagnés de Bourdier. Thérèse vient à sa table duchesse, se met un peu de poudre, etc.

Scène IV

THERESE, BOURDIER

BOURDIER, rentrant. — Ah! ma chère, avant de partir, je tiens à vous faire tous mes compliments Notre déjeuner a été tout à fait réussi. Je suis dans l'admiration.

THÉRÈSE. — Oh! mon ami...

BOURDIER. — Si, si, je vous admire. Vous qui ne receviez que des snobs, des clubmen, des gens bien élevés... du jour au lendemain, vous avez reçu des hommes politiques, et avec autant d'aisance...

THÉRÈSE. — Bah! Il n'y a que le premier ministre qui coûte.

BOURDIER. — Si, si, vous êtes un cerveau.

THÉRÈSE, faisant la moue. — Hum! Ça ne vous ennuierait pas d'avoir un cerveau pour maîtresse?

BOURDIER, mettant ses gants. — Ça me ravit! C'est pour cela que vous avez ris sur moi, cette influence considérable. Car vous l'avez prise. Vous m'avez donné du tact, du style, de l'érudition. Vous êtes pour moi ce que Mme de Pompadour était pour Louis XV.

THÉRÈSE. — Vous allez trop loin...

BOURDIER. — Non, non!

THÉRÈSE. — Si, si, d'un roi!

BOURDIER. — Peuh! Allons... Il faut tout de même que je vous quitte... pour cette sacrée commission. A demain, car je serai pris jusqu'à l'heure du train. (Il lui baise la main.) Hein! Vous voyez ça, je vous baise la main. Jamais je n'aurais songé à ça, autrefois, et, maintenant, je le fais sans y penser... comme je voterais. A demain.

Il sort.

ANGÈLE, entrant. — Madame, c'est le coiffeur qui vient onduler madame.

THÉRÈSE. — Bien, Angèle. Faites entrer Marcel.

Angèle jette un peignoir sur les épaules de Thérèse.

ANGÈLE. — Ce n'est pas lui, madame. C'est son premier garçon, un nouveau.

THÉRÈSE. — Oh! c'est contrariant.

ANGÈLE. — Oh! madame, il est très curieux, ce nouveau!

THÉRÈSE. — Faites entrer.

ANGÈLE, parlant au dehors. — Entrez, monsieur... Tiens, où est-il? Ah! il cause avec le valet de pied... Venez, monsieur.

Scène V

LES MÊMES, BLOND

BLOND, entrant, costumé en coiffeur, mais mal costumé: perruque très frisée, petit veston court, démarche sautillante. — Mes respects, madame. M. Marcel n'a pu venir onduler lui-même.

THÉRÈSE. — Pourquoi?

BLOND. — Il est témoin dans une affaire d'honneur. Deux de nos confrères croisent le fer. Il m'a chargé de mettre à vos pieds ses excuses. Elles y sont. Les voici.

THÉRÈSE. — C'est bien. Il suffira, d'ailleurs, de repasser dans les plis.

BLOND, jetant ses fers par terre. — Les plis d'un autre, jamais, madame, jamais... Mon verre n'est pas grand, mais je couche dans mon lit.

THÉRÈSE, surprise. — Hein?

BLOND. — Pardon, madame... La recherche de mon langage vous surprend, peut-être, mais avant d'être coiffeur de talent (Il la décoiffe.) j'ai été homme du monde... Irez-vous dans le Midi, cet hiver, chère madame?

THÉRÈSE. — Mais, monsieur...

BLOND. — Pardon encore! L'homme du monde reparaissait.

THÉRÈSE. — En vérité?

BLOND. — Il me semblait que cela sautait aux yeux. Non! Passons sur cette légère blessure d'amour-propre. Passons... Passons...

THÉRÈSE. — C'est cela, passons.

BLOND. — Mon doigté vous plaît-il, madame; mon geste furtif se marie-t-il bien à cette souplesse dorée?

THÉRÈSE, riant. — Décidément, vous avez une façon de vous exprimer...

BLOND, à Angèle. — Mademoiselle, voulez-vous... Non, pardon... (Bas à Thérèse.) Madame, êtes-vous sûre, absolument sûre de cette femme de chambre?

THÉRÈSE. — Certainement.

BLOND. — A votre service depuis longtemps?

THÉRÈSE. — Quatre ans.

BLOND. — Honnête, discrète, aucune fréquentation suspecte?

THÉRÈSE. — Mais non!

BLOND. — Bien. Alors, je n'hésite plus à lui adresser ma demande: Mademoiselle, voulez-vous me donner des épingles-neige?

ANGÈLE. — Voici, monsieur.

Elle les pose à gauche.

BLOND. — A ma droite, mademoiselle; les épingles, à ma droite, et les fers, à ma gauche... Comme tous les grands artistes, j'ai mes habitudes, sœurs de l'inspiration et cousines de la fantaisie. Vous pouvez disposer. Vous êtes libre pour toute la journée.

THÉRÈSE. — Mais non, mais non! Ah! ça...?

BLOND. — Pardon, madame, mettons que je n'ai rien dit... Mettons!

THÉRÈSE, riant. — Monsieur, je ferai mes compliments à Marcel; j'ai déjà vu des coiffeurs bavards, mais à ce point-là, jamais!

BLOND. — Je m'en fais gloire, madame. Dans une société que le bridge a désormais condamnée à l'abrutissement et au silence, le coiffeur est le dernier causeur... Pourtant, si je vous ennuie...

THÉRÈSE. — Non, non, allez!

BLOND, riant. — Quoi de plus naturel, d'ailleurs, madame, que cette confiance parfumée qui s'établit entre la femme et son coiffeur, et qui, en revanche, n'existe jamais entre le coiffeur et sa femme. Ne nous livrez-vous pas, mesdames, ce qu'il y a en vous de plus voluptueux, de plus caressant, de plus mystérieux aussi. Vos cheveux... Les cheveux ont des secrets, les cheveux ont des désirs, les cheveux ont une âme. Les cheveux vivent, les cheveux enlacent, les cheveux aiment, les cheveux cèdent... les cheveux tombent... Votre ondulation, madame, est-elle assez

poussée. (Il lui présente une glace dans le dos.) La désirez-vous plus tumultueuse? Pour moi, je la crois dans un sentiment très juste.

THÉRÈSE. — Oui. C'est bien. Vous avez des façons baroques, mais du goût.

BLOND. — C'est que j'ai souffert, madame. C'est que j'ai aimé. L'artiste doit avoir ressenti les passions pour les peindre...

THÉRÈSE. — Hein?

BLOND. — Avant d'être homme du monde, madame... j'ai été amant. J'ai jeté des fortunes aux pieds des femmes et quand je me suis baissé pour les reprendre, les fortunes n'y étaient plus. Elles avaient disparu, les femmes aussi. Et tenez, je vais vous conter... (Il s'assied.)

THÉRÈSE. — Ecoutez, monsieur, je suis désolée... mais, vraiment, je suis un peu pressée.

BLOND.— Soit... Toutefois, souffrez qu'auparavant je vous pose quelques questions indispensables.

THÉRÈSE. — Quoi donc?

BLOND. — Oh! presque rien. Quelles sont, madame, vos dispositions d'esprit? De quelles couleurs sont vos pensées d'aujourd'hui? Quels projets avez-vous pour la journée? Resterez-vous ici? Attendez-vous quelqu'un? Serez-vous seule jusqu'à cinq heures?

THÉRÈSE. — Mais, monsieur, qu'est-ce que cela peut vous faire?

BLOND. — Madame, si je vous interroge ainsi, c'est que la coiffure que je rêve doit être harmonisée avec l'emploi de votre après-midi.

THÉRÈSE. — Vous êtes étonnant! Eh bien, voilà: Je ne sortirai pas et je n'attends personne. Etes-vous content?

BLOND. — A merveille. Je sais, désormais, madame, tout ce que je devais savoir. Risquerai-je une coque, ici?... Je la risque. Me voici renseigné sur vos gens, rassuré sur le compte de votre femme de chambre... Bouclettes, bouclettes! Je sais que personne ne viendra vous surprendre. Je suis content, vous êtes coiffée... là. Sa Majesté peut venir.

THÉRÈSE. — Sa Majesté?

BLOND. — Sa Majesté Jean IV, roi de Cerdagne...

THÉRÈSE, se levant. — Quoi?... Vous plaisantez, monsieur...

BLOND. — Il est temps que je quitte cette personnalité d'emprunt. Je la dépouille. Si j'ai corrompu et remplacé M. Marcel, au peigne levé, c'est que je suis, madame, le haut fonctionnaire chargé d'assurer, à Paris, la sécurité de Sa Majesté, de la devancer et d'annoncer sa visite. Voici ma carte.

THÉRÈSE, très émue. — C'est vrai ce que vous me dites? Le roi vient ici?

BLOND. — A quatre heures.

THÉRÈSE. — Mais c'est impossible!

BLOND. — Je vais vous convaincre. Vous n'avez donc pas lu les journaux? Cette visite est prévue entre les lignes du programme de la journée du roi, tel que l'a publié *le Figaro*. Tenez.

Il lui montre un journal.

THÉRÈSE, lisant. — « 4 heures. — Visite intime au président du Sénat ». Eh bien?

BLOND. — Eh bien, madame, ces mots sont la formule habituelle, en usage au protocole, pour désigner discrètement l'heure que les rois, de passage à Paris, ne manquent jamais de consacrer à une Parisienne.

THÉRÈSE. — Non? Et le président du Sénat?

BLOND. — Il ne s'étonne pas. Il est habitué. Il ne voit jamais de rois. Il n'en a jamais vu un seul. Il est très content tout de même.

THÉRÈSE. — Oh! je suis très émue, très flattée... Je ne m'attendais pas... Quelle heure est-il?

BLOND. — Quatre heures moins cinq.

THÉRÈSE. — Oh! mon Dieu! Et rien n'est prêt. Excusez-moi, monsieur, je vous remercie et je suis confuse de la peine... Au revoir, monsieur.

BLOND. — Non, madame, adieu, je suis celui qu'on ne revoit pas. (Elle sort. Il se met à ranger ses affaires.)

Scène VI

RIVELOT, BLOND, puis ANGELE

Un valet de chambre ouvre la porte et introduit Rivelot.

RIVELOT, entrant. — Dites à madame que c'est monsieur Rivelot. Je n'ai qu'un mot à lui dire.

BLOND, à part, sans être vu. — Rivelot! Je n'en suis pas fâché. (Il se retourne, sourit. Rivelot le regarde fixement et fait le geste convenu. Blond, furieux.) Oh! ce n'est pas possible, vous le faites exprès!

RIVELOT. — Oh! ce n'est pas malin, vous savez: comme policier, je vous retiens.

BLOND. — Ah! vous me retenez! Eh bien, malgré ça, je m'en vais! c'est inqualifiable! (Au moment où il va pour sortir, Angèle entre.) Vous! vous êtes Danoise, fille unique, sensuelle, et vous ne savez pas jouer au bilboquet! (Il sort vivement.)

ANGÈLE. — Comment sait-il ça?

RIVELOT. — Ne faites pas attention, mademoiselle, c'est un maniaque!

ANGÈLE. — Bonjour, monsieur Rivelot!

RIVELOT. — Puisque vous voilà, voulez-vous être assez aimable pour prévenir Mme Marnix que M. Bourdier tâchera de passer la revoir avant le dîner et qu'il la prie de ne pas rentrer trop tard. Je n'étais venu que pour lui faire cette commission, et comme je suis un peu pressé... si vous voulez bien...

ANGÈLE. — Bien, monsieur.

RIVELOT. — Merci et à bientôt.

Il sort. Angèle reste seule un instant, met un peu d'ordre. Thérèse entre, suivie du domestique.

Scène VII

ANGELE, THERESE, PIERRE

ANGÈLE. — Madame, M. Bourdier fait dire...

THÉRÈSE, avec agitation. — Il s'agit bien de M. Bourdier!... Pierre, étoffez un peu les vases. Angèle, retirez la photographie de M. Bourdier qui est là, dans le grand cadre, et mettez, à la place, celle du roi qui est dans le tiroir. Pierre, enlevez ce guéridon, voyons!... (Pierre replace le guéridon dans le coin puis sort en emportant le plateau. Sonnerie.) Chut!... on sonne. C'est lui!

PIERRE, entre et annonce. — Le roi!

Scène VIII

LE ROI, THERESE, ANGELE, PIERRE

LE ROI, entrant, accent slave. — Bonjour!...

THÉRÈSE. — Sire!

Trois révérences.

LE ROI. — Oh! Thérèse, vous êtes terriblement charmante, toujours, encore. Et votre santé? Vous n'avez pas été valétudinaire depuis ma dernière visite? Tant mieux...

THÉRÈSE. — Comment exprimer à Votre Majesté ma reconnaissance respectueuse pour l'intérêt que...

En policier.

En valet de c ambre.

En perruquier.

M. Max Dearly dans les six

LE ROI. — Oh! Thérèse, rejetez cette phrase. Il convient que nous soyons ensemble à la papa!

THÉRÈSE. — Oh! sire!...

LE ROI, apercevant Pierre qui est resté debout près de la porte. — Garçon, vous pouvez disposer. Faites-moi plaisir... Partez! (Le valet de chambre sort.)

Scène IX

LE ROI, THERESE

LE ROI, après avoir longuement regardé Thérèse. — Par saint Wenceslas, cela me fait quelque chose. Je vous considère... Vous n'avez pas changé depuis huit ans, pas changé du tout. Je suis satisfait de me retrouver en promiscuité avec vous.

THÉRÈSE. — Oh! sire... Et dire qu'à cette heure l'Europe vous croit chez le président du Sénat!

LE ROI. — Oui, je sais, c'est le prétexte habituel. Aussi, vous ne vous faites pas une idée, chère, combien les rois, quand ils sont revenus de France, parlent avec sympathie du président du Sénat. Ils en parlent même avec volupté, si je puis dire, de ce haut fonctionnaire.

THÉRÈSE, souriant. — J'ai déjà eu quelques pseudonymes, mais je n'en ai jamais eu d'aussi honorable.

LE ROI. — Seulement, aujourd'hui, je n'ai pas voulu consacrer cette heure de liberté à une de ces distinguées grues qui sont la gloire de votre capitale... J'ai préféré venir vous voir, et donner ce moment à l'amitié... à la reconnaissance... au souvenir...

THÉRÈSE. — Sire, je suis confuse...

LE ROI. — Ne vous confusionnez pas. Mais, dites-moi... Je ne suis pas insolite? Je ne tombe pas chez vous comme un chien dans la soupe?

THÉRÈSE. — Comment Votre Majesté peut-elle penser?...

LE ROI. — Non. Eh bien, bravo. Je suis content. Je suis très content. Je suis enthousiasmé. Soyons en vacances. Qu'il n'y ait plus ici de roi, ni de comédienne, mais une paire de bons camarades. Otons tous deux notre prestige et faites chaise longue. J'aurai plaisir!

THÉRESE, s'asseyant. — Oh! Sire, que vous êtes resté jeune.

LE ROI. — Et vous donc?

THÉRÈSE. — Oh! moi, je suis au théâtre. Et au théâtre on ne vieillit pas, on n'a pas le temps!...

LE ROI. — Ah! Thérèse! Que j'ai eu de la tristesse, il y a huit ans, lorsque je vous ai quittée. J'étais tellement triste que, savez-vous ce que j'ai fait tout de suite, en rentrant dans mon pays?...

THÉRÈSE. — Non, Sire!

LE ROI. — Je me suis marié!

THÉRÈSE. — Oh! pardon, je l'avais oublié.

LE ROI. — Moi aussi. J'ai épousé la princesse de Moldavie, Natacha-Mercédès-Augusta-Polovna-Pétrovitchina-Louise... Tel est son petit nom.

THÉRÈSE, avec cérémonie. — Sire, vous me permettrez de m'informer des nouvelles de Sa Majesté la reine?

LE ROI. — Ah! pas de cérémonial! La reine est très simple, très digne, très pieuse. Mais toujours fichue ainsi que quatre sous. Je lui ai causé deux enfants.

THÉRÈSE. — Je sais, sire, deux petits garçons!

LE ROI. — Hélas! non, chère, les rois n'ont pas de petits garçons; ils n'ont que des petits princes. Mais, maintenant, la reine et moi nous faisons trône à part. Je ne songe jamais à elle.

THÉRÈSE. — Vous avez peut-être raison, sire. C'est la meilleure façon de faire bon ménage.

LE ROI. — N'est-ce pas? Je crois. Quand on ne pense pas à sa femme, on ne l'en aime que mieux.

THÉRÈSE. — Oh! sire... Comme vous êtes de chez nous!

LE ROI. — C'est-à-dire, je le redeviens dans ce décor si galant, dans ce joli crème boudoir. Lui non plus n'a pas changé depuis huit ans, pas changé du tout. Par saint Nicéphore, cela me fait encore quelque chose... Hein! Mais je ne vous ai pas vue, hier, au gala de l'Opéra?

THÉRÈSE. — Eh bien, franchement, sire, j'ai craint qu'il ne fût pas très amusant.

LE ROI. — Il n'était pas, il n'était pas du tout,

En tapissier.

En diplomate.

En chasseur.

travestissements du commissaire Blond.

mais grandiose et enquiquinant! Oh! Thérèse, ce gala! Quelle vicissitude!

THÉRÈSE. — Que voulez-vous, sire, c'est pour vous faire honneur qu'on a composé un programme ennuyeux. Les choses ennuyeuses ont toujours un prestige que les choses amusantes n'ont pas... J'ai vu d'ailleurs dans les journaux que Votre Majesté n'avait pas applaudi une seule fois. Ce n'est pas gentil. Pourquoi n'avez-vous pas applaudi?

LE ROI. — Mais, ma chère, pour ne pas réveiller le président de la République!

THÉRÈSE. — Ah! bien... Enfin, j'espère qu'en dépit de cette soirée trop officielle, Votre Majesté n'est pas trop mécontente de son séjour à Paris.

LE ROI. — Que dites-vous, chère, le séjour à Paris, c'est une chose qui nous délecte, nous autres pauvres rois, pauvres rois de province! On est si riant pour nous, ici! Pour aimer les rois, il n'y a vraiment plus que la France.

THÉRÈSE. — Mais elle est sincère, sire. Elle est amoureuse de vous. Elle flirte, elle fait la coquette, et elle a le sentiment de tromper son gouvernement avec vous. Elle aime ça... La France est une Parisienne.

LE ROI. — Mais, expliquez-moi pourtant, ma chère, quand elle a eu un roi, cette France, un roi à elle, elle l'a toujours... comment dire... flanqué à la porte!

THÉRÈSE. — C'est tout naturel, sire: Son roi à elle, c'était un mari. Vous, vous êtes des amants... des caprices!

LE ROI. — Des passades!

THÉRÈSE. — Je n'aurais pas osé le dire à Votre Majesté!

LE ROI. — Il est vrai: *ici, tout le monde paraît content de me voir, tout le monde me fait l'œil. Dans mon pays, il n'y a pas plus d'enthousiasme. Mes sujets, vraiment, je crois, je les embête!

THÉRÈSE. — Oh! sire...

LE ROI. — Je vous jure. Il y a encore quelques années, quand je traversais ma capitale, le peuple manifestait sur mon passage. Il criait: « Saroudah! Neritcho! Catch! Catch! »

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que cela veut dire?

LE ROI. — Cela veut dire: Tyran! Idiot! Voyou!

THÉRÈSE. — Comment?

LE ROI. — Oui, ma chère... et maintenant on ne le dit même plus! Cette dernière marque de loyalisme a disparu. Quand je passe, on ne dit rien du tout. On se fiche!... Aussi, quand j'entends tous les Parisiens m'acclamer, vous pensez si je mange du lait! *Ici, je suis heureux, heureux...

THÉRÈSE. — Comme un roi

LE ROI. — Non, fichtre! Comme un peuple!

THÉRÈSE. — Et, cependant, on ne vous ménage guère... Que de revues, de réceptions, de visites...

LE ROI. — Oui: beaucoup de balades. Hier encore à Versailles...

THÉRÈSE. — C'est vrai! Vous avez été à Versailles. Qu'en avez vous dit?

LE ROI. — C'est grand... C'est grand!...

THÉRÈSE. — Et Trianon?

LE ROI. — C'est petit... c'est petit... Là encore, il y a quelqu'un qui m'a fait une grande pitié, c'est votre pauvre président de la République, si brave homme, vraiment, si sympathique. Il est obligé de faire cette visite au moins quatre fois par an avec les souverains, si bien que, maintenant, il est devenu pareil à un cicerone... Il explique les tableaux, les statues, sans les regarder. Il a beaucoup de mémoire, vraiment... C'est un très bon président, je l'aime.

THÉRÈSE. — Sire, nous vous en remercions tous.

LE ROI. — Vos ministres aussi, je les aime beaucoup. Ils sont très bons garçons, très gais; on voit que ces hommes se disent: « Nous avons rempli notre devoir qui était de devenir ministres... et, désormais, nous n'en avons plus aucun à remplir ».

*THÉRÈSE. — Sire, chez nous, ce qu'on appelle le souci du gouvernement, c'est le souci d'en faire partie!

LE ROI. — Votre ministre des Finances, surtout, est tout à fait rigolo! Jamais je n'ai vu un homme si content... J'ai été lui parler d'un emprunt que mon pays va faire en France. Eh bien, il a encore été très content! Il a beaucoup ri.

THÉRÈSE. — Comment, sire? Est-ce que les finances de Cerdagne seraient en mauvais état?

LE ROI. — Oh! non! Mais mon président du Conseil à moi m'a dit en allant à la gare: « Sire, un roi qui va en France, il faut qu'il fasse un emprunt: sans cela, il se ferait remarquer!... » Nous empruntons tous chez vous. Alors, ce qui résulte, c'est que vos finances à vous vont mal et que celles de tous les autres pays vont bien. Alors, je fais l'emprunt.

THÉRÈSE. — Sire, un conseil? Faudra-t-il souscrire?

LE ROI. — Franchement, non! Mais tout de même cela flatte la France de nous prêter de l'argent. Ainsi nous, les rois de l'Europe, nous sommes tous un peu entretenus par elle.

THÉRÈSE. — Sire, je vous l'ai dit: vous êtes des amants de cœur!

LE ROI. — Je voudrais! Mais, hélas! le temps passe: je ne suis plus gigolo! Et, pourtant, je fais encore bien souvent des bêtises...

THÉRÈSE, souriant. — Ah! ah!

LE ROI. — Oh! non! des bêtises... des lois! Du reste, les lois, ma chère, ceux qui les font ne savent jamais comment cela tourne. C'est une espèce de jeu!*

THÉRÈSE. — Que vous êtes gai, sire!

LE ROI. — Oh! Thérèse, je vois décidément que vous ne me prenez pas pour un roi sérieux.

THÉRÈSE. — Oh! comment Votre Majesté peut-elle croire... Je suis sûre que son règne...

LE ROI. — Ne vous défendez pas... Il est insignifiant, mon règne. Il ne se fait rien sans moi. Mais je me console en me disant que, plus tard, dans les écoles de mon pays, quand les petits enfants liront l'histoire, ils auront vite fait de réciter mon chapitre parce qu'il n'y aura rien dedans; et ils se diront : « Celui-là, c'était un bon roi, parce qu'il n'y a rien à apprendre sur lui, et il s'est contenté de la date de sa naissance et de celle de sa mort. » Et ils auront de la sympathie pour moi, et je serai le roi préféré des petits enfants.

THÉRÈSE. — Oh! sire! vous vous vantez... Vous n'êtes pas préféré que par eux!

LE ROI, s'asseyant à côté d'elle. — Oh! Thérèse, que vous êtes mielleuse! (Il lui prend la main et l'embrasse.) Votre parfum non plus n'a pas changé du tout. Par saint Zozime l'Alexandrite, cela me fait encore quelque chose...

THÉRÈSE. — Sire, prenez garde, il porte un peu à la tête.

LE ROI, avec feu. — Je me ris de ce péril. J'envie ceux qui peuvent, continuellement, renifler cette odeur. (Un temps.) Avec qui donc dormez-vous, cette année, ma chère?

THÉRÈSE. — Oh! sire!

LE ROI. — Je veux dire: depuis mon dernier voyage, y a-t-il eu chez vous changement de gouvernement?

THÉRÈSE. — Il y a eu... et par votre faute... sire!

LE ROI. — Comment donc?

THÉRÈSE. — Eh bien, parce que mon gouvernement eut connaissance de la tasse de thé que Votre Majesté avait daigné, ce soir-là, venir prendre ici.

LE ROI. — J'ai pris deux tasses!

THÉRÈSE, baissant les yeux. — Votre Majesté eut cette indulgence! Eh bien, ce soir-là, en arrivant devant ma porte, quelle ne fut pas la surprise de mon ami: il y avait là six municipaux à cheval, en grande tenue, sabre au clair.

LE ROI. — Ah! ils étaient là, ces braves, pour veiller sur mon incognito.

THÉRÈSE. — Il voulut entrer de force, on l'arrêta, on le traîna au poste et on ne le libéra que le lendemain, lorsque Votre Majesté eut quitté Paris.

LE ROI. — Oh! le pauvre cher garçon! Comment s'appelle-t-il? Je veux le décorer du Mérite civil. Ah! quel drame intime!... Je regrette... Mais non, je ne puis dire que je regrette. Car cette tasse de thé! Oh!... quelle tasse de thé!... Par tous les saints, cela me fait quelque chose et à force de choses qui me font quelque chose, cela finit par me faire beaucoup de choses. Ah! Thérèse, Thérèse! Il me semble que, hier, j'étais ici et que je ne vous ai pas quittée.

THÉRÈSE. — Mais vous ne m'avez pas quittée, sire. Regardez votre portrait, il n'a pas bougé depuis huit ans.

LE ROI. — Quoi?... Ma photo! Oh! Thérèse. (Il la prend.) Rantcho! Mais quoi? C'est celle du roi d'Angleterre, mon oncle.

THÉRÈSE. — Oh! sire! Excusez mon trouble, votre portrait à vous est dans ma chambre...

LE ROI. — Comme il a raison! Ah! Thérèse! Les souvenirs me reviennent en foule... Je ne sais plus où les mettre. Je trouve tout ce qui m'entoure... comment dire: émouvant... Cette nuque... et ce froufrou de soie... et ce peignoir dessinateur, et ces petites découvertes bottines. Oui, tout cela est, je le proclame, émouvant... Ah! Thérèse, que vous êtes souhaitable! (Il l'embrasse.)

THÉRÈSE. — Oh! sire, que faites-vous!

LE ROI. — Eh bien, vous le voyez... Pourquoi cette question oisive... Je ressens un revenez-y... un reprenez-en...

THÉRÈSE, se défendant à peine. — Non, sire! Les plus jolies romances sont celles qui n'ont qu'un couplet.

LE ROI. — Alors, on recommence le même avec beaucoup plus de plaisir, parce qu'on connaît la musique. (Il la prend dans ses bras.) Thérèse, soyez serviable!

THÉRÈSE, remontant peu à peu. — Oh! non... non... laissez-moi... ne m'embrassez pas dans le cou... ça me bouleverse!...

LE ROI. — Ah! oui! merci! (Il l'embrasse dans le cou.)

THÉRÈSE, elle est tout près de la porte du fond, à gauche. — Oh! non! non!... Oh! sire!... Quelle mémoire!...

LE ROI. — Oh! Thérèse! Thérèse!... que j'aime la France!...

Ils sortent enlacés.

Scène X

BOURDIER, seul, puis THERESE et LE ROI

La scène reste vide un moment, puis Bourdier entre.

BOURDIER, seul. — Pourquoi y a-t-il devant la porte six gardes municipaux en grande tenue. (Il regarde sa montre.) Thérèse n'est pas rentrée. Je vais manquer le train de six heures... D'un autre côté, ce n'était vraiment pas gentil de repartir sans venir l'embrasser, cette pauvre petite. Elle m'aime tant. Mais pourquoi y a-t-il six municipaux devant la porte? (Il va à la fenêtre.) Ils sont toujours là... C'est incompréhensible!

Scène XI

BLOND, BOURDIER

BLOND, entre, grimé en tapissier, mais mal grimé. Il aperçoit Bourdier. — Comment! ces idiots l'ont laissé

passer. Enfin, je suis là, rien à craindre... Où sont-ils?... (Il regarde autour de lui, se dirige vers la porte de droite, premier plan.) Ce fauteuil déplacé?... ce fichu... ce mouchoir... (Il ramasse un fichu tombé à gauche.) Ils sont là! (Il se place devant la porte de gauche. Bourdier se retourne et aperçoit Blond qui salue.) Monsieur?...

BOURDIER. — Monsieur?...

BLOND. — Monsieur. J'attends Mme Marnix. Je suis l'un des bras droits de son tapissier.

BOURDIER. — Ah! bien, monsieur.

BLOND. — Comme vous pouvez le voir, d'ailleurs.

BOURDIER, surpris. — A quoi?

BLOND. — Mais, monsieur, à mon aspect, à mon costume, à ma composition, à ma barbe de tapissier, à ma voix de tapissier. Vous ne l'avez pas vu, c'est bien. Glissons sur cette nouvelle blessure d'amour-propre... Glissons!...

BOURDIER. — Quel drôle de tapissier!

Il s'assied dans un fauteuil et ouvre *le Temps*.

BLOND, à part. — Est-ce qu'il va rester là? (Haut.) Je vous demande, monsieur, la permission, en attendant Mme Marnix, qui est sortie... Elle est sortie, tout à fait sortie... de prendre ici quelques mesures.

BOURDIER. — Prenez...

BLOND. — Quelques mesures urgentes...

Il circule à travers la pièce, vient déranger Bourdier sous prétexte de mesurer son fauteuil, le bouscule, le renverse presque. Bourdier, exaspéré, finit par se lever. En remontant, il aperçoit le chapeau du roi sur un meuble.

BOURDIER. — Qu'est-ce que c'est que ça?...

BLOND, accourant et mesurant le chapeau. — Un chapeau.

BOURDIER. — Ah! mais, je veux savoir... Angèle! Angèle!... (Il pose le chapeau et va vers la porte de droite.)

BLOND, s'élançant. — Monsieur, c'est pour un homme de votre valeur une curiosité enfantine.

BOURDIER. — Mais vous m'ennuyez!

BLOND, l'arrêtant. — Au nom du ciel, pas par ici!

BOURDIER. — Pourquoi?

BLOND. — Pas par ici!... Mes ouvriers sont là, monsieur, avec des échelles, des tentures, des sparteries, des pitons, des cordons de tirage, que sais-je.

BOURDIER. — Ah! c'est assommant. Angèle!

Il remonte.

BLOND. — Sauvés!

BOURDIER, va à la porte du fond et la pousse. — Ang... (La porte reste ouverte. On entend un cri de Thérèse.) Oh! n... de D...! (La porte retombe. Blond s'élance. Bourdier essaye de rouvrir la porte qui résiste.) Oh! oh! oh!... Mais ça ne se passera pas comme ça...

BLOND, le saisissant à bras le corps. — Pensez à autre chose, monsieur! Pensez à autre chose. (Il l'assied de force.) Qu'allez-vous faire?... Reprenez votre sang-froid et votre dignité... Songez à votre situation, raisonnez, monsieur, raisonnez...

BOURDIER, affolé. — Comment, raisonner?

BLOND. — Quoi, vous allez, sur un simple soupçon vous porter aux pires violences!

BOURDIER. — Soupçon?... Quand j'ai vu!

BLOND. — Quoi? quoi?... Qu'est-ce que vous avez vu? Vous avez vu un homme dans le lit de votre maîtresse. Vous n'avez pas vu autre chose. Qu'est-ce que ça prouve?

BOURDIER. — Comment!

BLOND. — Ah! parbleu, je vois... C'est fou!... Vous croyez qu'elle vous trompe...

BOURDIER. — Hein?

BLOND. — Enfin, quoi? Cet homme, qui était dans ce lit... Et remarquez que peut-être il n'y est plus!

BOURDIER. — Oh!!!

BLOND. — Il y était! il y était! Mais il y a mille raisons, monsieur, d'expliquer... (Avec volubilité et tout en maîtrisant Bourdier.) C'est peut-être un parent, son vieux frère, son jeune père, qui, arrivant de la campagne, s'est couché, épuisé de fatigue! C'est peut-être un soldat blessé, qu'elle a recueilli, — cœur d'élite! — C'est peut-être un auteur qui vient lui lire une pièce! Et au lieu de songer à ces explications naturelles, simples, évidentes, vous allez tout de suite à la plus compliquée et vous dites: « Elle me trompe! » C'est fou!

Bourdier finit par se dégager et repousse violemment Blond qui tombe sur la chaise longue.

BOURDIER. — Vous m'embêtez. Je ne vous demande pas votre avis... Je vous prie de déguerpir, et plus vite que ça. (Thérèse entre.) Ah! Vous!

BLOND. — Du tact!... du charme!... de la discrétion! (Il sort.)

Scène XII

BOURDIER, THERESE, LE ROI

BOURDIER. — Le nom de cet homme, de ce voyou... Je veux savoir!

Il va pour entrer dans la chambre. Le roi paraît, souriant, béat.

THÉRÈSE, présentant. — Sa Majesté le roi de Cerdagne. Monsieur Bourdier, mon ami.

BOURDIER, abruti. — Ah! (Gêne générale.)

LE ROI. — Bonjour!

BOURDIER, furieux. — Sire!

THÉRÈSE. — Savez-vous ce que Sa Majesté daignait m'exprimer au moment où vous êtes arrivé. Eh bien, elle m'exprimait le désir de faire votre connaissance.

BOURDIER, avec moins de force. — Sire...

LE ROI. — Oui, j'ai plaisir. Que pourrais-je donc faire encore, cher Bourdier, pour vous être agréable?

BOURDIER, toujours diminuendo. — Sire!...

THÉRÈSE. — Dans sa bienveillance, Sa Majesté songe à vous faire le grand honneur de vous autoriser à lui offrir une chasse et une grande fête dans votre château de Gourville.

BOURDIER, presque doucement. — Sire!...

THÉRÈSE. — Bien plus. Sa Majesté, ne disposant que d'une seule journée en dehors des réceptions officielles, vous consacre celle de dimanche prochain, qu'Elle devait, comme vous le savez, passez chez le marquis de Chamarande.

BOURDIER, saluant, stupéfait et ravi. — Sire!

LE ROI. — Ne me remerciez pas... Gardez... gardez... Au revoir. A dimanche... J'aurai plaisir à mettre les pieds chez vous. Ne m'accompagnez pas. Je défends. Adieu, cher Bourdier!

BOURDIER. — Sire!

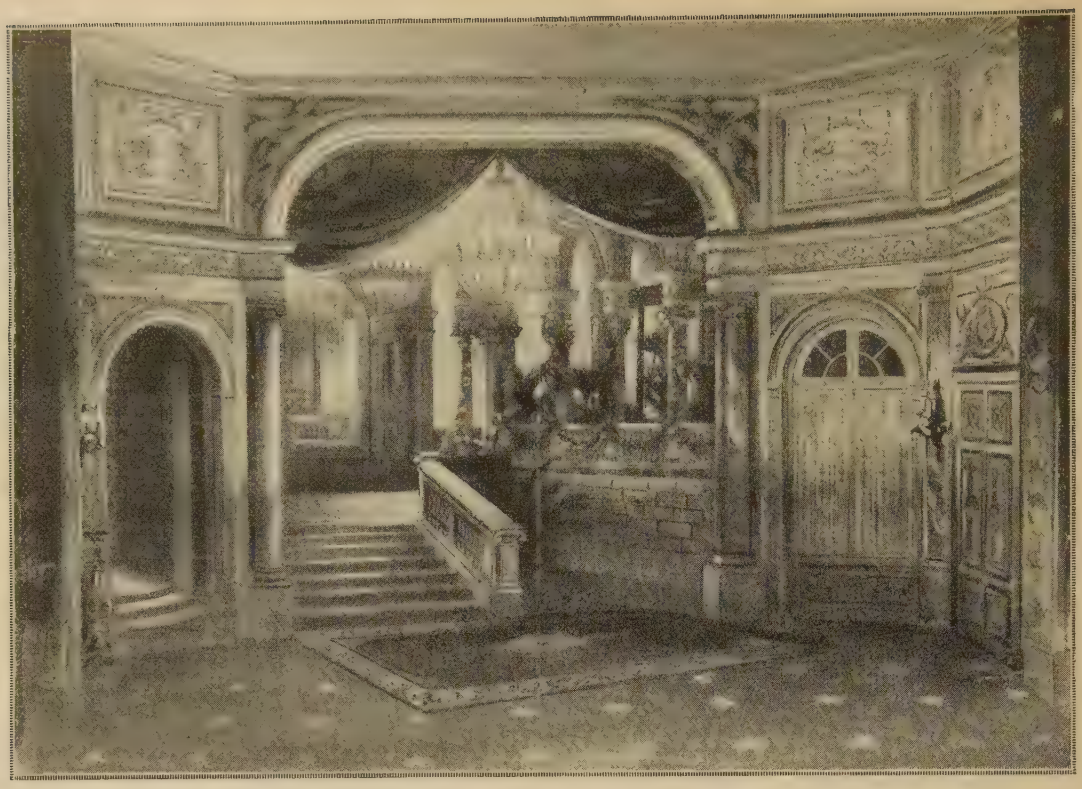
Le roi lui tend la main, il hésite s'il doit l'embrasser ou la serrer.

LE ROI. — Serrez seulement. On ne baise pas la main des rois, dans le privé.

THÉRÈSE. — Sire... excusez, monsieur Bourdier ne sait pas... il est socialiste!...

LE ROI. — Moi aussi!...

RIDEAU



Décor de l'acte III au moment de la réception du roi.

ACTE III

Le hall du château de Gourville. Au fond, de grandes tapisseries masquent l'escalier d'arrivée. A gauche, le fauteuil royal. Décoration très luxueuse, trop luxueuse.

Scène première

RIVELOT, UN REPORTER,
UN PHOTOGRAPHE, DOMESTIQUES

Tout le monde est immobile, le photographe opère. Son aide, une montre à la main, compte les secondes de la pose.

LE REPORTER, fermant son objectif. — Sept, huit, neuf, dix. C'est fait. Vous enverrez demain les épreuves à *L'Illustration*.

RIVELOT. — Si vous voulez maintenant photographier les appartements réservés à Sa Majesté. (Il lui ouvre la porte, à gauche.) Ici, le boudoir Empire qui donne sur le parc et qui servira de salon de repos. De ce côté, sa chambre à coucher.

LE REPORTER. — Monsieur va prendre quelques clichés. (Les photographes prennent leurs appareils et sortent.) Et, maintenant, le programme de la réception!

RIVELOT. — Voici. Il a été réglé entre M. Bourdier et le comte Zucco, chambellan de Sa Majesté. (Il tire un papier de sa poche.) Le roi qui dîne ce soir à l'hôtel de la légation, à Paris, sera au château vers onze heures. Il y retrouvera quelques hauts personnages politiques qui arriveront avant lui. Réception intime. Présentation des autorités. Compliments de bienvenue dits par Mlle Suzette Bourdier, et dont l'auteur est une femme du monde.

LE REPORTER. — Du talent?

RIVELOT. — Je dis: dont l'auteur est une femme du monde.

LE REPORTER. — Je vous demande pardon.

RIVELOT. — Ah! j'oubliais... Mlle Thérèse Marnix est arrivée au château depuis ce matin pour faire répéter Mlle Bourdier.

LE REPORTER, notant. — Mlle Marnix, la géniale artiste.

RIVELOT. — Hum! Géniale!

LE REPORTER. — Mon cher, c'est le minimum qu'un reporter puisse écrire sur une comédienne, s'il ne veut pas se brouiller avec elle.

RIVELOT. — C'est vrai. Et, demain, à dix heures, chasse en battue. A ce sujet, le garde chef vous donnera tous les renseignements.

LE REPORTER. — Très volontiers.

Ils remontent.

Scène II

RIVELOT, LE REPORTER, SUZETTE,
puis SERNIN

SUZETTE. — Monsieur Rivelot, papa vous prie de faire appeler le chef de la fanfare de Nogent.

RIVELOT. — Bien, mademoiselle.

Il sort, suivi du reporter. Entre Sernin.

SERNIN. — Ah! mademoiselle, vous êtes là... Quelle chance inespérée. Le ciel est avec nous.

SUZETTE. — J'y compte bien; mais j'ai tout de même cru prudent de vous guetter par la fenêtre. Eh bien, où en sommes-nous?... Est-ce que vos parents ont pardonné à papa de leur avoir soufflé leur roi?

SERNIN. — Oh! ç'a été terrible. Quand papa a reçu la lettre par laquelle Sa Majesté se décommandait, il est devenu rouge-brique et il a voulu télé-

graphier au Mans pour commander deux mille poulets vivants.

SUZETTE. — Pourquoi faire?

SERNIN. — Pour les lâcher, demain, dans vos battues.

SUZETTE. — Oh!

SERNIN. — Je me suis traîné à ses pieds et je lui ai dit: « Papa... papa, vous ne lâcherez pas les deux mille poulets. » Alors, est arrivée l'invitation que M. Bourdier nous adressait et papa s'est écrié: « Ah! il croit me vexer en m'invitant. Mais je le vexerai bien davantage. J'irai. »

SUZETTE. — Bravo!

SERNIN. — Et quand je pense qu'il aurait pu refuser et qu'alors je ne vous aurais pas vue ce soir, et que...

SUZETTE. — Mais puisqu'il accepte!

SERNIN. — C'est vrai! Alors, ça n'existe pas! ça n'existe pas!

SUZETTE. — Chut! Papa!

Scène III

SUZETTE, SERNIN, BOURDIER

Bourdier entre, suivi d'un domestique.

BOURDIER. — Déjà prête, ma petite... Très bien, ta robe... très dans le ton. Ah! bonjour, jeune homme. Eh bien? qu'est-ce que vous dites de nos préparatifs?

SERNIN. — Ça n'existe pas! ça n'existe pas! Au revoir, monsieur.

Il sort.

BOURDIER. — Hein? Eh bien, il est gentil ton flirt.

SUZETTE. — Oui. Il est très gentil.

BOURDIER. — Au fait, Mlle Marnix t'offre de répéter une dernière fois avec elle.

SUZETTE. — Oh! oui, je veux bien. (Entrée de Rivelot.) Où ça?

BOURDIER. — Dans le boudoir.

SUZETTE. — A tout à l'heure!

Elle sort.

RIVELOT. — Voici le chef de la fanfare, monsieur.

BOURDIER. — Bien.

Entre Cruchet.

CRUCHET. — Monsieur...

BOURDIER. — Bonjour, Cruchet! Vous êtes bien au courant? Vos musiciens massés devant le perron. A l'arrivée du roi, notre hymne national.

CRUCHET. — Lequel? Nous avons préparé les deux.

BOURDIER. — Les deux?

CRUCHET. — Oui: *la Carmagnole* et *l'Internationale*.

BOURDIER, gêné. — Ah! oui... Mais, enfin, le roi, n'est-ce pas... il ne faut pas craindre d'être un peu réactionnaire, un peu clérical... *la Marseillaise*.

CRUCHET. — Très bien.

Il sort.

RIVELOT, auquel un domestique remet une lettre qu'il a lue. — Diable! Le président de votre comité électoral fait demander s'il peut assister à la soirée en redingote.

BOURDIER. — Il est fou!

RIVELOT. — Il dit qu'il n'a pas d'habit!

BOURDIER. — Ça veut être socialiste et ça n'a pas d'habit!* Qu'il reste chez lui!

RIVELOT. — C'est ennuyeux! Vous savez qu'on grogne déjà dans le parti. On juge sévèrement cette visite royale chez vous...

BOURDIER. — Quels sont les idiots qui disent ça?

RIVELOT. — Vos amis.

BOURDIER. — Ça ne m'étonne pas! Eh bien, vous leur répondre que, si je reçois un roi, c'est que je n'ai pas de préjugés, moi! Je ne demande pas à mes invités le métier qu'ils font...

RIVELOT. — Heu! heu!

BOURDIER. — Et puis, quoi, des rois, il en faut! S'il n'y avait pas de rois, il n'y aurait pas de révolutions; s'il n'y avait pas de révolutions, il n'y aurait pas de républiques...

RIVELOT. — S'il n'y avait pas de république, il n'y aurait pas de socialistes...

BOURDIER. — Et s'il n'y avait pas de socialistes, je serais conservateur! Vous voyez où nous allons?

RIVELOT. — Très loin!* Ah! j'oubliais de vous dire: la compagnie des sapeurs-pompiers vient d'arriver. Ils pourront s'installer dans l'orangerie, en attendant?

BOURDIER. — Oui, mais veillez à ce qu'ils ne fument pas. Quand ils sont venus le quatorze juillet, ils ont fichu le feu et ils se sont sauvés ensuite. Du reste, je vais parler au capitaine. (Il va pour sortir.) Ah! j'oubliais! Vous êtes-vous occupé du départ de Mme Marnix?

RIVELOT. — Mais non, monsieur. Je pensais qu'elle assistait à la soirée.

BOURDIER. — Ah! non, non, non! Jamais de la vie. Elle nous quitte avant l'arrivée des invités. Je vous en prie, mon petit Rivelot, pressez ce départ, n'est-ce pas. Du tact!

Il sort.

RIVELOT. — Bien, monsieur!

Marthe entre. Il la salue et sort.

Scène IV

MARTHE, puis THERESE, puis BOURDIER

Marthe entre, suivie d'une femme de chambre qui porte sa traine.

MARTHE. — Là! Posez ça par terre, et doucement, comme du feuilleté. Bien. Allez dire à Mlle Marnix que je désire lui parler tout de suite.

Marthe, seule, se promène avec sa belle robe.

MARTHE. — On croirait qu'on tire une petite voiture. Dire que j'en ai cousu de ces machines-là, dans le temps, vrai. C'était plus amusant à faire qu'à porter... Oh! la traîne!

Thérèse entre.

THÉRÈSE. — Vous m'avez demandée, chère madame?

MARTHE. — Mais oui... oui... dites-moi, est-ce que c'est bien? Est-ce que c'est ça? Enfin, comment me trouvez-vous attelée?

THÉRÈSE. — Vous êtes délicieuse.

MARTHE. — Bien. Mais ce n'est pas tout. Il faut vous dire que je suis sur des œufs; la présentation au monarque, la soirée, tout ce monde solennel. Je ne vous le cache pas, j'ai peur de me faire cueillir.

THÉRÈSE. — Quelle idée! Vous verrez: le roi est très simple, très bon enfant. Il vous mettra à l'aise.

MARTHE. — Ah! J'espère bien qu'il laissera son sceptre dans le porte-parapluie, mais n'importe, j'ai le trac. D'abord, ces révérences... C'est bien trois, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Oui, trois, en plongeant.

MARTHE. — Oh! montrez-moi.

THÉRÈSE. — Voilà! Très souple! Il faut qu'on sente de la déférence dans les jarrets, mais de la dignité dans le buste.

Elle fait la révérence.

MARTHE. — Oui. Je vois. Trois fromages.

Elle essaye.

THÉRÈSE. — La jambe!

MARTHE. — J'allais le dire!

THÉRÈSE. — Pas mal.

MARTHE, à la troisième révérence, elle manque de tomber et pousse un cri. — Charmant! C'est un rien!...

THÉRÈSE. — Mais non, c'est votre robe... La dignité y est.

MARTHE. — Oui, il y manque encore la déférence dans les jarrets. Dites-moi, et une fois franchi le machin délicat de la première impression, quelle attitude faudra-t-il prendre?

THÉRÈSE. — D'abord, il ne faut jamais interroger Sa Majesté. On doit se modéler sur Elle, ne faire que ce qu'Elle fait, se lever quand Elle se lève, s'asseoir quand Elle s'assied.

MARTHE. — Se moucher quand Elle se mouche?

THÉRÈSE, souriant. — Non, les rois ne se mouchent pas.

MARTHE. — Ah! c'est dégoûtant! Et pour le parler?

THÉRÈSE. — Hein?

MARTHE. — Oui, enfin, la conversation?

THÉRÈSE. — Voilà! Il faut éviter la politique, la diplomatie, les affaires, la littérature, les femmes et les potins.

MARTHE. — Qu'est-ce qu'il reste, alors? La botanique?

THÉRÈSE. — Mais non, il reste la politesse, c'est-à-dire toutes les phrases qui ne signifient rien.

MARTHE. — Oh! échantillonnez-m'en une!

THÉRÈSE. — Eh bien, après la présentation au roi, vous lui direz, par exemple. « Sire, la présence de Votre Majesté est, pour cette maison, un impérissable bonheur. Dans quelques jours, lorsqu'Elle sera rentrée dans Stéphanople sa capitale, son souvenir restera gravé dans le cœur de ceux dont Elle a daigné accepter pour un jour la modeste hospitalité. » Voilà!

MARTHE, sifflant. — Pfuut!

THÉRÈSE. — Vous voyez, chère madame, que rien n'est plus facile.

MARTHE. — Que vous dites! Et ça vous vient tout seul, en valsant! Ah! ce que je vous envie.

THÉRÈSE. — Pourquoi?

MARTHE. — Parce que, y a pas à dire, madame, une distinction comme la vôtre, c'est un chopin.

THÉRÈSE. — Vous n'avez plus rien à me demander, chère madame?

MARTHE. — Non.

THÉRÈSE. — Je vais donc prendre congé de vous, car voici l'heure de mon départ.

MARTHE. — Comment, vous ne restez pas pour la soirée?

THÉRÈSE. — Non.

MARTHE. — Mais je ne veux pas que vous vous en alliez!

THÉRÈSE. — Je suis obligée, chère madame.

MARTHE. — Vous rentrerez demain. D'abord, j'aurai sûrement encore besoin de vous. Non, je ne veux pas que vous partiez.

Bourdier entre.

Scène V

LES MÊMES, puis BOURDIER

MARTHE, l'apercevant. — Tenez, voici mon mari!... N'est-ce pas que vous seriez très mécontent que Mme Marnix nous quitte?

BOURDIER. — Mais...

MARTHE. — J'en étais sûre... Vous voyez, ma chère, vous restez, je le veux, mon mari le veut. Sans compter que le roi sera enchanté de faire votre connaissance.

THÉRÈSE. — Oh!

MARTHE, à Bourdier. — N'est-ce pas, Emile?

BOURDIER, gêné. — Sans doute. Evidemment.

MARTHE. — Monsieur Bourdier se fera une joie de vous présenter à lui.

BOURDIER, furieux. — Evidemment! Sans doute!

THÉRÈSE. — Vous insistez si gentiment, cher monsieur, que j'aurais mauvaise grâce à refuser.

MARTHE. — Ce n'est pas tout ça, chère amie. Allez vous habiller.

THÉRÈSE. — J'y vais! J'y vais!

Elle sort. Entre Suzette.

BOURDIER, à part. — Pas correct! pas correct!

Scène VI

BOURDIER, MARTHE, SUZETTE

SUZETTE. — Les voitures arrivent!

MARTHE. — Déjà! mon Dieu!

SUZETTE. — Neuf heures et demie. Ah! ce sont les classes moyennes, des gens exacts, pas de savoir-vivre!

MARTHE. — Où faut-il se mettre?

BOURDIER. — A l'entrée, là. De la tenue et ne frétille pas. Oh! je t'en prie, ne frétille pas.

MARTHE. — Mais n'aie pas peur, je sais ce que c'est d'être comme il faut. Et puis, tu m'embêtes.

BOURDIER. — Ah! écoutez-moi bien toutes les deux. Tâchez de proportionner votre accueil et vos sourires à la condition de nos invités.

SUZETTE. — Eh bien, et l'égalité, papa?

BOURDIER. — L'égalité, ça n'est pas fait pour les soirées.

MARTHE. — Mais, comment savoir?

BOURDIER. — Eh bien, graduons, par exemple, l'amabilité de un à vingt. A mesure que nos invités arriveront je vous enverrai un chiffre et vous vous baserez là-dessus.

SUZETTE. — Je ne comprends pas.

BOURDIER. — Voyons: un, ce sera (Sèchement.) bonjour, et vingt, ce sera (Très aimablement.) bonjour!

Les tapisseries du fond s'ouvrent, découvrant le grand escalier. Deux laquais en poudre se placent des deux côtés de la porte. Un huissier, en culotte noire, une chaine au cou, annonce.

L'HUISSIER. — Monsieur Pingot, conseiller général, et madame Pingot.

BOURDIER, bas à Marthe, — Pingot?... Trois!

LES TROIS BOURDIER. — Bonjour.

Mme PINGOT. — Chère madame...

L'HUISSIER. — Monsieur le conservateur des forêts et messieurs les gardes généraux.

BOURDIER. — Quatre!

ENSEMBLE. — Bonjour...

LE CONSERVATEUR. — Nous sommes très honorés.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur le marquis et ma-

dame la marquise de Chamarande... Monsieur le comte Sernin de Chamarande.

SUZETTE. — Cent quarante-deux!

BOURDIER. — Suzette! (Il s'élance au-devant du marquis.) Madame la marquise! Monsieur le marquis!

LA MARQUISE. — Madame.

MARTHE. — Oh! marquise, c'est vraiment chic d'être venue, malgré toutes ces bisbilles.

LA MARQUISE. — Ne parlons pas de ça!

MARTHE. — Non! très chic. Vraiment, vous n'êtes pas dure.

BOURDIER. — Monsieur le marquis, je ne saurais vous dire combien je suis heureux de vous voir assister, ce soir, à cette fête.

LE MARQUIS. — Mais je suis moi-même très heureux de vous y voir convié.

BOURDIER. — Comment! Mais je suis chez moi!

LE MARQUIS. — Pas le moins du monde.

BOURDIER. — Hein?

LE MARQUIS. — Vous n'ignorez pas, monsieur Bourdier, que, lorsqu'un souverain se rend dans une maison, il y est chez lui. Je suis chez le roi. Nous sommes chez le roi. Enchanté de vous y rencontrer, un peu surpris, mais enchanté.

BOURDIER, à part. — C'est admirable. Il trouve toujours le moyen de me dire une insolence; ce que c'est tout de même que l'éducation!

LE MARQUIS. — J'ai remarqué que vous aviez fait gratter les statues du parc.

BOURDIER. — Avouez que je ne pouvais faire moins.

LE MARQUIS. — Bravo, monsieur Jourdain!

BOURDIER. — Hein?

LE MARQUIS. — Pardon! Je me trompais de nom, mais l'erreur est bien excusable. Vous avez si peu changé depuis le dix-septième siècle.

BOURDIER. — Je ne comprends pas.

LE MARQUIS. — Vous voulez que je m'explique?

BOURDIER. — Je le désire.

LE MARQUIS. — Eh bien, mon cher, vous étiez alors le bourgeois gentilhomme. Vous êtes, aujourd'hui, le bourgeois socialiste. C'est exactement la même chose. L'épithète change, le caractère reste: ambitieux, riche, piqué de l'envie de se pousser dans le monde. M. Jourdain courtisait la noblesse, monsieur Bourdier courtise le peuple. C'est toujours courtiser le pouvoir.

BOURDIER. — Monsieur le marquis, vous me permettrez de vous dire que ce ton...

LE MARQUIS. — Hé, là! de quoi vous plaignez-vous? Vous n'avez pas d'aïeux, monsieur Bourdier, je vous en donne.

BOURDIER. — Grand merci, monsieur le marquis, mais cela me fait songer aux vôtres.

LE MARQUIS. — Pourquoi donc?

BOURDIER. — Qu'est-ce qu'ils peuvent bien penser de vous? Car, enfin, vous me méprisez, mais cependant vous venez chez moi. Vous êtes antisémite, mais vous ne manquez ni une chasse du comte Isaac, ni un dîner du baron Moïse. Vous êtes nationaliste, mais tous les vôtres s'efforcent d'épouser des milliardaires exotiques. Vous êtes très catholique, mais vous n'êtes pas chrétien. Ma foi, plus j'y réfléchis, plus il me semble que vos aïeux doivent faire, s'ils vous voient, une bien drôle de tête.

LE MARQUIS, hautain. — Parbleu, monsieur Bourdier. (Changeant de ton.) C'est excellent ce que vous venez de dire là. Et, au fond, voulez-vous mon avis: nous sommes tous les deux de très braves gens, seulement nous vivons à une sale époque! Allons, votre main, Bourdier.

BOURDIER. — La voilà, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Par ma foi, oui, nous sommes une paire de polichinelles.

Ils remontent.

L'HUISSIER. — Monsieur le général, commandant le 7e corps d'armée et madame de Castel-Fréjol. Messieurs les officiers d'ordonnance.

BOURDIER. — Seize!

SUZETTE et MARTHE. — Bonjour...

LA GÉNÉRALE, passant. — Chère madame.

BOURDIER. — Oh! mon général... Très flatté!

LE GÉNÉRAL. — Mon cher député...

BOURDIER. — J'aime l'armée, général, je l'aime passionnément; j'ai même failli faire mon service militaire.

LE GÉNÉRAL. — Bravo, monsieur le député.

L'HUISSIER. — Monsieur le président du Comité socialiste de Seine-et-Eure.

BOURDIER. — Zéro! (A part.) Quel monde!

Le délégué arrive, en redingote. Bourdier le fait disparaître derrière les groupes.

L'HUISSIER. — Monsieur le préfet. Messieurs les sous-préfets et madame la sous-préfète.

BOURDIER. — Huit et demi.

LES TROIS BOURDIER. — Bonjour.

LE PRÉFET. — Mon cher député, quel honneur, le roi chez vous!

BOURDIER. — Oui, le roi chez moi! Quelle victoire pour le prolétariat!

LA SOUS-PRÉFÈTE. — Charmante soirée.

MARTHE. — Zut! j'allais le dire.

SUZETTE. — Moi aussi.

L'HUISSIER. — Monseigneur l'évêque d'Evreux.

BOURDIER, enivré. — Vingt! Monseigneur, très flatté, très fier, car, je ne vous le cache pas, je craignais de ne pas vous voir chez moi.

L'EVÊQUE. — Pourquoi donc, mon cher fils? Nous ne sommes séparés que par vos opinions. Vous voyez que ce n'est pas grand'chose.

BOURDIER. — Trop aimable.

L'EVÊQUE. — Elles ne peuvent me faire oublier tout le bien que mesdames Bourdier font à nos bonnes œuvres, ni que madame votre mère était une sainte *mater amabilis*.

BOURDIER. — Oui, ma mère...

L'EVÊQUE. — Ni surtout que votre sœur est religieuse.

BOURDIER. — Oui... ma sœur... (L'évêque va à Marthe. A part.) Excellent homme, mais il a une sacrée mémoire.

L'évêque passe avec un geste de bénédiction.

MARTHE. — Ça y est. On est bénis.

Bourdier remonte précipitamment.

L'HUISSIER, annonçant. — Messieurs les sénateurs. Messieurs les députés de Seine-et-Eure.

BOURDIER. — Douze, pour le lot... Mon cher sénateur... Madame...

Salutations. Poignées de mains.

MARTHE. — Mesdames.

Elles remontent. Rivelot vient de rentrer, a parlé à Bourdier. Marthe est remontée.

L'HUISSIER. — Monsieur le président du Conseil... Monsieur le ministre des Affaires étrangères... Monsieur le ministre du Commerce et des Postes.

SUZETTE. — Les ministres! Combien?

BOURDIER. — *Ad libitum!*

Entrent Lelorrain, Cormeau et Gabrier. Bourdier et

Marthe s'empressent. Brouhaha. « Monsieur le président, cher ami, chère madame, monsieur le ministre, etc. »

LELORRAIN. — Nous sommes en avance, ma voiture nous a amenés à Paris à un train d'enfer.

CORMEAU. — Tout le temps à une vitesse interdite. Je n'aime que celle-là.

LELORRAIN. — Chère madame, permettez-moi, au nom du gouvernement, de vous remercier de cet accueil. Si la République était toujours servie avec une grâce telle que la vôtre, il n'y aurait plus d'opposition.

MARTHE, minaudant. — Oh!... oh!...

CORMEAU. — Et où est la buvette?

BOURDIER. — Suzette! le buffet.

SUZETTE, descendant. — Par ici, monsieur le ministre, je vais vous conduire.

Ils sortent.

L'HUISSIER. — Monsieur le comte Zucco, conseiller intime de Sa Majesté le roi de Cerdagne.

Entre Blond, transformé en vieux diplomate, mais mal transformé. Mouvement.

BOURDIER. — Ah! monsieur le comte!

Ils descendent au premier plan.

BLOND, à Marthe. — Permettez, charmante madame, à un vieux diplomate blanchi sous la poussière des chancelleries, de baiser cette petite main.

MARTHE. — Oh! monsieur le vieux diplomate!

Il lui baise la main.

BLOND. — Je précède de quelques instants Sa Majesté.

BOURDIER — Tout est prêt pour la recevoir.

BLOND. — Pas d'anicroches au programme?

BOURDIER. — Aucune. Toutes les précautions sont prises. Il y a même dans ce salon un mouchard envoyé par la préfecture. J'en ai été prévenu tout à l'heure. C'était au moins inutile. Je voudrais bien savoir lequel c'est.

BLOND. — Vous voulez le savoir, fiez-vous-en à moi. En un clin d'œil je l'aurai démasqué.

BOURDIER. — Merci.

BLOND, regardant autour de lui. — Très belle chambrée.

BOURDIER. — N'est-ce pas?

BLOND. — Que d'uniformes!

BOURDIER. — Oui, ça fait bien.

BLOND. — Heureusement, cher monsieur, que votre parti n'a pas encore supprimé l'armée.

BOURDIER. — Oh! nous supprimerons peut-être l'armée, mais nous garderons les uniformes.

Lelorrain et Gabrier redescendent.

BLOND, saluant. — Monsieur le ministre...

GABRIER. — Mon cher comte. (Il présente.) Monsieur Lelorrain, président du Conseil, monsieur le conseiller comte de Zucco.

LELORRAIN. — N'est-ce pas vous, monsieur le conseiller, qui avez représenté la Cerdagne au Congrès de la Paix, à La Haye?

BLOND. — En effet, j'y suis resté six mois, toute la durée du congrès. Jamais, entendez-vous, monsieur le ministre, jamais une réunion de gens de tous les pays ne s'est autant ennuyée. Pas de distractions, pas de théâtre, pas de femmes, puisque chacun était venu avec la sienne. Au bout du sixième mois, il n'y avait qu'un cri dans tout le congrès: « La guerre, mille fois la guerre plutôt que de s'embêter une semaine de plus comme ça. »

LELORRAIN. — Diable!

BLOND. — Tenez, je vais vous donner un exemple. (A ce moment Rivelot, qui vient d'entrer, fait à Blond le signa habituel.) Encore. Oh!

Il tourne le dos aux ministres et s'éloigne à droite.

LELORRAIN. — Hein?

GABRIER. — Qu'est-ce qu'il a?

BOURDIER, descendant. — L'automobile du roi est signalée.

LELORRAIN. — Ah!

Mouvement. Tout le monde se place.

GABRIER. — Votre allocution est prête?

LELORRAIN. — Je l'ai là.

Ils remontent. Cormeau arrive de droite. Blond l'aperçoit.

BLOND. — Oh! oh! (Il s'approche de Cormeau. A part.) Parbleu! c'est celui-là... Mise négligée, linge douteux, fausse barbe, pas de doute, c'est lui. (Haut.) Ecoute un peu, toi?

CORMEAU. — Hein? Qu'est-ce qu'il dit?

BLOND. — Il faudra s'arranger un peu mieux une autre fois. Ce n'est pas une raison, parce qu'on appartient à la police, pour se faire une tête de galapiat!

CORMEAU. — Ah çà!...

BLOND. — Tais-toi! On ne vient pas dans un salon avec une gueule de marchand de marrons. Rappelle-toi ça, mon vieux.

Il s'éloigne.

CORMEAU. — Mais, dites donc, dites donc! Eh bien, j'ai de la chance... Pour une fois que je vais dans le monde...

Au dehors, *la Marseillaise* éclate. Les portes du fond sont ouvertes à deux battants. On aperçoit les laquais faisant la haie.

L'HUISSIER. — Le roi!

Le roi apparaît, montant le perron. Il est en uniforme, suivi de deux officiers. Il entre en scène. Révérences générales. Le roi salue.

BOURDIER, s'avançant d'un pas. — Sire!

LE ROI. — Bonjour! Vous allez bien, depuis la dernière fois. Désormais, présentez-moi donc votre femme.

BOURDIER, présentant. — Madame Bourdier.

Trois révérences.

LE ROI. — Etes-vous, madame, en bonne santé?

MARTHE. — Sire, je... je me défends...

Toux générale.

LE ROI, à Bourdier. — Charmante, cher Bourdier, combien charmante.

MARTHE, à part. — A moi la phrase, pourvu que je me rappelle. (Elle tousse.) Sire, votre présence dans cette maison est pour Votre Majesté un impérissable honneur. (Toux générale. A part.) Oh! ils me troublent... (Haut.) Lorsque Votre Majesté sera rentrée dans sa capitale de... de... de... (Tout le monde lui souffle. Elle n'entend pas, s'impatiente, puis, prenant son parti.) Et puis, je n'ai pas besoin de vous dire le nom, Votre Majesté le sait bien... Enfin, lorsqu'Elle y sera rentrée, son souvenir restera gravé dans son cœur... (Un temps.) C'est tout...

LE ROI. — Ne soyez pas rougissante, chère et digne madame, je suis moi-même très timide. Je ne veux ici aucun cérémonial, aucun troulala.

MARTHE, contente. — Oh! alors!...

LE ROI. — Je vous complimente, cher Bourdier, votre femme est énormément gentille.

MARTHE, à part. — Il est rudement bien.

LE ROI, montrant Suzette. — Et j'observe que voici sans doute votre sœur.

BOURDIER. — Non, sire. Mademoiselle Suzette Bourdier, fille de mon premier lit.

SUZETTE, saluant. — Sire!

LE ROI. — Vous êtes vierge, mademoiselle? Je vous envie...

SUZETTE. — Oh!... sire, ce n'est pas une carrière.

LE ROI. — Je vous complimente, cher Bourdier. Elle est énormément suave, cette enfant de votre première couche.

SUZETTE. — Oh! sire!

Elle se retire.

LE ROI, à Lelorrain. — Eh! mais, voici le président du Conseil. Essentiellement enchanté.

LELORRAIN, tire un papier de sa poche, tousse. Tout le monde s'immobilise. Il lit. — *Sire, je ne puis résister au désir spontané d'exprimer à Votre Majesté les sentiments dont nous sommes animés. Sa visite, dans ce château, ne peut que resserrer les liens unissant la France et la Cerdagne, la Cerdagne et la France! L'écho de la sympathie qui vous y accueille retentira dans nos deux pays, en France comme en Cerdagne, en Cerdagne comme en France!*

La musique joue l'hymne de Cerdagne. Tout le monde reste figé.

LE ROI, prenant un papier des mains de son aide de camp. — *Monsieur le président du Conseil, je ne puis résister au désir spontané de vous exprimer les sentiments dont je suis animé. Ma visite, dans ce château, ne peut que resserrer les liens qui unissent la Cerdagne et la France, la France et la Cerdagne. L'écho de la sympathie qui m'y accueille retentira dans nos deux pays: en France comme en Cerdagne, en Cerdagne comme en France!*

La musique joue *la Marseillaise*. Sensation prolongée. Bravos. Acclamations. Le roi serre la main de divers personnages: Gabrier, le général, l'évêque, etc., pendant ce temps.

SUZETTE. — Mais ils ont dit la même chose, monsieur le marquis?

LE MARQUIS, qui est près d'elle. — C'est le protocole, mademoiselle. Rien ne ressemble plus à la conversation de deux enfants de quatre ans que celle de deux chefs d'Etat.

LE ROI, à Lelorrain. — Monsieur le président, vous recevrez demain, les insignes de l'ordre de Saint-Stéphane. Cet ordre vous donne droit d'entrer à cheval dans toutes les églises de la chrétienté.

LELORRAIN. — Sire! (Il passe.) Si j'avais su, je n'aurais pas voté la séparation.

BLOND. — C'est cent quatre-vingt-cinq francs pour les frais de chancellerie.

LE ROI. — Ah! cher marquis. (Il lui serre la main.) J'espère que vous n'avez pas de bile contre moi?

LE MARQUIS. — Oh! sire! Je sais que des nécessités politiques ont obligé Votre Majesté à changer vos projets.

LE ROI. — J'ai un regret tacite, surtout en mémoire de votre regretté père, ce cher ambassadeur. Lorsque j'étais un ravissant bébé, je le rencontrais dans les jardins du palais, il me faisait des pâtés de sable. C'était un homme, en vérité, supérieur. Ainsi, vous pardonnez?

LE MARQUIS. — Sire, l'amitié dont Votre Majesté veut bien m'honorer ne laisse de place en moi qu'à la reconnaissance.

LE ROI. — Vous êtes un cher marquis.

BOURDIER, s'approchant. — Sire, Mlle Bourdier attend le bon plaisir de Votre Majesté pour lui dire quelques vers de bienvenue.

LE ROI. — J'écoute. Les vers sont une chose qu'il convient d'avoir entendu le plus vite possible. Prenons place. (Très violemment.) Prenons place!

MARTHE. — Oh! qu'est-ce qu'on prend!

Le roi s'assied dans un grand fauteuil isolé, en avant. Tout le monde se hâte de s'asseoir. Le roi se lève un instant et se rassied. Tout le monde l'imite.

SUZETTE, s'avance et dit les vers suivants:

Sire, nous vous prions respectueusement
O vous en qui l'indulgence est féconde
D'agréer éloquemment
Ce compliment
Dont l'auteur est une femme du monde.

Quand on sut dans cette vallée,
Pleine de pinsons et d'appas,
Qu'une tête couronnée
Venait vers nous à grands pas,
Tous les cœurs ouvrirent leurs ailes
Célébrant en folles chansons
La circonstance officielle
Et la joie exceptionnelle
Dont les carillons
Changent en paradis, ce soir, notre maison.

LE ROI, très froidement. — Bravo!

TOUT LE MONDE. — Bravo!

SUZETTE:

Le rossignol dans son délire,
Brise soudain les cordes de sa lyre;
Les lapins et les papillons,
Dansant au pied du vieux donjon,
Murmurent de gais fredons.
Les chevreuils et les coccinelles
Se content tout bas la nouvelle;
Les cygnes et les clématites
Echangent des mots sans suite.
Les mésanges
Sont aux anges,
Les becfigues
Se prodiguent,
Les fauvettes
Font les coquettes
Dans leur chambrette,
Et les moineaux
Se disent,
D'une manière exquise,
Ah! que ce jour est beau.

LE ROI, plus froidement encore. — Oh!... Bravo!

TOUT LE MONDE. — Oh! Bravo.

SUZETTE:

Bref, aujourd'hui, tout le monde est heureux
Dans l'arrondissement d'Evreux.

LE ROI. — Allons, tant mieux!

Il se lève.

SUZETTE, qui n'a pas fini. — Sire...

LE ROI. — Ah?

Il se rassied sans bonne grâce.

SUZETTE:

Sire, que Votre Majesté
Daigne soudain agréer à la ronde
Ce compliment plein de naïveté
Dont l'auteur est une femme du monde.

Un silence assez long. Tout le monde regarde le roi.

LE ROI. — Est-ce donc fini?

SUZETTE. — Oui, sire.

LE ROI, applaudissant brusquement. — Bravo! bravo! bravo! bravo! bravo!

Bravo général. On se lève. Brouhaha.

Mlle Lavallière (Marthe Bourdier).

LE ROI. — Que de louanges, cher Bourdier! Et vous aussi, chère et digne madame, ainsi que la jeune vierge. Vous avez, mademoiselle, proféré cette poésie en vers d'une façon terriblement littéraire.

SUZETTE. — Votre Majesté me comble.

BLOND, s'approchant. Thérèse le suit. — Le roi voudra sans doute exprimer sa satisfaction à l'artiste qui a donné ses conseils à mademoiselle Bourdier.

LE ROI. — Présentez-moi cette personne. J'aurai plaisir.

BLOND, présentant. — L'une de nos comédiennes les plus aimées: madame Thérèse Marnix.

LE ROI, reconnaissant Thérèse. — Oh! hum! Je suis en liesse, mademoiselle, de faire votre connaissance.

THÉRÈSE, grande révérence. — Sire, je suis pénétrée de gratitude. Je n'espérais pas avoir jamais l'honneur d'approcher si près de Votre Majesté.

LE ROI. — Sans doute. (Un temps.) Quel beau temps, n'est-ce pas, il fait ce soir!

THÉRÈSE. — Ah! oui, sire, quel beau temps!

LE ROI. — Pourvu que ça dure.

THÉRÈSE. — Pourvu!...

LE ROI. — Je souhaiterais vous voir en tournée sur les scènes de mon pays. Nos pièces, en Cerdagne, sont pauvres d'intérêt. Elles manquent de situations imprévues.

THÉRÈSE. — Et, cependant, sire, il y en a!

LE ROI. — Sans doute... (Un temps.) Essentiellement enchanté de vous avoir vue.

THÉRÈSE. — Sire...

GABRIER. — Votre Majesté veut-elle me permettre de lui présenter l'un des plus hauts dignitaires de l'Etat, qui vient d'arriver.

LE ROI. — Introduisez.

GABRIER, démasquant un vieux monsieur. — M. le président du Sénat.

LE ROI, éclatant de rire. — Ah! c'est vous le président du Sénat.

LE PRÉSIDENT DU SÉNAT. — Sire!

LE ROI. — Ah! c'est vous le président du Sénat.

LE PRÉSIDENT DU SÉNAT. — Mais oui, sire.

LE ROI. — Eh bien, je ne suis pas fâché de vous voir, monsieur le président du Sénat.

LE PRÉSIDENT, à Lelorrain. — C'est une chose curieuse, inexplicable: chaque fois qu'on me présente à un roi, il pouffe de rire. C'est une chose curieuse et inexplicable!

LE ROI, à Marthe. —Je vous congratule, chère madame, pour l'ensemble de cette soirée sans importance. Elle est à la fois grandiose, rigolo, vénérable.

MARTHE, se rengorgeant. — Oh! sire, n'en jetez plus.

BOURDIER et LELORRAIN. — Hum!

MARTHE. — Enfin, Votre Majesté est très aimable. L'essentiel, n'est-ce pas, c'est que ça se tire?

LE ROI. — Vous avez raison. Ça se tire d'une manière idéale. Mais il ne faut pas oublier que, demain, nous chassons de bon matin. Aussi, j'aurai plaisir que chacun aille, désormais, se coucher le plus vite possible. Je suis moi-même sur mes dents.

BOURDIER. — Il ne me reste qu'à demander à Votre Majesté à quelle heure Elle désire commencer les battues.

LE ROI. — Eh bien donc... à neuf heures... Bonsoir, messieurs, et vous, mesdames, bonsoir.

Révérences et salut général. Bourdier, un grand chandelier à la main, précède le roi, à reculons. *La Marseillaise* éclate et va en decrescendo jusqu'à la sortie du roi. Le roi s'arrête, seul, en avant.

LE ROI. — L'hymne!

Pendant qu'on écoute, Blond s'approche du roi.

BLOND, à mi-voix. — Votre Majesté n'a pas d'ordres spéciaux?

LE ROI. — Aucun.

BLOND. — Votre Majesté ne désire pas s'entretenir avec l'un des hauts personnages politiques?

LE ROI. — Non. Assez de politique.

BLOND. — Au cas où Votre Majesté se raviserait, M. le président du Sénat est logé dans le grand corridor, au numéro seize.

LE ROI. — N'importe.

BLOND. — Exactement en face de la chambre qu'occupe Mme Thérèse Marnix.

LE ROI. — Ah! ah! (Il regarde Thérèse, puis Bourdier, puis sourit.) Ah! bien! (Blond salue et se retire.) Bien. A demain, messieurs!

Il regarde encore Thérèse et sort. Tout le monde remonte. Brouhaha. Conversations. La scène se vide. Les tapisseries retombent.

CORMEAU, à Lelorrain. — Tout va bien... Il n'y a que ce diable traité de commerce... Nous n'avançons pas.

LELORRAIN. — Mais non. J'espérais en dire un mot au roi. Enfin, nous verrons demain matin. Allons dormir.

CORMEAU. — Il faut absolument arriver à le faire signer.

GABRIER. — L'intérêt de la France...

LELORRAIN. — Oui, oui, allons dormir.

Il serre la main de Bourdier qui ressort de la chambre du roi.

CORMEAU. — Cher ami.

BOURDIER, apercevant Marthe qui revient en scène après avoir ôté son manteau de cour. — Eh bien, tu ne montes pas?

MARTHE. — Non. Je n'ai pas eu le temps de dîner. J'ai une faim! j'en tombe.

BOURDIER. — Moi, c'est de sommeil! Cette soirée d'apothéose m'a brisé. Bonsoir, fais-toi servir.

MARTHE, qui a sonné. — Tu causes!

Bourdier sort. Un domestique entre.

MARTHE. — Apportez quelque chose du buffet.

LE DOMESTIQUE. — Mais, madame, c'est qu'il ne reste plus rien au buffet.

MARTHE. — Comment.

LE DOMESTIQUE. — Absolument rien. Quand les fonctionnaires passent quelque part, madame, ils ne laissent rien derrière eux.

MARTHE. — Eh bien, vous les connaissez, les fonctionnaires!

LE DOMESTIQUE. — Madame, je l'ai été.

MARTHE. — Excusez! Enfin, arrangez-vous, cherchez et apportez-moi la moindre des choses. Vite

Il sort. Elle va à la fenêtre de droite qu'elle ouvre.

Scène VII

LE ROI, MARTHE

Le roi sort de chez lui sans être vu de Marthe et sans la voir. Il a une cigarette à la main.

LE ROI, à part. — M. le président du Sénat! grand corridor, en face le numéro seize. (Il fait un pas et aperçoit Marthe.) Ah!

MARTHE. — Ah! (A part.) Zut! je le croyais pieuté.

Très gênés, ils se regardent et se mettent à rire.

LE ROI. — C'est moi..

MARTHE. — Moi aussi...

Ils se mettent à rire.

LE ROI. — Moi-même.

MARTHE. — En voilà une rencontre!

LE ROI, avec violence. — C'est, comme vous dites, une rencontre. Que faites-vous là?

MARTHE, saisie. — Hein? Oh!

LE ROI, gentiment. — Excusez ma sonorité, mais sachant si mal votre langue, je crains toujours de parler à des sourds... Je dois vous dire que je suis sorti de chez moi parce qu'il y a le feu dans ma chambre.

MARTHE. — Hein!

LE ROI. — Non, non, je veux dire qu'il y a dans la cheminée de ma chambre, du feu. Alors, j'étais tout bouillant et n'ayant pas envie de faire sommeil, j'ai eu la velléité d'aller causer politique avec le président du Sénat, en fumant une cigarette.

MARTHE. — Mais, sire, faites comme chez vous. Puis-je vous offrir...

Elle allume une allumette et la lui tend.

LE ROI. — Je vous dis merci.

Il s'approche, mais au lieu de s'allumer, il la regarde, elle le regarde jusqu'à ce qu'elle jette l'allumette à terre en poussant un petit cri.

MARTHE. — Oh! je me suis brûlée.

LE ROI. — Par ma cause! Ah! absolvez moi, absolvez-moi!

MARTHE, gentiment. — Je vous absolve.

LE ROI. — Cela vous fait-il du mal?

MARTHE. — Un peu.

LE ROI. — Oh! pauvre et digne et chère madame! prêtez la petite main! (Il lui embrasse la main.)

MARTHE, souriant. — C'est guéri.

Mlle Diéterle (Suzette).

LE ROI, à part. — Elle est énormément gentille.

MARTHE, à part. — Il est très gentil.

LE ROI, un peu brusquement. — Je vous dis bonsoir.

MARTHE. — Sire! (Elle esquisse une révérence.)

LE ROI. — Gardez! gardez! A cette heure, les révérences elles sont couchées... Très bonne nuit... (Le domestique entre, apportant une petite table servie.) Qu'est-ce que c'est?

MARTHE. — Ce que j'attendais, justement.

LE DOMESTIQUE. — Madame, voici tout ce que j'ai pu trouver.

MARTHE. — Bien. Posez ça là.

Le domestique sort.

LE ROI, revenant. — Est-il vrai que vous allez souper?

MARTHE. — Mais non, dîner.

LE ROI. — Comment?

MARTHE. — Mon Dieu, sire... votre arrivée, l'émotion, la réception, tout ce fourbi, je n'ai rien pris depuis ce matin.

LE ROI. — Vous ai-je donc à ce point dérangée?

MARTHE. — Oh! que vous êtes bête... Oh!... pardon... Votre Majesté est bête... Non... Zut! Enfin, ç'a été avec grand plaisir!

LE ROI. — Gardez, gardez. Je vous dis merci. Et prenez place sans trembler.

MARTHE, s'asseyant. — Oh! vous êtes vraiment gentil.

LE ROI. — Et vous, vous êtes énormément. Je suis unanime à le constater. Hébergez-vous. (Marthe passe et s'arrête au fauteuil.) Gardez, gardez.

Il lui fait signe de s'asseoir, puis vient s'asseoir lui-même. Ils rient tous les deux.

MARTHE. — Oh! ce ne sera pas long.

LE ROI. — Attaquez donc ces modestes denrées. (Elle commence à manger, gênée, sous le regard du roi.) Par saint Jean Chrysostome! de vous voir ainsi vous alimenter avec séduction... cela... me donne appétit.

MARTHE. — Non?

LE ROI. — J'en fais serment. Je dois vous expliquer que j'ai moi-même dîné à ma légation. Pour me faire honneur, on n'a servi que de la cuisine de mon pays. Et je ne peux pas la digérer, la cuisine de mon pays. Elle ne passe pas. Si bien que, sincèrement, j'ai l'estomac dans les pieds.

MARTHE. — Oh! cela me fait penser que je n'ai pas demandé ce que Votre Majesté prenait pour son petit déjeuner?

LE ROI. — La moindre des choses: quelques viandes rouges, un pâté et une bouteille de wisky.

MARTHE, effarée. — Et avec ça!

LE ROI. — Oh! avec ça, si voulez: un fromage, des fruits et quelques gâteaux de semoule... Cela suffira... Je n'ai pas l'appétit de mon auguste grand-père.

MARTHE, à part. — Eh bien!

LE ROI. — C'était un géant. Au temps de la guerre contre les Turcs, il paria contre le cardinal légat de manger un sanglier entier et de violer trois femmes dans la même journée.

MARTHE, terrifiée. — Mais il était écœurant, votre grand-père auguste!

LE ROI, rudement. — Silence, petite Française! Mon auguste grand-père était un saint. (Changeant de ton.) Et, maintenant, attablons-nous.

MARTHE. — Je veux bien, mais vous me faites un peu peur, maintenant. Dites donc, sire, vous n'avez rien parié vous, au moins?

LE ROI. — Ah! ah! ah!

Il rit très fort.

MARTHE. — Qu'est-ce que vous avez?

LE ROI. — Je souris. (Il s'installe.) Répartissons, il y a deux assiettes.

MARTHE. — Mais il n'y a qu'un verre.

LE ROI. — Il y a un grand et un petit. Je prends le grand, cela est juste. Et je vous sers.

Il prend la bouteille de champagne, se lève et lui verse à boire.

MARTHE. — Oh!

LE ROI. — Gardez, gardez, c'est la première fois que je sers... que je sers à quelque chose... C'est pour moi une sensation... essentiellement inoubliable... et je vous dis...

MARTHE. — Merci.

LE ROI. — Vous avez deviné?

MARTHE. — Dame, vous le dites tout le temps.

LE ROI, riant. — Ah! que vous êtes sceptique.

MARTHE, s'enhardissant. — Ecoutez, sire, je suis une femme qui ne s'épate pas sur les couchers de soleil, mais s'ils nous voyaient comme ça, déjeuner sur l'herbe, qu'est-ce qu'ils diraient.

LE ROI. — Qui ça?

MARTHE. — Mais les peuples, l'Europe, vos confrères.

LE ROI. — Mes confrères?

MARTHE. — Enfin, les autres tyrans.

LE ROI. — Ai-je donc l'air d'un tyran!

MARTHE. — Oh! ça, non, vous êtes vraiment bon garçon... Je veux dire, Votre Majesté est vraiment bonne fille. Vrai, je ne me la figurais pas comme ça.

LE ROI. — Et comment donc vous la figuriez-vous donc?

MARTHE. — Eh bien, je vous voyais avec un grand machin à traîne d'hermine, et puis, sur la tête, la chose... avec des diamants, et puis, à la main, le truc... en or. Et puis, pas du tout. Vous n'avez ni la chose, ni le truc, ni le machin...

LE ROI. — Mais non!* Sachez, pauvre petite dame, ce n'est plus rien du tout, aujourd'hui, que d'être roi! Pensez-vous que c'est une carrière que l'on choisirait? On la prend parce que c'était celle de votre père, parce qu'il y a un trône dans la famille. On devient souverain comme on devient notaire! Et cela est aussi peu gai.

MARTHE. — Tout de même... vous êtes tout-puissant!

LE ROI. — Oui, j'ai cru aussi. J'ai pensé être plus que les autres hommes. Et puis, un jour, j'ai perdu cette idée en mangeant du chocolat.

MARTHE. — Quoi?

LE ROI. — Oui, une de ces papillotes que l'on fait à Paris. Vous savez, elles sont enveloppées dans un petit papier où il y a une maxime choisie par le sucrier...

MARTHE. — Hein?

LE ROI. — Enfin, le confiseur. Il veut ainsi, cet homme, joindre l'inutile au désagréable. Un jour, une dame de ma cour m'offrit un de ces bonbons et j'y lus une pensée d'un de vos écrivains: Montaigne. Vous connaissez Montaigne?

MARTHE. — Je connais la rue...

LE ROI. — C'est déjà quelque chose. Or, cette phrase disait à peu près ceci: « Si haut que soit un trône, les rois n'y sont jamais assis que sur leur derrière. »

MARTHE. — Oh!

LE ROI. — Cela m'illumina. Et, depuis ce jour, je n'ai jamais pu penser, sans une grande modestie, ni à mon trône, ni à cette autre chose que dit votre écrivain...* Aussi, je ne suis pas fier d'être roi, mais je suis fier d'être votre ami.

MARTHE. — Mon ami... Oh!

LE ROI. — Votre ami Jean.

MARTHE. — Mon ami Jean! Oh! c'est gentil, ça!

LE ROI. — Vous aimez ce nom?

MARTHE. — Oh! oui! Jean, c'est franc, c'est affectueux... Mais, dites-moi, les souverains, ils n'ont donc pas de nom de famille?...

LE ROI. — Mais si.

MARTHE. — Eh bien, ça ne se sait pas. On ne vous connaît jamais que par votre petit nom et votre numéro.

LE ROI. — Que vous êtes inattendue! Et, dites-moi, quel est, à vous, votre petit nom?

MARTHE. — Marthe... Alors, n'est-ce pas, on m'appelle Youyou.

LE ROI. — Youyou! j'aime Youyou. Youyou me délecte. Cela est juste, vous êtes tout à fait Youyou. Ce nom me met à mon aise, il me semble que, depuis longtemps, il y a quelque chose entre nous.

MARTHE, baissant les yeux. — Mais vous tombez à pic. Il y a quelque chose.

LE ROI. — Quoi donc?

MARTHE. — Oh! cherchez pas!

LE ROI. — Expliquez...

MARTHE. — Je n'ose pas... Donnez-moi un peu de champagne. (Il la sert.) Je vous dis...

LE ROI. — Merci!

MARTHE. — Eh bien, voilà! Vous êtes venu à Paris... il y a huit ans?

LE ROI. — Oui.

MARTHE. — Vous vous êtes appuyé le circuit officiel: Opéra, Madeleine, Bastille. Et puis, vous êtes passé rue de la Paix avec l'escorte. De partout, on jetait des fleurs.

LE ROI. — Oui, je me souviens.

MARTHE. — Et vous souvenez-vous que parmi les bouquets il y eut une petite bonne femme qui vous envoya sur le profil...

LE ROI, fronçant les sourcils. — Ah! oui! cette sorte de gâteau que l'on nomme chausson.

MARTHE, confuse. — Oh! je vous demande pardon.

LE ROI. — Pourquoi?

MARTHE. — Eh bien, parce que... le chausson, c'était moi...

LE ROI. — Non?

MARTHE. — Oui... Qu'est-ce que vous voulez? L'enthousiasme... l'émotion... le respect... je vous ai envoyé mon dessert... (Gentiment.) Peut-être Votre Majesté n'aime pas le chausson aux pommes?

LE ROI. — Si, mais pas dans l'œil.

MARTHE. — Ça vous a fait mal?

LE ROI. — Beaucoup! Poché...

MARTHE. — Oh! montrez-moi l'endroit...

LE ROI. — Là...

MARTHE. — Là... (Brusquement, elle l'embrasse au coin de l'œil... puis, toute honteuse.) Ah!

LE ROI, très ému. — C'est guéri! Sortons. (Ils restent un instant très gênés tous les deux.) Oh! Youyou! Ce baiser que vous m'avez flanqué me cause un trouble, une félicité, une révolution... Je suis un roi en révolution! Ah! Youyou! Petite Youyou!

Il veut la prendre dans ses bras. Elle se dégage.

MARTHE. — Non, non!... Oh! j'ai chaud. Ouvrez la fenêtre, voulez-vous? La fenêtre...

LE ROI. — Oui, je veux.

Il écarte les rideaux, ouvre la fenêtre. Il fait petit jour.

MARTHE. — Oh! qu'est-ce que c'est?

LE ROI. — C'est le jour. Le jour lui-même.

MARTHE. — Oh! que c'est joli! Et c'est tous les matins comme ça à la campagne.

LE ROI. — Il paraît.

MARTHE. — Quel dommage qu'on ne le sache pas! Ah! écoutez... écoutez... l'alouette!

On entend les oiseaux chanter au dehors.

LE ROI. — Non, ce n'est pas l'alouette. Ce sont d'autres volatiles complices de l'amour...

MARTHE, à demi-voix. — Oh! ce qu'ils chantent bien! On voit qu'à cette heure-ci ils chantent pour eux...

Ils écoutent un moment, sans parler. Peu à peu, les oiseaux se taisent.

LE ROI. — Mais, alors, avouez-moi, nous avons passé la nuit ensemble?

MARTHE. — Oh! c'est vrai! Faudra pas le dire. On est si méchant.

LE ROI. — Bah! à cette heure, la méchanceté, elle dort!

MARTHE. — C'est vrai. Elle ne se réveille qu'avec les gens... Et ça sera bientôt... Faut se quitter...

LE ROI. — Non, non, pas déjà, pas avant que je vous aie dit...

MARTHE. — Quoi? quoi?

LE ROI. — Je n'ose dire... j'ai crainte d'être goujat. Je sais si mal votre français! Si encore je pouvais vous parler dans la langue de mon pays!... Mais vous ne comprendrez pas.

MARTHE, gentiment. — Ça ne fait rien.

LE ROI. — Ah! Youyou! Sarouda sarouda marthavich marthavief potetivora!

MARTHE. — C'est gentil ça.

LE ROI. — Potetivora tounassif, vouskilach kadjir.

MARTHE. — Oh! vous allez un peu loin.

LE ROI, avec douceur. — Baskir, talamentch, mistinieris Paris.

MARTHE, très impressionnée. — Oui, oui, ça c'est vrai.

LE ROI. — Youyou, Youyou, djolo, djolo, djolo.

MARTHE. — Ah! comme vous connaissez le cœur des femmes!

LE ROI. — Youyou! Youyou!

MARTHE, se laissant aller dans ses bras. — Jean! Jean! (On entend des bruits de pas dehors.) Chut!

LE ROI. — Quoi?

MARTHE. — Quelqu'un!... Quittons-nous!

LE ROI. — Oui... quittons-nous... Mais où vous quitter... (Il montre la droite.) Par ici... quittons-nous par ici...

Il veut l'entraîner à droite.

MARTHE. — Oh! non, non, pas par ici!

LE ROI. — Eh bien, par là, quittons-nous par là... Quittons-nous dans le boudoir.

MARTHE. — Dans le boudoir Empire?

LE ROI, l'entraînant. — Kanitcho!

MARTHE, s'abandonnant. — J'ai la fève!

LE ROI, avec éclat. — Ah! que j'aime la France!

Ils sortent.

RIDEAU

Décor de l'acte IV.

ACTE IV

Même décor. Sept heures du matin.

Scène première

BLOND, RIVELOT

BLOND, entre en parlant à la cantonade. — Sept heures. Dans une demi-heure, les gardes au rond-point! (Il descend. Rivelot entre.) Rivelot! Cette fois, je ne veux pas qu'il me reconnaisse. Je ne le veux pas. (Rivelot s'approche de Blond et lève la main pour faire le signe habituel. Blond lui saisit brusquement le bras.) Monsieur, prêtez-moi donc vingt-cinq louis.

RIVELOT. — Mais je ne vous connais pas, monsieur! (Il sort.)

BLOND. — Enfin, j'ai gagné! (Il va à la porte du roi.) Encore ouverte. (Il regarde dans la chambre.) Personne... Parbleu, il est chez Thérèse!

Scène II

LELORRAIN, BLOND, puis CORMEAU et GABRIER, tous en costume de chasse.

LELORRAIN, entrant. — Monsieur le comte... Sa Majesté a bien dormi?

BLOND. — D'une façon très parisienne.

LELORRAIN. — Comment?

BLOND, tout bas. — Le roi n'est pas encore rentré. Il a passé la nuit chez Mme Marnix.

LELORRAIN. — Chez Mme Marnix! ah! non!

BLOND. — Si!

LELORRAIN. — Non!

BLOND. — Pardon, je vous assure!

LELORRAIN. — Mais je vous assure, moi, du contraire.

BLOND. — Pourquoi?

LELORRAIN, un peu fat. — Parce que j'ai une raison d'être absolument sûr que le roi n'était pas, cette nuit, là où vous dites.

BLOND. — Quelle raison?

LELORRAIN. — La meilleure...

BLOND, stupéfait. — Hein?

Gabrier et Cormeau arrivent par le fond.

GABRIER. — Mon cher président...

LELORRAIN. — Bonjour, cher ami.

BLOND, qui réfléchit. — Mais... mais... mais... alors?

CORMEAU. — Bonjour, messieurs! J'ai apporté le traité. (Il dépose son portefeuille sur le guéridon.) Moi, frais comme une rose! (Il montre son costume.) Réussi, hein?

GABRIER. — Mâtin, vous me rappelez Guillaume Tell.

CORMEAU. — Cher ami, ne faites donc pas le malin avec vos relations!

BLOND. — Sept heures et demie... Ça devient inquiétant.

CORMEAU. — Quoi?

LELORRAIN. — L'absence du roi... Il n'est pas rentré dans son appartement qu'il a quitté vers minuit.

GABRIER. — Diable!

CORMEAU. — Oh!

LELORRAIN. — Où peut-il être?

GABRIER. — Où?

CORMEAU. — Où? Répondez!

BLOND. — Je déduis. Il n'y a dans ce château que deux chambres qui aient pu retenir l'attention de Sa Majesté. Et puisque ce n'est pas celle de Mme Marnix, ce ne peut être que celle de madame... (Bourdier apparaît au fond.) Chut! le mari!

TOUS. — Chut!

Scène III

LES MÊMES, BOURDIER

BOURDIER. — Messieurs, que vous êtes matinaux... Monsieur le président... Mon cher ministre! (Apercevant Blond.) Ah! monsieur le comte de Zucco. Je venais prendre des nouvelles de Sa Majesté.

LELORRAIN. — Elle va bien, très bien, très bien...

TOUS. — Très bien, très bien.

CORMEAU, bas à Blond. — Que faire?

BLOND, bas. — Ne craignez rien, je vais tout sauver. (Haut.) Je viens d'être avisé, messieurs, que mon souverain désirait m'entretenir en particulier. Je vous prierai donc d'être assez aimables pour me laisser la disposition de cette pièce.

LELORRAIN. — Mais certainement...

BLOND. — Oh! quelques minutes seulement. Le temps de fumer une cigarette... Et si vous voulez bien passer dans le boudoir...

Il montre la gauche.

CORMEAU. — C'est ça, ça va, ça va.

BOURDIER. — Parfaitement! Passez, messieurs.

BLOND. — Sauvés!

Bourdier ouvre la porte et pousse un cri.

BOURDIER. — Ah! n... de D...!

TOUS. — Ah! Quoi? quoi?

BOURDIER, avec fureur. — Là! là! le roi et ma femme. Ils se sont sauvés par le jardin!

BLOND. — J'y cours!

Il sort.

BOURDIER. — Oh! mais ça ne se passera pas comme ça!

Il veut courir à la porte du boudoir. Les ministres le maintiennent.

LELORRAIN. — Je vous en prie, mon ami...

BOURDIER. — Ah! laissez-moi, laissez-moi!

CORMEAU. — Bourdier, soyez homme du monde!

BOURDIER, violemment. — Alors, vous vous imaginez que je vais accepter ça en souriant! Comment! Toutes les fois que j'aurai une femme, il faudra que le roi couche avec!

CORMEAU. — Oh! Soyez distingué!

BOURDIER. — Une fois, passe encore! mais ça devient d'une régularité effrayante. C'est un pli. Heureusement que je suis un homme de famille... que je n'ai qu'une femme et une maîtresse. Sans ça, ça continuerait éternellement. Il m'est d'une fidélité...

GABRIER. — Allons! soyez raisonnable!

BOURDIER. — Mais c'est lui qui ne l'est pas... Ma parole d'honneur, il voudrait m'être personnellement désagréable qu'il n'agirait pas autrement!

LELORRAIN. — Quelle folie!

CORMEAU. — Ecoutez: je suis persuadé que, dans tout ça, pas une minute, il n'a pensé à vous.

BOURDIER. — Ah! non!... Assez... assez...

LELORRAIN, sévèrement. — Mon cher Bourdier, du sang-froid. Je vais vous ramener à une appréciation plus saine de la situation? Quelle est-elle, cette situation?

BOURDIER. — Je suis cocu!

LELORRAIN. — Oui... oui... Mais il y a un fait qui domine tout.

BOURDIER. — C'est que je suis cocu!

TOUS. — Oh!

LELORRAIN. — Sacrebleu, si vous ne le répétiez pas tout le temps, vous l'auriez déjà oublié! Et puis, c'est insensé de considérer toujours cette chose-là au point de vue personnel, au point de vue égoïste. Il n'y a pas que vous!

GABRIER. — Les gens les plus illustres ont passé par là...

LELORRAIN. — Napoléon, Napoléon lui-même!

BOURDIER. — Ah!

GABRIER. — Vous ne le saviez pas?

BOURDIER. — Non!

GABRIER. — Vous voyez, ça ne se sait même pas

LELORRAIN. — Socrate! Socrate aussi!

BOURDIER. — Ah!

GABRIER. — Vous connaissez bien le proverbe: « Sa femme était toujours pleine d'amis. »

LELORRAIN. — Mais non, voyons, c'est sa maison.

GABRIER. — Ça n'empêche pas!

BOURDIER. — Messieurs, cette conversation est parfaitement inutile. J'attends ici ce monsieur, et, quand il sortira, tout roi qu'il est, je le traiterai comme il le mérite, d'homme à homme!

CORMEAU, qui, depuis quelques instants a peine à se contenir. — Bravo! Vous avez bougrement raison.

BOURDIER. — Ah! vous voyez!

LELORRAIN. — Qu'est-ce que vous dites, Cormeau?

CORMEAU. — Ce que je pense...

LELORRAIN. — Vous plaisantez. Je suis sûr qu'à la place de Bourdier, vous ne feriez pas tout ce drame.

CORMEAU. — Je ne suis pas à sa place.

LELORRAIN. — Mettez-vous-y!

CORMEAU. — Ce n'est pas possible.

GABRIER. — Pourquoi?

CORMEAU. — Oh! parce que moi, j'ai prévenu Mme Cormeau. Si jamais elle a une intrigue, c'est bien simple. Je sais ce que je ferai.

LELORRAIN. — Quoi?

CORMEAU. — Je ne l'épouserai pas!...

BOURDIER. — Très bien...

CORMEAU. — Vous direz ce que vous voudrez. Le roi s'est conduit comme un mal élevé! C'est scandaleux, inacceptable. Je suis avec vous, mon vieux.

Il serre la main de Bourdier.

BOURDIER. — Vous, vous êtes un ami!

LELORRAIN. — Cormeau! votre attitude est ridicule!

CORMEAU. — Tant pis! je la maintiens!... Je n'en démordrai pas. Le fait d'être cocu est un fait grave.

GABRIER. — Allons donc! Le fait d'être cocu est un fait anodin.

CORMEAU, violemment. — C'est votre avis?

GABRIER, de même. — C'est le nôtre!

LELORRAIN, les séparant. — Messieurs, depuis un instant, le ministère a cessé d'être homogène.

CORMEAU, outré. — Je m'en moque. Je suis révolté par tous ces incidents, dignes de l'ancien régime. Faites ce que vous voudrez, je m'en lave les mains.

LELORRAIN. — Oh! Vous n'irez pas jusque-là...

CORMEAU. — Si! J'en ai assez de ces compromissions, de ces tripotages. Je suis un pur, moi, un vieux démocrate!

BOURDIER. — Calmez-vous!

CORMEAU. — J'en ai assez de faire l'élégant, le dandy, le snob, et je ne vous l'envoie pas dire. Je me sépare absolument de vous.

LELORRAIN, se montant. — Cormeau, vous êtes intolérable!

CORMEAU. — C'est-à-dire que je suis sincère.

LELORRAIN. — Quand on est sincère comme ça, mon cher, on n'accepte pas d'être ministre!

CORMEAU. — Oh! c'est comme ça! Je vous colle ma démission...

LELORRAIN. — Non?

CORMEAU. — Si!

LELORRAIN. — Ah! c'est comme ça! Eh bien, je l'accepte.

CORMEAU. — Non?

LELORRAIN. — Si!

CORMEAU. — Ah! vous l'acceptez! Eh bien, vous allez voir. (Il prend son portefeuille et l'ouvre.) Voilà mon portefeuille et puis votre traité de commerce, qui ne sera jamais signé! Et vous allez voir la campagne que je vais mener contre vous. Je rentre à Paris, et je vais consulter mes amis!

Il remonte.

GABRIER. — Vous n'êtes plus ministre, ils ne seront pas chez eux!

CORMEAU, sortant, au comble de l'exaspération. — Je suis un pur, un vieux démocrate, un républicain de 48!

LELORRAIN. — C'est l'année de sa naissance! (Il revient à Bourdier.) Eh bien, mes compliments! Grâce à toutes vos histoires, qui n'intéressent ni la République ni même la France, non seulement nous avons à craindre un scandale diplomatique, mais encore une crise ministérielle est ouverte.

GABRIER. — Que faire?

BOURDIER. — Mon cher président, je suis désolé de tout ce qui arrive. Mais ma décision est irrévocable. Je suis résolu à divorcer en disant pourquoi. Et pour qu'il n'y ait pas à y revenir, je vais immédiatement écrire à mon avoué... Immédiatement.

GABRIER. — Ça va bien!

LELORRAIN. — Ah!

Scène IV

LES MÊMES, THERESE

THÉRÈSE, entrant. — Je vous demande pardon, messieurs.

LELORRAIN. — Ah! madame Marnix!

THÉRÈSE. — Je suis bien indiscrète... Mais je viens de rencontrer M. Cormeau qui, dans son émotion, n'a rien su me cacher de ce qui venait de se passer. (Allant à Bourdier.) Mon pauvre ami, je suis avec vous de tout cœur. Ah! vous n'avez vraiment pas de chance!

BOURDIER. — Je vous remercie.

THÉRÈSE, à demi-voix. — Pas encore!

Bourdier sort.

LELORRAIN, qui vient de parler bas à Gabrier. — Parlez-lui, chère madame, parlez-lui. « Où tous les hommes ont échoué, une seule femme peut réussir! » a dit M. de Talleyrand, et il les connaissait, car il avait été évêque.

GABRIER. — Venez à notre secours...

THÉRÈSE. — Mon Dieu, messieurs, je vous suis tout acquise, mais je vous avoue que je comprends un peu les sentiments de monsieur Bourdier.

LELORRAIN. — Comment?

THÉRÈSE. — Vous raisonnez en ministre, monsieur le président; monsieur Bourdier, lui, raisonne simplement en homme, et c'est bien différent. Ah!... S'il était ministre, il considérerait les choses de plus haut, comme vous les considérez vous-même. Il aurait envers un souverain, hôte de la France, des devoirs. Comme simple particulier, il ne les a pas. N'ai-je pas raison?

LELORRAIN, attentif. — Mon Dieu!

THÉRÈSE. — C'est de là, je vous assure, que provient tout votre malentendu, et la démission si brutale de M. Cormeau... Par qui comptez-vous le remplacer? Oh! mais, excusez-moi, je me mêle là de choses...

LELORRAIN. — Mais non, allez donc, allez donc...

GABRIER. — Qui? Oh! Bornette accepterait.

THÉRÉSE. — M. Bornette?...

GABRIER. — C'est un très bon socialiste !

THÉRÈSE. — Oui, mais sans fortune...

LELORRAIN. — C'est vrai... Mais, poursuivez, chère amie... Dites toute votre pensée.

THÉRÈSE. — Oh! je suis confuse... Enfin, puisque vous l'exigez, je me risque. Il me semble qu'il vous eût fallu un homme important, disposant, par sa situation, de grosses influences... et puis aussi, c'est un petit côté de la question, mais comme vous êtes presque tous célibataires, il serait bon, je crois, de compléter le cabinet par un homme marié... à une jolie femme, sachant recevoir... Et, enfin, puisque vous avez bien voulu me confier que vous poursuiviez des négociations capitales avec la Cerdagne, il faudrait, par-dessus tout, un homme bien placé pour obtenir des concessions du roi... Un homme qui fût auprès de Sa Majesté... Comment dites-vous donc?

LELORRAIN. — *Persona grata!*

THÉRÈSE. — C'est cela... Et voilà, messieurs, l'opinion timide d'une femme qui n'entend rien à la politique.

Lelorrain serre la main de Thérèse.

BOURDIER, rentrant. — Voilà. J'ai écrit à mon avoué.

Il descend, tenant la lettre à la main.

LELORRAIN, s'approchant de Bourdier. — Mon cher député, les graves circonstances où nous nous trouvons nous ont permis d'apprécier votre valeur et de mesurer l'importance des services que vous pouvez rendre au pays. Aussi, ai-je l'honneur, au nom du ministère, au nom du chef de l'Etat, de vous offrir le portefeuille du Commerce et des Postes.

BOURDIER, stupéfait. — A moi?

LELORRAIN. — A vous!... Et, maintenant, c'est l'ami qui parle. Permettez-moi de vous présenter toutes mes félicitations.

Il lui serre la main.

GABRIER. — J'y joins les miennes et celles, j'en suis sûr, de tous mes collègues.

Même jeu.

BOURDIER, bouleversé et ravi. — Je...

THÉRÈSE. — Ah! mon ami, je partage votre joie, votre fierté...

Même jeu.

BOURDIER. — Je suis très ému... très bouleversé. Tous ces événements si rapides et qui n'ont aucun rapport entre eux...

LELORRAIN. — Aucun!... Ainsi, nous pouvons compter sur vous?...

BOURDIER. — Eh bien!... oui...

LELORRAIN. — Par conséquent, les intentions que vous manifestiez tout à l'heure!...

BOURDIER. — Evidemment! Tout à l'heure, c'était tout à l'heure!

GABRIER. — Très bien!

BOURDIER. — Mes nouvelles fonctions font de moi un autre homme!

THÉRÈSE. — Un homme que certaines choses n'atteignent plus.

BOURDIER. — Evidemment! Je reste fidèle à mon devoir, seulement, mon devoir a changé.

LELORRAIN. — En politique, le devoir change tout le temps!

BOURDIER. — Voilà!

THÉRÈSE. — Alors, mon ami, cette lettre... cette lettre à votre avoué devient inutile...

BOURDIER. — Mais...

Thérèse la lui prend des mains et la déchire.

LELORRAIN. — Ouf! Enfin!

THÉRÈSE. — Et, maintenant, mon ami, faites-moi un grand plaisir. Permettez-moi d'annoncer moi-même la bonne nouvelle à votre femme.

BOURDIER. — Soit!

THÉRÈSE. — Et de lui dire, de votre part, que tout est oublié!

BOURDIER. — J'y consens, oui, mais faites-lui entendre, cependant, qu'il est peu gentil de sa part d'avoir choisi pour... pour commettre cette inconséquence, le jour où j'entre dans le gouvernement. C'est une nuance, mais je tiens à lui faire sentir.

THÉRÈSE. — Merci... Au revoir, monsieur le président, et, en même temps, bonjour. Au milieu de tout ce hourvari j'ai négligé de vous demander si vous aviez passé une bonne nuit?

LELORRAIN. — Chère madame, j'allais vous poser la même question.

THÉRÈSE. — Vous êtes charmant!

LELORRAIN. — Vous êtes charmante!

THÉRÈSE. — A bientôt, messieurs. Je pars dans un instant pour Paris, car je répète cet après-midi.

LELORRAIN. — Quoi donc?

THÉRÈSE. — *Les Caprices de Marianne.*

LELORRAIN. — Naturellement!

Elle sort.

GABRIER. — Tout va bien.

LELORRAIN. — Voici, mon cher collègue, votre portefeuille. (Il montre le portefeuille de Cormeau.) Il contient le traité de commerce. Il n'y manque que la signature du roi. Il faut faire l'impossible pour l'obtenir.

BOURDIER. — Comptez sur moi.

LELORRAIN. — Nous y comptons, mon cher ministre.

Scène V

LES MÊMES, SUZETTE

SUZETTE, qui vient d'entrer. — Comment papa, toi?

BOURDIER. — Oui, ma chérie, je suis ministre. Enfin, voilà une réforme!

SUZETTE. — Eh bien, papa, je tiens à te le dire, ça ne te diminue en rien à mes yeux.

LELORRAIN. — Vous êtes contente, mademoiselle?

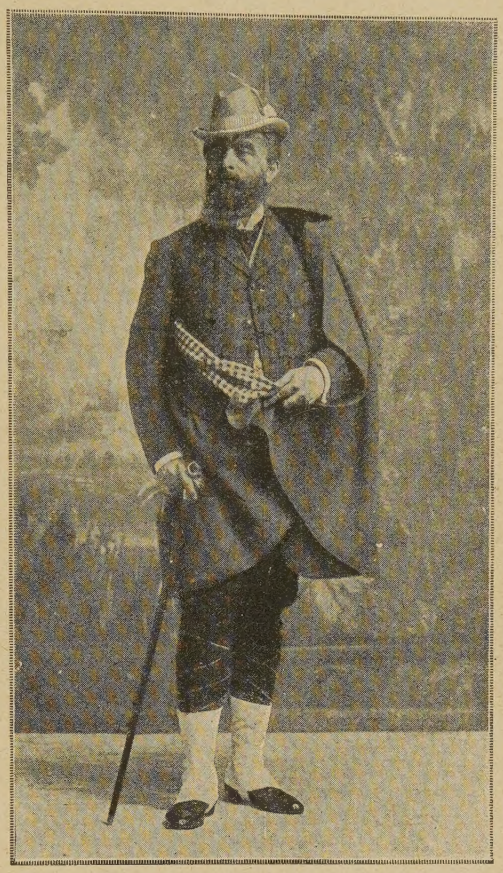
SUZETTE. — Oh! oui. Maintenant, il n'aura plus rien à faire, enfin, et il pourra s'occuper de mon mariage!

Elle embrasse Bourdier.

LELORRAIN. — Soyez tranquille, mademoiselle, votre mariage se fera, j'en suis sûr.

GABRIER, bas. — Pourquoi?

LELORRAIN, bas. — Parce que, dans le monde du marquis, la main gauche anoblit... (Haut.) Pas de temps à perdre... Bourdier, allez rédiger la note pour l'*Havas*. Et vous, Gabrier, téléphonez immédiatement



Le roi de Cerdagne (M. Brasseur) en costume de chasse.

à nos collègues et aux journaux. Ah! j'oubliais... et à l'Elysée...

Ils sortent tous. On ouvre les rideaux. Fanfare. Le roi sort de chez lui. Les officiers d'ordonnance descendent. Marthe entre, de gauche, en costume de chasse.

L'HUISSIER. — Le roi!

Scène VI

LE ROI, MARTHE, puis TOUT LE MONDE

LE ROI. — Madame!

MARTHE. — Sire!

Les officiers et les gardes se groupent au fond. Le roi et Marthe sont seuls en avant, près de la petite table.

LE ROI. — J'ai une grande joie de vous revoir et aussi un grand chagrin, parce que je pense que, demain, je ne verrai plus votre petite chère figure.

MARTHE. — Qu'est-ce que vous voulez, mon pauvre sire. Faut se faire une raison... Un sou de bonheur, aujourd'hui, c'est deux sous de peine pour demain.

LE ROI. — Oui, j'aurai énormément.

MARTHE. — Vrai? (Gentiment et un peu tristement.) Oh! chic! je serai donc pas toute seule à en avoir. Mais quoi, faut pas se plaindre, moi, qui ne suis qu'une petite femme, j'avais toujours rêvé d'être aimée comme une reine.

LE ROI. — Et moi, qui ne suis qu'un roi, j'avais toujours rêvé d'être aimé comme un homme.

MARTHE. — Eh! on a eu ça!

LE ROI. — On a eu... (Un temps.) Youyou, je voudrais, en partant, emporter quelque chose de vous, quelque chose qui ait le parfum de Youyou. Tenez, ce gant.

Il montre le gant qu'elle tient.

MARTHE, le lui donnant et dégantant son autre main. — Prenez la paire!

LE ROI. — Je rougis de penser que, moi, je ne puis même vous laisser un digne souvenir, un remarquable présent. Mais, qu'est-ce cela? (Il aperçoit le traité resté sur la table.) J'ai trouvé.

MARTHE. — Quoi?

LE ROI. — Le digne souvenir, le remarquable présent. Connaissez-vous ce papier?

MARTHE. — Non!

LE ROI. — C'est le fameux traité de commerce que je voulais ne signer jamais, car il est désastreux pour mon beau-frère, le roi de Moldavie. Mais il vaudra, sans doute, plusieurs centaines de millions à votre pays. Eh bien, à cause de Youyou, je les donne.

MARTHE. — Quoi?

LE ROI. — Approchez, là. (Il s'assied.) Prenez ma grosse main dans la vôtre, petite, et faites-moi signer mon nom.

MARTHE. — Je n'ose pas.

LE ROI. — Je veux.

MARTHE, obéissant et épelant les lettres. — J...E...A...N... Faut-il mettre votre numéro?

LE ROI. — Non, pas de numéro. (Il lui tend le papier.) C'est mon cadeau. Et vous voilà désormais dans l'histoire.

MARTHE. — Oh! ça m'intimide, il y a trop de monde!... Je ne peux pas vous dire merci. Ce serait ridicule. Je ne peux vous donner qu'une chose, une promesse, mais une vraie...

LE ROI. — Quelle?

MARTHE, très sincère. — Eh bien, je vous promets que jamais je ne tromperai plus mon mari. Ça sera ma façon de vous être fidèle.

LE ROI. — Ah! Youyou!

MARTHE. — Croyez-vous qu'il en a de la veine!

LE ROI. — Il a...

Les ministres rentrent avec Suzette et Sernin de Chamarande.

MARTHE, à mi-voix. — Chut! on vient. Adieu!...

LE ROI. — Adieu!...

Ils se séparent.

BOURDIER. — Sire, que Votre Majesté me permette de lui présenter deux fiancés.

LE ROI. — Bravo, jeune ministre! (Il tend le traité à Lelorrain.) Tenez, monsieur le président.

Lelorrain regarde le traité signé.

LELORRAIN. — Oh!

Il le repasse à Bourdier qui y jette les yeux.

BOURDIER. — Oh! voilà comme je suis!

LE ROI. — Messieurs, ce cher Bourdier vous donne un grand exemple. Il nous montre comment, dans votre démocratie, un homme peut, par son exclusif mérite, arriver aux plus hautes charges de l'Etat.

BOURDIER. — Mais oui, sire, aujourd'hui, l'Etat, c'est nous!

LE ROI. — Gardez! Gardez! (Fanfare au loin.) En chasse, messieurs!

RIDEAU

Marthe Bourdier (Mlle Lavallière) en costume de chasse.

The play *le Roi* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Emmanuel Arène, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

nous l'avons dit, de la joie. Ainsi, dans ce même *Figaro*, au lendemain de la première, M. Francis Chevassu, remplaçant M. Emmanuel Arène qui s'était discrètement effacé, écrivait, après avoir constaté l'éclatant succès de cette œuvre saluée, aux Variétés, d'ovations répétées :

« Pièce aristophanesque ou comédie de mœurs, *le Roi* est un peu tout cela, et c'est quelque chose d'autre encore, car l'œuvre montre trop de belle humeur et d'abondante et ingénieuse gaieté pour avoir l'âpreté de la satire politique, et elle représente, avec trop de pénétration, de finesse et de mesure dans l'excès voulu de sa bouffonnerie, certains aspects nouveaux de la vie parlementaire pour ne point garder la portée d'une véritable peinture sociale. C'est un des essais les plus réussis du genre dans lequel excellèrent Meilhac et Halévy et qui permet à des philosophes qui ne s'en font pas accroire de présenter la vérité sous le domino de la fantaisie. MM. de Caillavet, de Flers et Emmanuel Arène ont groupé les péripéties de leur pièce autour d'un personnage qui est bien, dans la réalité, l'une des créations les plus paradoxales et les plus comiques du temps présent : le politicien millionnaire qui fait sa carrière dans la démagogie. C'est la plus récente évolution de l'immortel M. Jourdain : le bourgeois socialiste qui succède au bourgeois gentilhomme et qui fait sa cour au prolétariat comme son ancêtre la faisait à l'aristocratie. Et, en rattachant le richissime et libertaire Bourdier, représentant du peuple français en l'an de grâce 1908, au bonhomme qui inaugurait modestement la carrière en 1770, les auteurs du *Roi* ont donné à toute une classe de politiques contemporains leurs papiers de famille et. j'allais dire : leur noblesse. »

Et, dans *le Journal*, M. Catulle Mendès déclarait qu'il l'aurait jugée féroce, cette comédie qui ne ménageait rien ni personne et qui bafouait sans nul respect les grands de la terre... si elle n'avait débordé de belle joie autant que de bel esprit :

« Il est impossible de se fâcher, même un instant, puisqu'on ne cesse pas de rire. Ah ! que d'amusement, impertinent, outrancier, excessif, mais sans grossièreté ni vilenie ; et la farce est parée d'un joli agrément littéraire, qui charmera les lettrés en même temps que tout le monde pouffera de rire. Cette très plaisante et très élégante pièce satirique, durant des soirs, et des soirs, et des soirs de la saison prochaine, divertira les Parisiens de Paris et de toutes les Athènes du monde. »

M. Nozière, dans *Gil Blas*, pensait aussi, en assistant à cette comédie, que ses trois auteurs étaient disciples d'Aristophane :

« ... Mais les trois collaborateurs ont ce don commun, le sourire. Ils ne s'irritent pas bruyamment contre les vices ni même contre les défauts de leurs contemporains. Ils se penchent sur les drames quotidiens, sur les aventures lamentables ou grotesques, et ils murmurent avec une délicate pitié ou une indifférence de bon ton : « Comme c'est » curieux ! »

» Cette pièce cruelle est traitée avec la fantaisie la plus charmante et le tact le plus rare. Elle est bouffonne comme une grande opérette et souvent profonde comme une grande comédie, elle est sentimentale aussi, mais, dès qu'elle semble tomber dans une émotion qui risquerait d'être fade, les auteurs trouvent un mot qui ramène la joie. On demeure étonné devant l'ingéniosité des collaborateurs, devant l'abondance de leurs inventions, devant la grâce de leur fantaisie. »

De même M. Jean Richepin — *Comœdia* — voyait dans *le Roi* non seulement une comédie de mœurs et de caractères, mais aussi, et surtout, une comédie de satire politique et sociale ; ce qui met, du coup, disait-il, MM. de Caillavet, de Flers et Arène, nos très aimables contemporains, en filiation directe avec le grand aïeul Aristophane :

« Et, proclamons-le tout à trac, dût en souffrir leur modestie, le grand aïeul n'aura pas à être honteux de ses arrière-petits-fils.

» Sans doute, la mousse parisienne n'est-elle pas aussi mordicante que n'était âcre le sel attique ; et il se peut, d'autre part, que nos auteurs n'aient plus les convictions violentes et entières d'un aristocrate athénien ; et, enfin, il faut croire (à notre avantage ou à notre détriment) le boulevard moins féroce que n'était l'*agora* ; toujours est-il que la satire politique et sociale, dans *le Roi*, ne va jamais jusqu'à l'outrage, et s'en tient à la caricature. Et cela encore, si c'est une qualité, il convient de le noter comme un éloge à faire à nos modernes pamphlétaires, sans excessive ni cruelle malice, dont les coups de bec ne sont jamais des coups de gueule, dont les gestes annoncent parfois la gifle et s'achèvent toujours en simples chiquenaudes et nasardes, et qui, somme toute, ne paraissent plus méchants à force d'élégance. »

M. François de Nion, dans l'*Echo de Paris*, M. Félix Duquesnel, dans *le Gaulois*, constataient que depuis longtemps les Variétés n'avaient trouvé succès plus grand, plus éclatant, plus enthousiaste. Et M. Duquesnel, notamment, écrivait :

« La soirée fut triomphale ; les applaudissements arrêtaient le jeu des artistes, les rires fusaient presque à chaque réplique, les baissers de rideau étaient acclamés : cette comédie comptera dans les fastes du théâtre du boulevard Montmartre. Et cette unanimité de suffrages était d'autant plus difficile à obtenir, qu'il s'agit en l'espèce d'une satire politique, et qu'en général, dans ces sortes de sujets, ce qui fait la joie des uns met les autres en fureur ; mais le doigté est tel, les répliques si mordantes, l'observation si aiguisée sous le scintillement du dialogue, les mots d'esprit si imprévus, que ceux qui sont fouaillés sont obligés de rire. »

Réflexions auxquelles M. Camille Le Senne donnait une conclusion logique en écrivant, dans *le Siècle :*

« Bref, le triomphe de la difficulté vaincue par trois hommes de théâtre merveilleusement appareillés comme verve comique, adresse de métier et fertilité d'invention. »

***

Le succès prit de telles proportions, que la pièce, jouée devant des salles combles jusqu'à la clôture de la saison théâtrale, fut reprise avec un éclat qui parut nouveau, à la réouverture du théâtre, dans les premiers jours d'octobre ; et elle retrouva aussitôt, de la part du public, le même engouement.

Entre temps, l'aîné des trois auteurs, M. Emmanuel Arène, était malheureusement disparu ; mais il avait, par sa collaboration à cette œuvre si exceptionnelle, admirablement couronné une exceptionnelle carrière de journaliste, de philosophe, d'homme politique et d'écrivain dramatique.

***

De même qu'on ne joue parfaitement la tragédie qu'à la Comédie-Française, il n'est pas au monde un théâtre qui puisse représenter, aussi brillamment que les Variétés, la comédie fantaisiste et satirique.

Pour l'interprétation du *Roi*, M. Fernand Samuel avait notamment réuni un ensemble d'artistes que tous les critiques se sont accordés à proclamer égal, sans nul doute, aux troupes fameuses qui firent, il y a un demi-siècle, la gloire de ce théâtre.

M. Brasseur prête une allure étonnante à l'exotique roi de Cerdagne ; M. Max Dearly apparaît successivement en policier, en domestique, en coiffeur prolixe, en tapissier, en diplomate ; ses maquillages, ses gestes, ses attitudes, ses intonations si pittoresquement appropriés provoquent chaque fois un rire irrésistible. M. Guy fait de son rôle du marquis de Chamarande une composition magistrale.

Mme Marcelle Lender est belle, élégante et somptueuse en Aspasie moderne, amie des ministres de la République et des rois du voisinage. Mlle Lavallière est extravagamment amusante et gentille, burlesque et tendre, artificielle et sincère, dans le rôle de Youyou ; Mlle Diéterle est toute gracieuse en jeune fille. Et les autres, fort nombreux — citons spécialement encore MM. Numès, Prince, Simon, Moricey, Petit — tiennent chacun leur rôle en artistes très personnels.

Gaston Sorbets.

N.-B. — Les parties du texte de la pièce placées entre les astérisques sont supprimées à la représentation

COSTUMES DEPUIS 200 Francs

COSTUMES DEPUIS 200 Francs.
(*Modèle exclusif de Ström.*)

Ces deux jolis costumes pour l'automne dont on admirera, avec la beauté de la ligne, le charme des modèles, sont deux créations de

STRÖM

TAILLEUR POUR DAMES

16, Chaussée d'Antin ø PARIS
33, Avenue de la Gare ø NICE

COSTUMES DEPUIS 200 Francs.
(*Modèle exclusif de Ström.*)

AVIS IMPORTANT

Les lectrices de ce journal qui désirent être bien habillées à des conditions abordables ont tout intérêt à se renseigner auprès de Ström sur les dernières nouveautés de l'année, ou à se procurer le très complet catalogue illustré contenant plusieurs modèles, tous inédits, et que Ström adresse sur simple demande franco de tous frais. Bien spécifier Catalogue "L".

16, Chaussée d'Antin ø PARIS

Le Directeur : René Baschet.

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet